

## Traduction - Ukrainien vers Français

### Document : TaniaBorecMemoir(Ukr).pdf

0

Une personne âgée se souvient souvent de son enfance, de sa jeunesse, de ses années mûres, des expériences vécues et en tire des conclusions sur sa vie.

C'est aussi mon cas maintenant, alors que j'ai dépassé les 90 ans, suis veuve et vis loin d'Ukraine. Je me souviens du dynamique et communautaire temps passé avec mon défunt mari Yuri, ainsi que de ma propre... Bien que j'aie vécu seulement seize années sur la terre natale, je réfléchis et me remémore mon village où je suis née, où ont passé mes années d'enfance, et d'autres villages ukrainiens dont Taras Shevchenko a écrit avec tant de dévotion et de sincérité : "Village ! Et le cœur se repose : Village en notre Ukraine - N'est-ce pas une œuf décoré ?"

Les villages ukrainiens étaient autrefois des bastions de traditions, d'usages, de croyances, de contes populaires, de culture, de vie familiale, de patriotisme et de fierté pour leur terre natale.

Le mien, un village très grand, s'étendait sur une large surface et s'appelait Kamyanka-Lysa. Il était divisé en trois prysilky : Bobroyidi, Bishkiv, Pryyatin. Ces prysilky étaient elles-mêmes subdivisées en khutors, où plusieurs maisons se trouvaient.

Je suis née le 17 novembre 1925 dans la prysilka de Bobroyidi, sur le khutor de Kudriki.

5

Peut-être que cette appellation vient du clan des Kudryk, comme ma grand-mère maternelle qui s'est mariée trois fois et avait quatre enfants adultes lorsqu'elle est partie vivre avec Semen Kudryk dans ce hameau.

En grandissant, j'ai découvert que ma grand-mère maternelle se nommait Anna Peretyatko. Elle a épousé trois fois : la première fois, son mari est mort jeune et l'a laissée avec deux enfants, un garçon et une fille. Elle s'est retrouvée seule avec ces deux enfants sur une petite ferme. Après quelque temps, elle s'est remariée avec un autre Peretyatko. Ils ont eu deux autres enfants ensemble : un garçon nommé Grigori et une fille appelée Maria. Anna était contente d'avoir quatre enfants, mais la vie de fermière était très difficile. Je ne sais pas combien de temps ils ont vécu ensemble, mais le deuxième mari est mort aussi et elle s'est retrouvée seule avec ses quatre enfants qui étaient déjà adolescents. Les deux plus âgés travaillaient déjà pour gagner leur vie et les autres l'aidaient à la ferme. Ils parvenaient à se débrouiller ensemble. Chaque dimanche et lors des grandes fêtes, comme tous les paysans du village, ils allaient à l'église pour le service divin. Là-bas, on rencontrait des gens de tous les hameaux environnants. Après la messe, tout le monde se rassemblait pour discuter, se saluer ou simplement passer du temps ensemble. C'est probablement là que ma grand-mère Anna Peretyatko a fait la connaissance du veuf Semen Kudryk, qui était un peu plus âgé

qu'elle et avait trois filles adultes de son premier mariage. Il est possible que le hameau des Kudryk ait été fondé par cette même famille.

Semen était également veuf avec trois filles adultes lorsqu'il s'est remarié pour la troisième fois. Il était assez riche, possédait une ferme moyenne, une grande maison et une ruche d'abeilles. Il me donnait souvent du miel quand j'avais mal à la gorge ou que je faisais une petite grippe.

Lorsqu'il s'est remarié pour la troisième fois, le prêtre qui a célébré leur mariage lui a dit : «Semène, c'est la dernière fois que je te marie...» et ils ont vécu ensemble en paix pendant dix ans.

Au milieu des hameaux et des fermes se trouvait l'église Sainte-Barbe de l'Immaculée Conception. Près de l'église, il y avait un cimetière, une grande ferme pour le prêtre, deux bâtiments scolaires, une bibliothèque «Prolit», une laiterie du Maslosoyuz, une petite épicerie coopérative avec l'inscription «Notre propre à nous-mêmes» et les logements du diacre qui dirigeait aussi le chœur de l'église. Le village était presque entièrement ukrainien, à part une famille juive nommée Katz que je connaissais bien car leur fille Malka venait à ma école et sa mère vendait des tissus pour les femmes en échange de beurre, d'œufs et d'argent. Il y avait aussi un forgeron polono-allemand qui vivait dans le hameau Gorayci ; on disait qu'il était «Volksdeutsch».

Pendant l'occupation polonaise, le village faisait partie du powiat de Rava-Ruska et sous la domination soviétique il appartenait au district de Zhovkva qui a été renommé Nestoriv en souvenir d'un pilote russe nommé Nesterov qui est mort lorsqu'une escadrille autrichienne a abattu son avion près de la ville de Zhovkva pendant la Première Guerre mondiale. On dit que Mikita Khrouchtchev, en passant par Zhovkva et voyant le monument érigé à un magnat polonais nommé Zholkevsky qui avait combattu Moscou, a immédiatement ordonné sa destruction car ce dernier était ennemi de la Russie. C'est alors que la ville a été renommée Nestoriv.

Comme je l'ai appris plus tard, Zhovkva a été fondée en 1594 par le magnat Zholkevsky et entièrement construite avec divers bâtiments historiques en 1603. À cette époque, la ville a reçu les privilèges de Magdebourg. Il y avait un château et une résidence royale pour le roi polonais du temps. L'architecte supposé de Zhovkva était probablement l'Ukrainien Pavel Szczesny.

10

À Zhovkva, il y avait cinq églises, quatre temples et une synagogue. La ville de Zhovkva était célèbre pour ses peintres d'icônes et ses sculpteurs. Zhovkva était aussi connue pour l'église et le monastère du Réveillon de l'Annonciation des frères Basilian, qui y avaient leur imprimerie.

Depuis 1994, la ville de Zhovkva a le statut de site historique et architectural national - c'est ce que j'ai lu dans un quelconque article récemment.

La lignée des Zholkevskis s'est éteinte en 1620, lorsque le hetman Stanisław Zholkevski et tous les hommes de son clan ont péri lors d'une bataille contre les Turcs à Cecora, ainsi que le père de Bohdan Khmelnytsky.

Aujourd'hui, mon village fait toujours partie du district de Zhovkva dans l'oblast de Lviv. Je parle de la ville de Zhovkva car c'est la plus proche des hameaux de Bobrodi. Mes parents allaient souvent au marché à Zhovkva et j'y allais avec eux.

J'examinais avec curiosité les ventes aux enchères dans divers magasins sur le marché, il y avait tellement de choses ! Et je regardais aussi les boutiques ! Car dans notre petite boutique coopérative "Cooperatif", il n'y avait pas beaucoup de marchandises, mais en ville on trouvait un plus grand choix d'articles variés et colorés.

J'apprends par diverses sources que sur le territoire de l'oblast de Lviv, qui inclut aussi le village de Kamianka-Lysa, des gens y vivaient déjà depuis plus de 20 000 ans. Cela est prouvé par les découvertes archéologiques d'objets datant de cette époque.

[Note : Zhovkva (Жовква) était alors sous domination autrichienne.]

15

On mentionne encore les faubourgs du village de Kaminky Lisnyi dans des documents polonais datant de 1580. Probablement, le début de ces faubourgs et leurs habitants était déjà là il y a plusieurs dizaines de milliers d'années.

De nombreux siècles se sont succédé depuis cette époque, mais nous n'avons jamais quitté ce lieu ; nous avons toujours vécu dans ce pays. Sur cette terre sacrée de nos ancêtres s'est formé le caractère local et la tradition populaire. Les gens ne sortaient presque pas de leur faubourg ou village pour travailler ailleurs, ils créaient de nouveaux faubourgs et engendraient de nouvelles générations.

Mes parents, mon père Michel Libérer [troisième génération d'Ukrainiens - nous n'en savons pas plus] et ma mère Marie Peretyatko, étaient des paysans pauvres et notre village ne pouvait être considéré comme très riche car la terre était sablonneuse. Cependant, il y avait assez de paysans prospères.

Parmi ces riches propriétaires du village se trouvait un homme surnommé «l'Américain». Il devait avoir l'âge de mes parents ou peut-être être plus âgé. Jeune garçon, sans ressources et fils d'une pauvre paysanne, il décida de partir aux États-Unis pour gagner sa vie. Travaillant dur dans les mines en faisant le double des heures de travail pendant plusieurs années, grâce à son esprit d'épargne, il revint au village avec une certaine fortune. Avec cet argent, il acheta un grand morceau de terre, construisit une belle maison paysanne et trouva une jeune fille dans le village pour l'épouser. Il devint alors un bon propriétaire. Ayant vu comment on s'y prenait bien en Amérique et ayant acquis de l'expérience, son exploitation agricole avait toujours de bons rendements et il est rapidement devenu l'un des plus riches propriétaires du village. Il travaillait dur sans employé, mais parfois embauchait des ouvriers à la journée. Il avait deux enfants un peu plus âgés que moi : le fils étudiait en gymnase et tous deux travaillaient sur l'exploitation agricole. Quand nous avons été «libérés» par la domination soviétique-communiste, lui et sa famille ont été les premiers à être exilés au Sibérie comme «kurkul». Sans arriver jusqu'à destination, il est mort de chagrin en route.

Je ne sais pas combien d'années j'avais quand je commençai à entendre parler de la famille de mes parents. Je ne me souviens pas de mon grand-père paternel mais je pense qu'il m'a probablement vue enfant et a parlé avec moi.

20

Mon père est né en 1901 dans le hameau de Líbri, où il y avait quelques maisons et où on l'a baptisé Michel (Líber). Il était le premier enfant de son grand-père Yuri Líber, et je ne sais rien sur sa grand-mère maternelle, car mon père n'a jamais su le nom ou le prénom de sa mère, qui est morte peu après sa naissance. Yuri Líber s'est retrouvé seul avec un petit enfant. C'est pourquoi son tante Demchycha l'a pris pour l'élever ; elle était la sœur de la défunte mère de Michel. Elle était mariée à un veuf qui avait deux enfants plus âgés, une fille et un garçon, et ils vivaient près d'eux, dans le hameau de Kudrykiv. La tante Demchycha a bien élevé le petit Michel. Mon père ne nous parlait jamais de son enfance, mais je me souviens encore de notre grand-mère Demchycha qui vivait avec nous quand mon père avait déjà sa propre famille.

Le grand-père Yuri Líber s'est remarié et a eu cinq autres enfants : trois garçons et deux filles. Mon père, une fois adulte, entra en contact avec eux. Quand je suis devenue plus âgée, j'ai aussi souvent rencontré ces cousins, surtout les tantes Marie et Hannusia, ainsi que le jeune oncle Ivan qui allait à l'école dans la même classe que moi. Avant la guerre, pour des raisons inconnues, un des fils du grand-père est décédé. Le plus âgé a continué sur la ferme.

Quand Michel avait environ 12-14 ans, il s'est blessé au genou et a eu une plaie. Comme il n'y avait pas de médecin dans le village, sa tante Demchycha l'a soigné en lui disant de rester à la maison sans bouger. Elle changeait régulièrement les pansements. Quand la blessure s'est refermée, Michel ne pouvait plus poser son pied droitement sur le sol. On l'a alors emmené rapidement dans une ville pour consulter un médecin qui a dit qu'il était trop tard et que la seule solution serait d'amputer la jambe. Mais mon père, déjà habile et ingénieux dès sa jeunesse, s'est fabriqué une béquille : une partie passait sous son aisselle et l'autre touchait le sol, il marchait en appuyant ses orteils sur le sol. Il est rapidement devenu capable d'accomplir toutes les tâches et est devenu un bon autodidacte. Ce qui m'a le plus marquée dans mon enfance, c'est l'histoire que me racontait ma grand-mère Demchycha, qui vivait avec nous et que je considérais comme la plus sage de la famille car elle me parlait de contes, coutumes et traditions. Elle était la tante de mon père qui avait pris soin de lui après le décès de sa mère.

Je ne sais pas si ma grand-mère est allée à l'école dans son enfance, car l'éducation n'était pas obligatoire à cette époque. Je ne l'ai jamais vue lire ou écrire. Peut-être parce qu'elle était toujours occupée, mais elle savait tout comme un devin. Nos paysans vivaient alors avec la nature et la comprenaient.

Elle me racontait des croyances sur les domoviks [esprits de la maison], les lisiorks [esprits du bois], les mavki [fées], les rusalki [sirènes] et bien d'autres choses, peut-être parce qu'elle était âgée et avait beaucoup de temps à consacrer à moi. Je l'écoutais toujours avec attention. Elle me disait que jadis il y avait beaucoup de dieux, mais maintenant il n'y en a qu'un seul et des saints nombreux. Quand j'avais peur la nuit, elle me faisait peur avec le domovik ou la mavka qui vivent dans les bois, et quand j'étais effrayée par le tonnerre et l'éclair, elle me disait de ne pas avoir peur car c'était simplement Saint-Ilia qui voyage sur son cheval tirant une charrette qui fait du bruit et projette des éclairs.

Elle savait tout à l'avance : si l'été serait chaud ou sec ; s'il pleuvrait ; où et quoi semer ou planter ; si l'hiver suivant serait très rude avec de grands froids, ou plus doux. Elle se trompait rarement. Toutes les maladies et blessures étaient soignées à l'aide d'herbes. Ces traditions populaires étaient transmises de génération en

génération.

25

Elle connaissait par cœur toute la Liturgie et d'autres cérémonies religieuses, toutes les prières, les koljady [cantiques de Noël], les shchedrivky [chants du Nouvel An], une infinité de chansons et divers récits. Elle observait un jeûne strict : chaque vendredi de l'année, elle ne mangeait rien, et pendant le Vendredi saint, la veille du samedi saint et le jour de Pâques, elle ne buvait que de l'eau ; elle n'a mangé que du pain consacré à petit déjeuner avec nous le dimanche des Rameaux.

Mon père et ma mère ont fréquenté l'école pendant quelques années seulement, mais ils savaient bien lire et écrire. Mon père, étant jeune, s'est blessé au genou ; quand la plaie est guérie, elle n'a pas cicatrisé correctement car il se servait d'une béquille pour marcher sur une seule jambe avec l'aide d'un bâton, donc il ne pouvait pas marcher longtemps ni faire de gros travaux dans les champs, bien qu'il le fasse quand même.

Mais lui était très sage, intelligent et habile à apprendre par soi-même. Tout ce qu'il inventait ou imaginait, il savait le réaliser. Il était tailleur, couseur, couturier et même musicien car il jouait de l'accordéon. Je voudrais ajouter qu'il ne fumait pas et buvait rarement ; peut-être une tasse d'alcool lors des mariages ou autres réceptions.

Quand j'étais petite, j'aimais regarder comment il travaillait, surtout le soir quand il martelait les semelles de chaussures ou cousait quelque chose à la machine. Ma mère me tirait souvent vers mon lit en disant qu'il était l'heure d'aller dormir, mais je prenais un grand plaisir à observer ce que faisait papa. Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais plus attachée à lui que ma mère tout au long de ma vie.

Peut-être parce que mon père, étant souvent occupé avec le travail sur les chaussures ou la couture à la machine, était plus patient, tandis que ma mère était fatiguée et nerveuse, et me grondait plus souvent quand je ne faisais pas ce qu'elle demandait. Elle travaillait dur dans l'exploitation agricole et devait aussi s'occuper des tâches domestiques.

Le soir, de nombreux paysans ou amis venaient chez mon père pour lui confier la réparation ou la confection d'une nouvelle paire de chaussures ou autre chose à coudre. Alors, nous avions diverses discussions sur les affaires agricoles, politiques et étrangères, parfois des ragots, bien que l'on dise que les hommes ne racontent pas de ragots. J'aimais m'asseoir un peu loin de mon père pour écouter tout cela, même si je comprenais souvent moins qu'il n'y paraissait ; parfois j'en saisisais plus que ce que pensaient mes aînés.

Le plus fréquent des visiteurs était oncle Ivan, qui venait du village voisin de Stanchyky. Il avait combattu dans l'armée autrichienne pendant la Première Guerre mondiale et y avait été blessé ; il recevait donc une pension autrichienne. Le travail pénible lui était interdit, alors il vivait chez sa sœur et venait souvent nous rendre visite car il avait plus de temps libre.

30

Je ne sais pas quand exactement, peut-être vers l'âge de cinq ou six ans, il a commencé à m'apprendre l'alphabet ukrainien et les chiffres. Plus tard, j'ai appris à assembler rapidement et j'ai vite appris à lire. Mon père, lorsqu'il avait un moment libre, lisait toujours quelque chose car nous avions des livres et mon père recevait le journal «Нове село» [Note : "Nouveau village"]. À sept ans, je savais déjà bien lire et cela faisait une grande joie et satisfaction pour mon père, car il n'avait pas beaucoup de temps pour la lecture. Pour moi, c'était l'occasion de rester près de lui et de lui lire à voix haute ce qui me plaisait beaucoup, plutôt que d'aider ma mère dans la maison ou sur la cour, ce que je ne préférais pas trop. Je n'étais pas encore allée à l'école car j'étais très petite et mince, souvent malade, et mes parents avaient peur pour moi car il fallait marcher environ deux kilomètres jusqu'à l'école, et en hiver je risquais de m'enliser dans la neige. C'est pourquoi je suis allée à l'école quand j'avais presque huit ans, en 1933.

Je lisais le plus souvent à mon père le journal «Нове село» [Note : "Nouveau village"], car il y avait diverses nouvelles dedans. Je me souviens qu'il y avait souvent des articles sur Addis-Abeba et une guerre qui s'y déroulait, mais je ne comprenais pas grand-chose à cela, j'ignorais tout en lisant. Souvent mon père et mon oncle Ivan parlaient de politique, comme ils disaient. Parfois la conversation portait sur d'autres pays où vivent nos gens, qui sont mieux que chez nous, et qu'on est ici dans l'esclavage. Ils pleuraient sur le gouvernement polonais qui ne respecte pas notre peuple. Pourquoi avons-nous perdu notre indépendance, quand la reprendrons-nous ?

Je me souviens très bien du temps de la famine en Ukraine orientale [Note : Le terme Голодомор (Holodomor) fait référence à la famine en Ukraine dans les années 1930]. Je l'ai lu dans le journal «Нове село» et c'était un sujet de conversation et de débat entre les fermiers qui venaient chez mon père le soir. Ils parlaient d'une terrible commune, des kolkhozes [Note : terme russe pour coopératives agricoles], où les gens mouraient de faim et qu'il fallait leur venir en aide. Je me rappelle qu'il y avait des collectes pour aider ceux qui souffraient de la famine. Je ne sais pas exactement ce que l'on recueillait, si c'était de l'argent, des vivres ou du grain, ni comment cela était transporté.

Ce qui m'a le plus marquée à cette époque est un dessin dans un livre intitulé «В червонім царстві сатани» [Note : "Dans le royaume rouge de Satan"], que nous avions chez nous et que je lisais à mon père.

Il y avait une grande, belle église. À côté de l'église se trouvait un grand escalier et en haut de cet escalier, un jeune homme tenait déjà dans ses mains le croix qu'il venait d'enlever de l'église et criait à celui qui était au fond de la vallée, qui tenait deux étoiles : - Hé ! Donne-moi une étoile !

35

- Quelle forme devrait-elle avoir, pentagonale ou hexagonale ? demande celui de la vallée.

- Laquelle que ce soit, elles sont toutes les deux les nôtres ! répond l'autre depuis la montagne.

En écrivant cela maintenant, ma main tremble. Ce n'est pas parce que je ressens encore très fort cette expérience, mais plutôt parce qu'il y a déjà vingt ans que l'Ukraine est indépendante et pourtant beaucoup de gens ukrainiens sont encore sous le joug d'une propagande communiste mensongère qui affirme qu'un

génocide par famine imposé par l'État n'a jamais eu lieu. Ce qui me fait encore plus mal, c'est que des personnes telles que celles-ci existent toujours au sein de notre gouvernement actuel.

Comme je l'ai déjà écrit, j'étais toujours en train de courir après mon père pour voir ce qu'il allait faire, car le travail de mon père était d'une manière ou d'une autre plus intéressant pour moi. Peut-être parce que j'interrogeais tout comme les enfants : "Pourquoi... ?" Et lui savait mieux expliquer pour que je comprenne, il était aussi plus patient que ma mère.

Un jour, en fin de journée, quand les poules étaient dans leur couvaie, selon notre expression régionale, mon père est allé au poulailler et j'ai couru pieds nus derrière lui. J'ai vu qu'il mettait une sorte d'étiquette, comme un anneau, à la patte de chaque poule. Je l'interrogeais : "Pourquoi ?" Il a répondu : "Afin que maman sache quelle poule pondra le plus d'œufs, car ensuite elle pourra faire couver ces œufs et obtenir des poussins très beaux."

40

J'aimais tous les animaux de la maison, surtout les plus petits. C'était agréable d'observer comment une poule mène ses poussins dans le courtil, comment ils restent toujours autour d'elle et se cachent immédiatement sous elle dès qu'ils sentent l'approche du danger. Je regardais pour voir si je ne voyais pas un corbeau quelque part, puis criais et faisais des gestes avec les mains car il pouvait attraper un des petits et le voler loin d'eux. Cela arrivait souvent...

Les enfants des campagnes s'occupent du ménage dès leur plus jeune âge, et j'aimais parfois aider ma mère à nourrir les oiseaux et les animaux de la ferme. J'avais toujours mon propre animal ou oiseau que j'adorais. Ma poulette préférée, d'un beau bronze doré, me suivait partout et voulait toujours entrer dans la maison, mais ma mère ne le permettait pas. Une fois, une pauvre cochonne devint mon amie et me suivit partout où j'allais. Un jour, malheureusement, cette petite cochonne s'est coupée à la gorge sur un morceau de verre sous l'abri pour les bêtes ; nous avons pansé sa blessure avec des herbes médicinales et elle guérissait rapidement.

Nous avons aussi un chien nommé Бровко qui était attaché pendant la journée, ne pouvant courir que entre le hangar à foin et la maison. La nuit venue, sans chaîne, il avait toute liberté dans notre grand enclos bien entretenu.

Mon frère et moi avons une chatte appelée Красына qui a eu trois chatons plus tard. Nous avons gardé un des chatons pour nous et donné les deux autres à nos voisins. Quand ce chaton est devenu plus grand, mon frère et moi jouions souvent avec lui en tirant sur un fil attaché à divers objets ; il était notre meilleure distraction. Je l'aimais beaucoup, je le nourrissais au lait et il venait toujours se coucher dans mon lit pour dormir.

Un jour, ma mère et moi avons travaillé longtemps en ville et nous étions très fatiguées. Le soir venu, j'ai rapidement sombré dans un profond sommeil. En me réveillant le matin, j'ai vu que le chaton était immobile. Il s'avéra qu'en bougeant pendant mon sommeil, je l'avais étouffé. Cette tragédie m'a beaucoup affectée. Mon frère et moi avons beaucoup pleuré pour lui, nous l'avons enterré sous un cerisier en ville et nous venions toujours y déposer des fleurs fraîches. J'aimais

regarder comment les oiseaux revenaient au printemps pour faire leurs nids sur notre grange et élever leurs petits. Je me souvenais de chaque outil utilisé par mon père : le ciseau du tailleur, la machine à coudre, et plus tard l'outil agricole. Jusqu'à aujourd'hui, je m'en souviens encore bien, même de sa machine à coudre qui s'appelait « Titan ». Aujourd'hui, j'aimerais savoir quelle marque était cette machine ?

45

Nous avions chez nous, comme ma mère disait, des «petits meules» [petites meules] où on moulaient parfois le grain en farine. Souvent, j'avais envie d'essayer de faire tourner la pierre moi-même, mais je n'y arrivais jamais car c'était très lourd.

On ne me laissait pas souvent jouer avec les enfants du voisinage, mais j'en avais toujours très envie, car là-bas on jouait au «porcelets», un jeu qui ressemble à ce qu'on appelle aujourd'hui le baseball ou encore au «cramique» [jeu de cinq cailloux].

La raison pour laquelle on ne me laissait pas jouer avec les autres enfants était que j'avais mon petit frère Ivan, né le 27 février 1929, et je devais toujours veiller sur lui car mes parents et ma grand-mère avaient toujours quelque chose à faire. Quand mon frère a commencé à grandir un peu plus, il ne voulait pas m'écouter bien que j'étais la plus âgée et que nos parents lui disaient d'obéir, mais en lui c'était déjà l'idée qu'il était un garçon et donc plus fort qui prenait racine.

Enfin, on m'a inscrite à l'école pour mon premier jour. D'un côté, c'était quelque chose de nouveau et inconnu pour moi, et d'un autre côté j'étais ravie car il y avait tellement d'enfants avec qui jouer et courir pendant les pauses.

Quand je suis allée à l'école, j'ai aimé les autres enfants, les enseignantes et la science, car tout était nouveau et intéressant. Par exemple, nous avons appris que notre monde et notre terre sont ronds et qu'ils tournent autour du soleil. Je courais presque jusqu'à la maison après l'école pour raconter à ma famille ce que j'avais appris et leur montrer combien de choses intéressantes on m'enseignait à l'école. Mes parents comprenaient toujours et me complimentaient, mais ma grand-mère ne croyait pas ce que je disais car elle expliquait tout différemment et affirmait qu'il n'y avait pas de place pour ces histoires-là.

50

Au début, j'allais à l'école avec les filles du voisinage, mais quand je connaissais bien le chemin, j'y allais seule. Quand j'avais environ neuf ans, je connaissais déjà bien notre centre de village, alors ma mère me faisait souvent faire des petits achats au coopératif «Майбутність» [L'avenir]. Il n'y avait pas toujours d'argent à la maison, donc j'emportais souvent des œufs pour les échanger contre ce dont nous avons besoin. Le choix était grand pour toutes nos nécessités. Je rapportais le plus souvent du sel, du sucre, des aiguilles et du fil pour coudre ou broder, des couleurs pour peindre les œufs de Pâques, des carnets et des crayons.

Un jour, en apportant des œufs au coopératif, je suis tombée sur un groupe d'enfants qui gardaient le bétail et j'ai décidé de m'amuser avec eux. Je ne sais pas si c'était intentionnel ou non, mais un garçon est sauté sur moi et tous mes

œufs sont sortis du panier pour se briser par terre. Pleurant, je suis rentrée à la maison avec mon panier vide. Je ne me souviens plus si ma mère a pardonné mon manquement en n'écoutant pas son ordre de «ne pas s'arrêter nulle part» ou si elle m'a punie.

Nous n'avions pas d'horloge à la maison, seulement papa avait toujours la sienne dans sa poche. Un jour, je suis sortie pour l'école plus tôt et j'ai vu que près de l'école il n'y avait aucun enfant, ils étaient tous en classe. Alors, je suis allée directement à ma salle où mon institutrice Nadia Subtelna m'a dit de me mettre à une table. C'est alors que j'ai ressenti quelque chose d'étrange, comme si j'avais eu peur. J'ai vu que les élèves n'étaient pas ceux que je connaissais dans ma classe, ils étaient plus grands et plus âgés. L'institutrice parlait à ces enfants dans une langue que je ne comprenais pas. C'était la première fois que j'entendais le polonais à l'école. Plusieurs fois, quand mes parents me conduisaient au marché de Rava-Ruska ou de Zhovkva [Note : ville alors sous domination autrichienne], sur un chariot tiré par des chevaux, j'entendais une autre langue dans la rue, mais je ne l'écoutais pas car je savais qu'il y avait d'autres gens vivant en ville à côté des Ukrainiens, principalement des Juifs et des Polonais. Mais dans notre village, dans ma classe, je n'avais jamais entendu cette langue, je ne la comprenais pas, car les enseignants parlaient uniquement ukrainien aux enfants. C'était une classe supérieure qui apprenait déjà le polonais et des matières comme l'histoire et la géographie, qui étaient aussi enseignées dans cette langue. Plus tard, j'ai commencé à étudier moi-même ce langage. Je me souviens que quand Pilsudski est mort, toute l'école a eu une leçon de deuil et un poème qui commençait par «To nie prawda, że cię tuż nie ma...» [Note : citation en polonais]. À notre école, il y avait trois enseignants. Le directeur était nommé Dritsch, surnommé «volksdeutsch», sa femme d'origine polonaise dont je ne connais pas le nom et l'institutrice Nadia Subtelna. Tous les enseignants parlaient aux enfants en ukrainien jusqu'à ce que vers la troisième année, ils commencent à enseigner certains sujets en polonais.

J'aimais beaucoup aller à l'école car j'apprenais facilement et surtout parce que j'avais beaucoup d'amis. J'attendais avec impatience le festival de Saint-Nicolas à l'école où nous préparions des scènes, recevions des cadeaux et parfois même une paire de ciseaux ! Un an, Saint-Nicolas m'a donné un joli tricot multicolore que j'adorais porter. Les enseignants me chérissaient car je travaillais bien et étais studieuse.

Maintenant, je réfléchis pourquoi on ne m'a pas inscrite directement en classe supérieure ?...

55

Quand la fille du directeur de l'école, Renia, est née et que M. Ditrich habitait dans une partie de l'immeuble scolaire, on me faisait venir de ma classe pour veiller sur l'enfant pendant qu'ils donnaient leurs cours. Plusieurs fois, assise dans un fauteuil près du berceau de Renia, dans la chambre obscure, je m'endormais doucement, seulement réveillée par le gazouillis de l'enfant ou par les portes que sa mère, Mme Ditrich, venait ouvrir.

Parfois aussi, on me prenait avec Renia jusqu'à une grande forêt près du village de Piryatin pour rendre visite au garde-forestier polonais. Plus tard, ils ont trouvé une nourrice qui vivait avec eux et s'occupait de l'enfant.

Le directeur Ditrich avait un joli jardin à côté de son logement scolaire. Je m'amusaient dans ce jardin avec la petite Renia Ditrich après les cours. Dans le jardin poussaient des buissons de framboises, des groseilles et beaucoup de roses ainsi que d'autres fleurs. Ils faisaient du confit à partir des roses, et bien que j'aimais regarder ces belles et parfumées fleurs, je n'aimais pas en manger le confit.

Dans notre village, près de chaque maison poussaient beaucoup de différentes fleurs. Ma mère plantait diverses fleurs, mais elle aimait particulièrement les malves.

Chez nos voisins que l'on appelait les Misik, il y avait des vignes qui grimpaient le long de la véranda. Je savais qu'ils ramenaient les vignes au sol pour l'hiver et les couvraient du froid.

J'aimais beaucoup aller chez eux car ils avaient sept enfants, plus âgés ou plus jeunes que moi, et l'un d'eux était du même âge que moi. Je jouais avec elle à divers jeux d'enfants et je mangeais des raisins mûrs qui étaient très sucrés et délicieux.

60

Le directeur Ditrich avait aussi une électricité dans sa maison. Sur le toit tournait quelque chose qui alimentait cette électricité, car le village n'en avait pas encore. Peut-être que quelqu'un d'autre s'était fait quelque chose de similaire.

Madame Ditrich partait souvent en vacances sous les Carpates, vers une station balnéaire très connue près de la ville de Zakopane [Note : ville située dans le sud des montagnes polonaises], avec sa fille. Et quand l'école commençait, elle revenait bronzée à un point que je ne pouvais pas la reconnaître. À l'époque, j'avais du mal à comprendre ce qui lui était arrivé ? On disait qu'elle avait été brûlée par le soleil. Les paysans travaillaient tout le jour au soleil, mais je n'ai jamais vu quelqu'un avec une telle brûlure solaire. À l'époque, je ne connaissais pas de personnes noires comme des Africains ou d'autres.

Quand j'étais un peu plus grande, on me réveillait tôt pour que j'aie pâter le bétail sur la prairie [Note : "пасовище" désigne une zone dédiée au pâturage du bétail], et ensuite je rentrais à la maison, me préparais, me lavais, prenais ma petite valise pour l'école que j'avais déjà préparée et partais à l'école. Après l'école, je retournais au pâturage, revenant avec les bergers quand ils ramenaient le bétail chez lui. Ce moment après l'école, passer sur la prairie avec le bétail et d'autres bergers plus âgés ou jeunes, j'aimais beaucoup. Car, en plus de surveiller le bétail pour qu'il ne s'aventure pas dans les champs et cause des dégâts, nous avions du temps pour divers jeux. Les filles ramassaient des fleurs parmi l'herbe, tressaient des couronnes ou nouaient des bouquets et les apportaient à la maison dans des vases. Nous faisons aussi nos propres vases. On cherchait une belle bouteille, on enroulait un gros fil autour d'elle et on tirait sur le fil de chaque côté comme avec un tournevis. Quand la bouteille était bien chauffée, on l'immergeait dans de l'eau froide et elle se brisait joliment et régulièrement, et alors elle devenait un vase.

Nous courions, jouions au ballon, certaines cousaient ou chantaient. L'automne était le meilleur moment car les vergers étaient pleins de fruits mûrs que nous ramassions ensemble et mangeions en commun, ainsi qu'en faisons du feu dans les champs pour cuire des pommes de terre, car à cette époque on pâtrait le bétail sur les champs vides. Oh, comme c'était amusant alors !!..

Les devoirs scolaires étaient faits le soir près de mon père qui travaillait toujours sous la lumière d'une lampe à pétrole.

65

Les villages ukrainiens en Galicie, avant 1939, étaient patriotiques et assez conscients. En ville, beaucoup de jeunes étudiants des gymnases adhéraient à l'organisation OUN [Organisation Ukrainienne Nationale], tandis que la jeunesse rurale était formée dans les bibliothèques «Prolit» ou chez eux.

Mon premier entraînement patriotique a commencé chez Luciki, une camarade de classe qui avait des frères et sœurs plus âgés, j'ai oublié son nom. Plusieurs fois après l'école, elle me demandait de venir la voir ; comme ma tante éloignée habitait près d'elle et que je pouvais y dormir, je venais chez cette camarade le soir car beaucoup de jeunes gens de divers âges venaient chez eux. Nous avions des cours patriotiques : qui nous étions, notre histoire, pourquoi il était important de tout cela connaître puisque l'école ne nous en apprenait pas grand-chose. Le professeur s'appelait «palamar» [prêtre ou serviteur de l'autel] et je le voyais toujours à l'église pendant les offices, travaillant autour de l'autel, allumant ou éteignant des bougies. Ces soirées me captivaient particulièrement et il était interdit d'en parler à qui que ce soit, même pas à nos parents. Près de la maison, les garçons plus âgés gardaient une sentinelle et quand quelqu'un arrivait, ils nous prévenaient. Si un inconnu entra dans la maison, alors nous étudions des prières religieuses, des traditions festives ou le «palamar» nous préparait pour la confession sainte. Une fois par an, tous les élèves allaient ensemble à l'église et se confessaient.

À la bibliothèque «Prolit», il y avait une garderie dirigée par une jeune institutrice aux cheveux roux tressés en chignon. Je ne me souviens pas de son nom, mais elle était ukrainienne patriote qui n'avait pas trouvé d'emploi dans l'État polonais et élevait donc les enfants ukrainiens. Je ne sais plus si ma mère m'y avait amenée ou si j'y suis allée plus tard par moi-même, mais je me souviens d'un poème qu'elle a écrit pour la fête des Mères et que peut-être j'ai déclamé à cette époque :

«Petite fille de trois ans,  
Je sais ce dont tu as besoin, matousya [chère mère],  
Je t'enlace, je te caresse, je te donne un bouquet, une rose,  
Matousya, matousya, que puis-je faire d'autre pour toi.»

J'ai appris ce poème à mes propres enfants, Orysia et Oxana, et plus tard à ma petite-fille Xenia et à ma fille Oléna pour leur spectacle dans l'école ukrainienne.

Quand la nuit tombait, les jeunes se rassemblaient chez «Prolit» où des répétitions de chants, d'un chœur et de scènes avaient lieu. Ces dernières seraient présentées plus tard lors de concerts car le bâtiment de «Prolit» avait une scène.

Il y avait aussi des réunions. Mes parents ne me laissaient pas y aller le soir car je n'avais ni frère aîné ni sœur pour m'accompagner.

70

Certains propriétaires plus âgés, après le travail, le dimanche ou pendant les fêtes, y lisaient des revues ukrainiennes, d'autres discutaient de politique ou échangeaient des idées sur la gestion du domaine. C'était le seul endroit où on pouvait se réunir et apprendre quelque chose de nouveau. Pas pour rien qu'on appelait cela "Рросвіта" [Éducation], car c'est là que se déroulaient diverses activités éducatives, en particulier avec les jeunes, qui étaient encadrés principalement par des étudiants, mais aussi par des enseignants sans emploi qui complétaient leurs revenus dans notre coopérative rurale, au "Maslorys" [Syndicat des producteurs de beurre et d'huile], ou encore à la "Рросвіта". Un grand patriotisme était inculqué aux jeunes par les funérailles solennelles des héros de l'OYH qui avaient perdu leur vie pour le patriote amour de leur terre natale, l'Ukraine.

Quand le gouvernement polonais a perdu deux combattants de l'OYH en 1932, Vasyl Bilas et son oncle Dmytro Danilyshyn, j'avais à peine six ans mais je me souviens encore des cloches qui sonnaient dans notre église pour annoncer la nouvelle. Les jeunes adultes ont composé des poèmes et chanté des chansons sur Vasyl Bilas et Dmytro Danilyshyn. Je me rappelle de ces paroles, car j'entendais souvent chanter "Comment Danilyshyn a dit au revoir à sa sœur" :

- « Frère, tu es mon frère bien-aimé,  
Pourquoi donc te pend-on ? »

- « Pour l'Ukraine et notre peuple, nous devons mourir,  
Ne nous oubliez pas, souvenez-vous de nous ! »

Quand il y a eu un grand enterrement solennel pour le membre de l'OYH Mykhailo Zelenyi en 1937 dans mon village, je me souviens encore bien de cet événement. On l'a enterré avec orchestre, couronnes et discours patriotiques. On disait qu'il avait été assassiné par un agent communiste près de sa maison.

Je m'étais souvent entendu dire que les membres de l'OYH étaient arrêtés par la police polonaise car ils s'opposaient à tous les occupants pour une Ukraine indépendante. On parlait souvent d'une "Berezka Kartuzka" [Note : Lieu emblématique où des activistes ukrainiens étaient détenus] où certains membres de l'OYH étaient incarcérés. À cette époque, je ne comprenais pas tout à fait, mais j'éprouvais déjà une fierté d'être un bon Ukrainien.

Pendant les fêtes de Noël, la jeunesse allait chanter des колядки [Note : chansons traditionnelles ukrainiennes] et faire des visites pour recueillir des dons en vue de l'éducation des jeunes et du financement d'une "École nationale".

75

13 Nous, élèves et enseignants, étions souvent emmenés en charrettes ou à cheval pour des promenades instructives et intéressantes. Le plus souvent, nous allions dans la ville de Жовква [Zolochiv] et ses environs, car c'est une ville historique où il y avait beaucoup à apprendre.

Nous, élèves, étions les plus heureux lorsque nous partions pour l'imprimerie des frères Василян [Vasyl'yan], car on nous montrait comment étaient imprimés les livres et autres objets imprimés. À la fin de l'excursion, les frères Василяни donnaient aux enfants des petits livres intéressants avec divers poèmes amusants et énigmes que nous lisions à la maison et résolvions plus tard. Je me souviens encore aujourd'hui d'une énigme : « Quatre pattes, deux jambes, septième place en haut » ? (La vache).

Plus tard, j'ai appris que l'imprimerie des frères Василян avait été fondée en 1845 et qu'ils ne publiaient pas seulement de la littérature religieuse, mais aussi diverses publications ukrainiennes qui traitaient du contenu national, économique et domestique ukrainien, ainsi que des petits livres éducatifs pour enfants, comme ceux qu'on nous donnait.

Dans les environs de Жовква [Zolochiv], il y avait une usine de verre et de poterie où on emmenait aussi les élèves. C'était très intéressant de voir comment ces gens habiles transformaient un solide marécage en divers objets en argile, tels que ceux dont chaque maison paysanne a besoin.

Les produits en verre étaient encore plus intéressants car des hommes soufflaient sur de longues baguettes pour créer de beaux et fins objets en verre, qu'on ne trouvait pas autant dans les maisons rurales que diverses cruches ou bols.

80

Parfois, on nous emmenait, les élèves, à Rava-Руськаї [Rava-Ruska en 1910], au cinéma. Je ne me souviens pas de ce qu'on projetait, mais je m'attends aux ces drôles et joyeuses images qui changeaient rapidement sur l'écran.

Dans mes jeunes années, un incident désagréable s'est produit que je n'ai jamais oublié. Un jour, alors que mon frère et moi jouions dans la cour, notre grand-mère commença à découper de longues herbes pour les vaches avec une scie manuelle [Note : une machine manuelle utilisée pour couper l'herbe ou le foin]. La scie, probablement du mot "scier", est un outil qui a un grand rouage avec une poignée qui fait tourner des couteaux pour découper les herbes ou le foin. Je voulais aider la grand-mère et j'ai commencé à faire tourner le rouage. J'avais baissé la tête et n'ai pas remarqué quand mon frère est arrivé, a posé sa main sur le rouage et en une seconde, son doigt s'est retrouvé pris dans les dents du rouage... et il a crié !... ainsi que la grand-mère. J'ai arrêté de faire tourner le rouage mais les dents ont déjà déchiré la moitié du doigt. Il n'y avait plus rien à faire pour le doigt, qu'à panser. Je me sentais très coupable car je m'estimais responsable. Le doigt s'est cicatrisé mais il était court.

Une autre aventure est arrivée. Un jour, un policier polonais est entré sur notre cour et notre chien lui a saisi la jambe dans sa gueule. L'État a condamné mon père à une amende ou à quatorze jours de prison [Note : sous domination autrichienne]. Même si la porte était fermée, le policier l'a forcé à s'ouvrir et donc mon père a choisi la prison. Quand il est revenu de Rava-Ruska après sa peine, il avait plein d'histoires à raconter aux gens qui venaient nous voir le soir : sur une grande quantité de détenus dans une petite pièce sombre où la fenêtre était haute et étroite ; sur un petit coin pour les toilettes ; sur la diversité des détenus, car il y avait des propriétaires comme mon père condamnés pour différentes

raisons, des voleurs, mais surtout des "batyry" [Note : terme ukrainien pour désigner des voyous ou des voyou] selon les mots de mon père. Il a entendu tant d'histoires qu'il disait que ses oreilles brûlaient et qu'on ne pouvait même pas tout raconter, surtout quand j'écoutais.

Un jour, la police polonaise est venue sans prévenir sur notre cour et est entrée directement dans la maison pour faire une perquisition dans l'atelier, à l'extérieur, dans le foin. Elle n'a rien emporté et est partie. Jusqu'à aujourd'hui je ne sais pas ce qu'elle cherchait car les parents n'en parlaient jamais.

Quand j'étais petite, ma mère me montrait comment broder et aussi faire des œufs de Pâques [Note : tradition ukrainienne], bien que ceux-ci ne sortaient pas très beaux.

85

Parfois, je rendais visite aux enfants des voisins quand il faisait nuit, car les plus grandes sœurs organisaient des veillées où chacune cousait quelque chose pour son trousseau : serviettes, rubans de mariage, chemises et surtout des tapisseries, car elles étaient utilisées le plus souvent : lors des fiançailles, du mariage, pour les images pieuses et autres traditions.

Nous cardions la laine, le lin et le chanvre, dont mon père fabriquait ensuite diverses étoffes à son atelier. Ma mère filait de la laine en chantant les soirs d'hiver, et j'ai rapidement appris ce métier. Je rendais aussi parfois des services aux plus grandes filles pour leur aider à coudre. J'ai gardé le souvenir du moment où elles ont cousu un grand ruban de mariage et douze serviettes pour l'institutrice Nadia Substelna, qui a bénéficié de mon aide.

Je me souviens aussi des fois où j'aidais une voisine à terminer les dernières broderies sur le tapisserie nuptiale de la mariée, qu'on étend sous ses pieds en église. C'était très intéressant quand une jeune fille se préparait au mariage. La future mariée et ses amies, vêtues d'habits folkloriques avec des couronnes sur la tête et des rubans, allaient inviter les voisins et connaissances à leur mariage. Elles entraient dans la maison, s'inclinaient toutes ensemble et la jeune fille disait : « Je vous prie, monsieur et madame [ainsi que leurs parents], de venir à mon mariage ! » Les hôtes remerciaient en acceptant l'invitation, puis la future mariée et ses amies allaient inviter d'autres personnes.

Près du mariage, les amies de la fiancée et des jeunes filles connaissantes se réunissaient chez elle pour tisser des couronnes avec des coquelicots et du genévrier pour la tête de la jeune couple, elles chantaient des chants nuptiaux, faisaient le korovai [gâteau traditionnel ukrainien] et préparaient les douceurs pour le mariage. Elles disposaient une grande cuve de pâte sucrée pour faire pousser le gâteau de mariage. Un jour, un essaim d'abeilles est venu presque entièrement se noyer dans cette cuve ; peut-être des bourdons aussi. Oh, quelle tragédie pour les hôtes ! Mais nous, enfants, trouvions cela très amusant et joyeux ! Les garçons faisaient également quelque chose avant le mariage, mais je ne me souviens pas de quoi, car je n'étais pas attirée par eux. J'ai déjà vu beaucoup de mariages dans mon village : comment la future mariée était habillée ; comment on tissait une couronne avec des rubans ; comment ses parents l'accompagnaient ; comment ma mère pleurait toujours, car sa fille partait d'elle. Le starosta [chef du village] monté sur un cheval, avec un ruban et une fleur

accrochée à son chapeau, maintenait l'ordre lors de la cérémonie nuptiale. Et ce qui était encore plus intéressant, lorsque les parents des jeunes mariés étaient riches et prospères, et que le jeune homme qui venait chercher sa fiancée était également un riche propriétaire, car alors il y avait une grande, luxueuse et bruyante cérémonie de mariage. Je n'ai jamais participé à la cérémonie proprement dite ni aux festivités, je me contentais d'observer comment les parents accueillaient le jeune couple ; comment plus tard les invités s'approchaient du table des jeunes mariés pour leur faire une révérence et déposer un cadeau, et les jeunes mariés faisaient également la révérence en remerciant. Le jeune homme négociait ensuite avec nos garçons du village et rachetait sa fiancée. Les plus grandes filles surveillaient tout cela attentivement car elles savaient qu'elles pourraient bien Prochainement, elles seraient dans la même situation.

Les paysans travaillaient beaucoup et duraient de longues heures, mais les jeunes étaient toujours gais et joyeux. Les filles du village embellissaient bien leurs maisons. Le samedi, elles lavaient le sol, tout était propre, voire repeint, surtout avant les grandes fêtes religieuses. Tout était décoré de broderies, les images pieuses - des tapisseries, et aussi l'extérieur des maisons était soigné. Dans le jardin, devant la maison, poussaient beaucoup de fleurs, et au printemps et en été, lorsque les arbres fruitiers autour de la maison sont en fleur, le village ressemble à une «peinture vivante». Mais le plus beau moment était pendant les Verts Saints [Pentecôte] ! Il fallait décorer toute la maison. Sur les murs, derrière les images pieuses, on plaçait des branches de sapin odorant et légères de bouleau. Sur la table, on posait un bouquet d'herbes sauvages et de menthe. Pendant les Verts Saints, la maison sentait comme une forêt parfumée. L'odeur du lilas en fleurs et des herbes était délicieuse !

90

La jeunesse plus âgée, pendant les Vertes Fêtes [les fêtes de printemps], célébrait la Sainte des Héros qui étaient morts pour l'Ukraine, arrangeait leurs tombes ou en construisait de nouvelles en l'honneur des héros, plantait nos drapeaux ukrainiens et prononçait des discours. La police polonaise dispersait les rassemblements, arrêtait certains, ce qui donnait encore plus de détermination à la jeunesse pour défendre leur cause.

Tous nos fêtes donnaient un sentiment mystique et agréable à tous les plus âgés, mais surtout aux enfants et à la jeunesse.

Les fêtes d'hiver, même si le froid était mordant et que le givre craquait, avaient une atmosphère particulière, festive et mystérieuse qui relevait l'âme vers quelque chose de plus élevé, inconnu, souvent incompréhensible.

Ces fêtes étaient toujours accompagnées d'une grande préparation. Avant les Réveillons de Noël [Rizdva], malgré le froid glacial, les maîtres s'affairaient dans leur cour et près des étables pour que la pauvre bête ne se plaigne pas devant Dieu du manque d'égards de son propriétaire au soir de la Saint-Sylvestre.

Les maîtresses et les filles plus âgées nettoyaient la maison et préparaient douze plats pour le Réveillon.

95

16 Pour la fête de Noël, ma mère préparait divers ornements pour l'arbre : des guirlandes, des anges en papier doré et argenté, des petites lanternes, des

décorations faites avec du paille et du papier coloré. Nous enveloppions les noix de pin dans du papier d'argent ou d'or et nous attendions que l'on apporte un sapin frais du bois pour le décorer avec ces ornements faits maison. Sur l'arbre, on accrochait aussi des œufs peints ou recouverts de papier coloré. On fixait à chaque branche des tentacules dans lesquels on glissait de petites bougies et on allumait tout cela seulement une fois pour la Sainte-Vêpres, pendant que l'arbre restait dans la maison jusqu'à l'épiphanie. Alors nous attendions la première étoile pour que papa apporte du grain de la grange et le pose sur un tapis bien rangé ; il bénissait ensuite toute la famille et, déjà affamés, nous prenions place à table pour la Sainte-Vêpres avec ses douze plats qui étaient prêts depuis qu'il avait préparé la table avec son fils.

Sous la table, sur le sol, on déposait de l'herbe coupée, où les enfants jouaient après le repas et imitaient par leurs cris divers animaux domestiques pour que ceux-ci soient en bonne santé et donnent un bon rendement à l'exploitation.

Cet étrange sentiment se ressentait une fois par an, chaque fête était différente car nous la célébrions dans différents villages selon nos traditions.

Le quatrième jour après Noël, nous levions tous très tôt, avant le lever du soleil, et allions au champ pour brûler ce que l'on appelait le grand-père, c'est-à-dire la paille qui était sous la table et les décorations qui étaient sur le sol. Nous enlevions nos chaussures et nous réchauffions nos pieds pour qu'ils restent en bonne santé toute l'année, tandis que papa allumait du feu avec la paille déjà préparée et enroulait cette fumée autour de tous les arbres fruitiers. Nous regardions qui d'autre brûlait son grand-père et on voyait comme des flammes éclatantes parcourir le village.

Je ne sais pas ce qu'on faisait avec la table, mais le grain du tapis était transporté dans la grange, et au printemps, il était battu pour devenir le premier semis sur les champs.

100

Pour le Nouvel An, les enfants, et moi avec eux, remplissaient des sacs de grain pour aller d'une maison à l'autre en semant et disaient : « Pour la chance, pour votre santé, pour le Nouvel An, que vous ayez une meilleure récolte cette année. Semons du chanvre sous les bottes de paille et du lin jusqu'au genou, et que vos têtes de famille ne souffrent pas de maux de tête. » Bien sûr, la maîtresse de maison donnait aux enfants des sucreries, parfois des légumes, et certains leur donnaient aussi de l'argent.

Le soir avant le Jourdain [Note : référence à l'épiphanie], il y avait encore un repas festif, appelé la deuxième « Kutia ».

Ma mère préparait une sorte de pâte liquide. Moi avec mon père, nous apportions cette écuelle à chaque porte du domaine, et lui marquait des croix au-dessus des portes avec cette pâte. Les enfants faisaient aussi des petites croix en paille qu'ils fixaient aux barreaux des fenêtres, tandis que les filles allaient de maison en maison sous le froid des soirées pour faire la charité.

Le jour du Jourdain [Note : référence à l'épiphanie], quand on célébrait la Divine Liturgie de l'Épiphanie, l'eau était consacrée près d'un cours d'eau ou d'un étang gelé où un grand crucifix en glace se dressait toujours. Quelqu'un de la famille ramassait cette eau bénite et chacun courait chez lui pour chasser tous les esprits malins de la maison et du domaine avec cette eau.

Je l'aidais encore une fois, car j'emportais un petit seau d'eau, tandis que mon père allait asperger partout.

105

Je me souviens que parmi nos prises de terre [Note : terme utilisé pour désigner les parcelles agricoles], il y avait des vallées remplies d'eau pluviale, appelées « kalabani » par les paysans. Certains étaient assez grands et d'autres plus petits. L'eau était généralement claire et même transparente, peut-être à cause du sol sablonneux de notre région. L'été, les enfants y venaient souvent se baigner car la jeunesse un peu plus âgée allait jusqu'à la rivière qui coulait trois kilomètres plus loin de mon prisoïk [Note : terme désignant une petite parcelle agricole]. Aussi, lors des pâtures, les animaux maigres, chevaux et autres bêtes venaient boire à ces eaux. À l'automne, les propriétaires y trempaient le grain de chanvre et de lin arraché du champ pour ensuite le sécher au soleil. Ils le frottaient ensuite sur des planches en bois appelées « terntsy » [Note : terme désignant un outil utilisé pour nettoyer la fibre végétale] afin d'enlever les parties sèches et fibresuses, puis ils tissaient avec ce qui restait de fil. Ces longues étoffes étaient blanchies au soleil et trempées dans ces eaux. L'hiver, ces eaux gelaient et les enfants y patinaient ou glissaient sur des planches. Je me souviens d'un jour où je suis allée rejoindre un groupe d'enfants jouer sur la glace sans prévenir mes parents de mon absence. Certains couraient en traîneau, d'autres en patins et certains comme moi se contentaient de patiner avec leurs chaussures à semelles de cuir. Très vite, j'ai été prise par un traîneau rapide et je suis tombée, cognant violemment ma tête. J'ai vu du sang sur mes cheveux. Je suis rentrée rapidement chez moi sans rien dire à personne, me suis lavé la tête et enveloppée d'un foulard avant de reprendre mon travail à la maison. Pendant quelques jours, il m'était difficile de me coiffer et ma tête faisait un peu mal, mais tout s'est vite guéri comme on disait chez nous « comme sur un chien ».

Les célébrations avant Pâques et pendant les fêtes de Pâques étaient complètement différentes. Ces fêtes sont liées à l'arrivée du printemps et la préparation pour l'été.

La semaine précédant Pâques est une période triste, marquée par le Carême, la mort et les funérailles du Christ. Pendant ce temps-là, il y a un jeûne strict. Les cloches de l'église ne sonnent pas, seulement des « kalatyla » [Note : terme désignant une sorte de sonnerie rituelle]. L'église avait aussi un aspect triste car elle était recouverte d'un voile sombre en signe de deuil. Tous les fidèles allaient à la confession le jour de Pâques. Les enfants, généralement, y allaient par classe entière. Trois jours avant Pâques, dans l'église, un portrait du Christ était allongé comme dans un cercueil et chaque membre de la famille devait lui rendre un dernier hommage.

Le dimanche de Pâques, tout le monde se levait très tôt, encore avant l'aube, pour aller à l'église assister à la Grande Messe et au sacrement des pâques.

L'église était généralement bondée, les enfants couraient autour de l'église, les filles s'apprêtaient aux gajivky [Note : cérémonie traditionnelle ukrainienne], et certains garçons grimperent déjà sur la clocher car bientôt, après le 18ème son, les cloches allaient résonner en Pâques, brisant le silence du Carême. Leurs joyeux tintements retentiraient dans tout le village durant toute la journée et pendant tous les jours de Pâques.

Autour de l'église, les messieurs avaient disposé leurs grandes pâques sur des serviettes ou des nappes brodées, et autour d'elles leurs paniers de Pâques remplis de babkas [gâteaux traditionnels], de pysankas [œufs décorés], de krashanky [œufs colorés], de saucisses, de fromage, de viande et autres aliments, ornés de broderies, d'herbes vertes et de fleurs fraîchement apparues après la fonte des neiges, comme pour montrer qui avait le plus ou le mieux préparé pour l'office sacré du Grand Jeudi.

Tous les gens, nous enfants compris, ressentions une sorte d'inspiration sainte, noble et pleine de beauté intérieure quand on entendait la chorale de l'église chanter fort «Christ est Ressuscité» et que les cloches sonnaient ! Après la messe et le sacrement des pâques, tout le monde courut chez soi pour prendre place à table avec sa famille autour du repas de Pâques, tandis que les fermiers qui étaient venus en charrettes ou à cheval rentraient sur leurs propres montures préparées pour l'hiver.

Depuis lors, nous enfants filions vers l'église où les cloches sonnaient encore et résonnaient avec des grelots.

L'été et l'automne étaient une rude tâche pour les paysans, qui devaient faucher, moissonner et extraire du sol la récolte annuelle.

J'ai aussi appris à moissonner au couteau de faucheur étant enfant, ce qui m'a été utile plus tard dans la vie, bien que je ne sache pas encore bien lier les gerbes, car cela ne me venait pas naturellement.

Le moissonnage d'été était une belle tradition quand les femmes finissaient de faucher la dernière gerbe de blé dans le champ. Elles l'emportaient alors bien rangée, liée avec du fil de fer, et en chantant jusqu'à la maison des paysans. Le fermier recevait cette gerbe avec respect et cérémonie, remerciait les femmes, qui souhaitaient une bonne récolte pour l'année suivante. Puis il apportait cette gerbe à l'étable dans un endroit dédié car c'était la gerbe qu'il amenait à la maison lors de Noël et posait en offrande sur le poêle, où elle restait tout au long des fêtes de fin d'année. Au printemps suivant, le grain provenant de cette gerbe était semé en premier. Après ce rituel, tous commençaient à se divertir, chanter et célébrer la fin des moissons.

Ces moissonnées étaient célébrées chez chaque fermier du village qui avait son propre champ de culture, ainsi que sa grande famille et ses jeunes adultes. Chez mes parents, il n'y avait pas d'immenses festivités, mais cette dernière gerbe était honorée et avait sa place.

Il y avait aussi beaucoup d'autres traditions et croyances, comme celles du jour de Saint-Jean-Baptiste (Ivan Kupala), de Saint-André et de Sainte-Barbe, mais je connais moins ces dernières car j'étais encore trop jeune pour participer à ces événements, et n'avais pas d'anciens frères ou sœurs qui auraient pu m'informer. Ces célébrations se déroulaient le soir parmi les jeunes adultes.

Je me souviens d'une chose en particulier : je ne sais plus quel âge j'avais quand

j'ai demandé à ma grand-mère, qui savait tout, pourquoi on appelait Saint-Jean-Baptiste "Ivan Kupala" et qui se baignait ce jour-là ? Alors elle m'a raconté que les jeunes garçons et filles allaient à la rivière, y déposaient des tas de foin, dansaient, chantaient et sautaient par-dessus le feu. Les filles tressaient des couronnes qu'elles lâchaient ensuite sur l'eau. Et ce jour-là, très tôt le matin, le soleil se baigne avant son lever, tandis que la nuit, les fougères fleurissent. Je ne disais rien à personne et ne pouvais pas dormir la veille de Saint-Jean-Baptiste car j'avais envie de voir comment le soleil se baignait et comment les fougères fleurissaient. Il n'y avait pas de fougères en ville, mais je me levais avant l'aube pour courir au bout du village et attendre pour voir si le soleil se baignait avant son lever. Je restais là debout un peu plus longtemps..., mais ne savais pas s'il s'était déjà baigné avant de paraître ?

Pour aller dans la forêt, il fallait marcher plusieurs kilomètres depuis le village. À cette époque, quelques kilomètres étaient considérés comme très proches.

120

Parfois, mes parents me permettaient d'aller avec les grandes filles dans la forêt pour cueillir des champignons et ramasser des choux-bleus [Note : choux-bleus désigne ici les baies de l'airelle]. Et il y en avait beaucoup dans la forêt, mais il fallait savoir où les chercher. J'ai appris à reconnaître différents types de champignons qui poussaient dans la forêt, quels étaient comestibles et lesquels toxiques, ainsi que comment cueillir les baies de choux-bleus sur des buissons très bas. Pour ramasser ces baies, il fallait avoir un petit récipient pour y mettre les fruits, puis les transférer dans un panier avec couvercle ou dans un grand seau.

Pour la cueillette des champignons, il était nécessaire d'être attentif car différents champignons ont différentes sortes de chapeaux et de couleurs qui peuvent souvent être cachées parmi l'herbe haute ou sous les racines des arbres. Plusieurs fois, j'étais très contente quand je trouvais plus rapidement que les autres un grand groupe de bons champignons. Bien sûr, jamais je n'ai ramassé autant de champignons qu'un plein panier ni cueilli autant de baies que les filles plus expérimentées.

Je rentrais chez moi avec joie et mes petits présents pour maman, car on pouvait immédiatement cuire ou bouillir ces champignons, les mariner ou les faire sécher. On faisait aussi sécher les baies, en faire des jus ou des varenni [Note : pâtés de pommes de terre et de fruits] tout de suite.

Une fois par an, nous allions à Krihiv [Крехів], beaucoup de gens y marchaient pour une procession religieuse vers ce lieu spirituel - le monastère des frères Basiliens.

Krihiv est situé dans un paysage magnifique et montagneux, pas très loin de la ville de Zhovkva [Жовква] et de mon village. Autour se trouvait une forêt et une belle source froide. Chaque année, il y avait une retraite pour le Saint-Nicolas d'été à la fin du mois de mai, c'est un jour férié en l'honneur du transfert des reliques de Saint Nicolas.

Je ne me souviens pas vraiment de l'église de Saint Nicolas car pendant les pèlerinages, il y avait toujours tellement de monde que nous devions tenir la main

de nos parents pour ne pas se perdre. Partout était bondé et une fois qu'on trouvait un espace sur le chariot ou les chevaux, on n'arrivait plus à atteindre l'église.

125

Je me souviens qu'entourant les bâtiments il y avait de hauts murs et çà et là des tours. Dans ces murs, disaient les gens, on trouvait des ouvertures pour les canons. Devant les murs, il y avait beaucoup de tables sur lesquelles étaient étalés diverses marchandises : bonbons, glaces, limonade, qui me fascinaient le plus à l'époque car tout était si coloré et varié !! J'étais très contente quand ma mère achetait des petites médailles en métal sur un cordon qu'on portait au cou comme des perles, et je les détachais une par une pour les goûter.

J'ai aussi vu là-bas des enfants handicapés qui mendiaient et les gens leur donnaient de l'argent ou les enfants leur offraient des sucreries.

Récemment, j'ai lu quelque part que le fondateur du monastère à Kryhiv [Krekhiv en 1910] était un ermite originaire de la région de Kiev nommé Joïl et un moine nommé Silvestre. Ces deux hommes ont construit une grotte-monastère au pied d'une colline appelée Pobijnya au XVe siècle, puis ils ont érigé la première petite église en bois dédiée à Saint Pierre et Paul.

Quand le nombre de moines a augmenté, Joïl leur a cédé sa grotte et s'est construit une chapelle près d'elle. C'est ainsi que le monastère de Kryhiv a commencé son histoire. Même pendant sa vie, des pèlerins venaient du lointain pays de Grèce.

Ce monastère s'est développé au fil du temps et est devenu une forteresse avec quatre tours et des canons [Note : référence à la période où le monastère a été fortifié pour des raisons défensives].

130

Les donateurs du monastère ont été même nos hetmans Bogdan Khmelnytskyi, Petro Doroshenko et Ivan Mazepa.

Cette forteresse monastique a protégé les cosaques commandés par Ivan Mazepa en 1672 lors de leur raid en Pologne contre une longue siège turc. À l'époque, beaucoup de Tartares ont été tués par les balles du donjon monastique et même des sœurs du khan ; alors les Tartares se sont retirés.

La colline de la Bataille est reliée par un chaînon boisé à la colline Haïr. Dans ces forêts, les membres de l'OUN ont été formés et entraînés. Probablement c'est là que des sections d'autodéfense se sont organisées qui sont devenues plus tard des héros de l'Armée Insurrectionnelle Ukrainienne. Le monastère fortifié de Krekhiv a été détruit par la suite par le régime communiste soviétique. Maintenant, depuis que l'Ukraine est à nouveau indépendante, une restauration du monument historique de Krekhiv a été entreprise par des ouvriers ordinaires, des patriotes, et finalement par l'État en 1991 ; elle s'est terminée en 1997. Aujourd'hui, la vie monastique y reprend doucement, une École Théologique fonctionne où beaucoup d'étudiants sont inscrits, et cette forteresse spirituelle vaut le détour.

Ma professeure, Nadia Subtelna, était non seulement une bonne personne mais aussi une patriote ukrainienne. Elle nous invitait souvent, à quelques filles, chez elle pour nous raconter des choses intéressantes ou partager nos impressions de ce que nous avons vu lors de nos sorties scolaires car elle accompagnait souvent

notre classe et expliquait les sites historiques que nous visitions. Une fois par semaine, je me rendais à la coopérative pour acheter le journal "Notre Drapeau". Un jour, elle m'a invitée ainsi qu'à deux autres filles à faire un voyage en train de quelques jours jusqu'à Lviv. Nos parents ont accepté avec joie cette invitation. C'était notre premier voyage en train et c'était quelque chose d'extraordinaire pour nous !

21Quelle merveille que de regarder par la fenêtre, voir les maisons et fermes défiler et à chaque gare des gens sortir et d'autres monter dans le train !

135

Notre première halte fut le village de Зашкове [Zashkove], où ses parents, des instituteurs retraités, vivaient dans une belle maison à étage, avec un grand jardin et une ruche d'abeilles près de laquelle nous avons planté nos tentes. Le père de Soubtelny aimait beaucoup sa ruche.

C'est dans ce village de Зашкове que naquit Євген Коновалець [Yevhen Konovalets'].

Les Soubtelny nous ont très bien accueillis, et nous avons dormi chez eux cette nuit-là.

Le lendemain, nous sommes partis en train pour Львів [Lviv]. À Lviv, Soubtelna nous a montré quelques monuments historiques et bâtiments de la ville.

140

À cette époque, de Lviv, il me reste en mémoire deux choses qui m'ont beaucoup surprises.

La première est le grand marché central – la place du marché où on pouvait voir une telle variété de légumes et de fruits que je n'avais jamais rien vu de tel !... Même un raisin rouge, mais ses baies étaient aussi grandes que nos crèmes à la maison. C'était la première fois que j'essayais des bananes et d'autres fruits étranges que notre enseignante achetait pour nous faire goûter.

La seconde est la panorama du combat polonais sous Raclawice, qui semblait si effrayant et réel qu'on avait l'impression que tout bougeait et allait nous attaquer. Car je n'avais jamais rien vu de tel auparavant et ne savais pas ce dont il s'agissait. Après cette promenade instructive, quand je suis revenue à la maison en train, je ne sais combien de temps j'ai parlé avec mes amis, parents et voisins de tout ce que j'avais vu et ressenti. Pendant une semaine, chaque fois que je marchais jusqu'à l'école, j'avais l'impression d'être dans le train.

Il était très important et dépendait beaucoup du prêtre, des instituteurs et leurs enfants qui formaient la petite élite du village, car ils avaient un certain pouvoir sur les habitants. Dans notre village, depuis longtemps, le prêtre était le père Solomone, dont j'ai entendu dire par nos jeunes gens que c'était un moskofil [Note : terme désignant une personne favorable à la Russie]. À l'époque, je ne comprenais pas ce qu'il signifiait, mais je savais qu'il n'aimait pas les nationalistes. Cependant, ses enfants qui avaient fait leur maturité étaient des patriotes ukrainiens. Son fils aîné s'était caché parmi les paysans pour échapper à la police polonaise et ne pas servir dans l'armée polonaise qui régnait sur

l'Ukraine. Pour moi, le père Solomone était un prêtre respecté qui enseignait la religion à l'école.

Probablement quelqu'un a fait une plainte contre lui auprès des autorités ecclésiastiques supérieures, car on l'a transféré d'un autre endroit. La classe de l'école a organisé une cérémonie d'adieu pour lui et je me souviens encore des paroles que j'ai prononcées : « Aujourd'hui, nous disons au revoir à notre bon père et tous les autres pères, nous leur souhaitons beaucoup de bien. Merci pour tout ce qu'ils nous ont appris si bien. Et nous prions Dieu pour la santé du père » (en patois rural).

Le nouveau prêtre qui est arrivé avec sa famille s'appelait le père Dacišyn. Il avait trois filles : Iwanka, Mariya et Slavica. Iwanka étudiait déjà à Lviv dans une gymnasium [Note : établissement scolaire en Autriche-Hongrie pour les garçons], car la famille de Dacišyn y avait des liens familiaux.

145

Mirioucha m'accompagnait dans la même classe et je suis rapidement devenue amie avec elle, car elle apportait quelque chose de nouveau à notre classe. En mai, nous célébrions la Fête des Mères et celle de la Vierge Marie. Alors, ensemble avec elle, nous installions un icône de la Sainte Vierge dans un coin de la classe sur une petite table, l'enveloppant d'un linge propre, et devant lui, nous plaçons des fleurs dans des vases que nous avons faits.

Beaucoup de jeunes ainsi que les paysans, souvent directement du champ, allaient à l'église en mai, ce qu'on appelait "aller à la may". Dans chaque maison campagnarde pendait un icône de la Mère de Dieu et d'autres saints, devant lesquels nous priions. À l'école, nous avons seulement une croix, des tableaux et des images pour l'étude, mais c'était la première fois que nous installions un icône de la Mère de Dieu.

Dans le village, le père curé avait une grande maison avec un jardin et un verger autour. Souvent après les cours, je venais chez Mirioucha car elle et sa jeune sœur Slavtsia avaient divers jeux et jouets dont nous nous amusions. Je n'avais rien de tel à la maison. Dans le verger, elles avaient une petite cabane meublée où nous pouvions aussi jouer. Une fois, leur institutrice venait les enseigner à jouer du piano ; parfois, quand elle n'était pas là, je m'essayais moi-même au clavier.

Je ne sais pas où elles sont maintenant ni si l'une d'entre elles est encore en vie ! Quand j'étais en Ukraine en 1992, j'ai appris que le père Datschin, pendant la période soviétique et communiste, était passé à l'orthodoxie. Après sa mort, il a été enterré près de notre église qui est maintenant gréco-catholique. Je ne sais pas où se trouve sa famille...

Notre institutrice, Nadia Subtelna, après les cours à l'école, nous donnait des leçons particulières à ma cousine et moi-même pour nous préparer à la гимназія (gymnase) de Zhovkva. Son fiancé venait du village de Piryatin et était alors directeur de notre fromagerie coopérative locale "Maslosoyuz".

150

L'institutrice Subtelna passait beaucoup de temps avec moi, car elle voulait que j'excelle aux examens pour entrer en classe supérieure afin que mes parents pauvres ne se soucient pas trop de mon éducation. Elle avait déjà organisé pour moi, je ne sais comment, une bourse du cardinal Andrei Sheptytsky pour financer mes études au gymnase.

En 1939, après les vacances, j'étais prête à passer l'examen d'entrée en classe supérieure de gymnase à Zhovkva. J'en étais très fière et anxieuse, car mon institutrice patriotique, Nadia Subtelna, me préparait avec tant d'enthousiasme et gratuitement.

Mais quelque chose d'inattendu et soudain est arrivé pour tous - la Seconde Guerre mondiale a commencé.

En 1939, l'Allemagne était déjà une puissante et riche nation, car le peuple allemand était très travailleur et discipliné par le parti nazi. Hitler avait envie d'avoir aussi son empire et il commençait à attaquer les pays voisins. Bientôt, Hitler et Staline deviennent amis. La nuit du 23 au 24 août 1939, un pacte de non-agression entre l'Allemagne et la RSS d'URSS a été signé par le ministre des Affaires étrangères soviétique Molotov et son homologue allemand Ribbentrop. Une partie secrète du traité soviéto-allemand était un protocole secret sur l'aménagement territorial de l'Europe future et des terres ukrainiennes.

Bientôt, nous avons été «libérés» par la "faim et la misère" de l'Armée rouge qui a fait une impression très oppressive sur nous. Les uniformes militaires semblaient vieux, souvent trop petits ou trop grands, les bonnets avec des sortes de «cornes» sur la tête effrayaient les enfants. Sur toutes les gazettes, en première page, un immense titre proclamait : "Fin du régime polonais". Ce titre nous semblait illisible car les gens parlant russe ne comprenaient pas. Partout des grands titres disaient que nous avons été «libérés» par l'armée et le gouvernement communistes soviétiques. Les gens ont réagi différemment à cela. Certains les accueillait avec des fleurs, d'autres avaient peur immédiatement car il y a quelques années ils avaient lu dans notre presse galicienne sur le Goulag de 1932-33 et la famine [Note : référence au Holodomor], ainsi que sur les autres horribles crimes des communistes.

155

L'OUN [Organisation Ukrainienne Nationale] diffusait parmi les gens des publications et probablement aussi de petits livres, dont un que j'avais lu à mon père : «Dans le royaume rouge du diable».

Certains se demandaient simplement ce qui allait suivre. Les membres de l'OUN faisaient leurs propres préparatifs. Beaucoup, avant leur arrivée, étaient déjà partis vers l'Ouest, mais maintenant c'était encore plus fréquent. Parmi eux figuraient ma professeure Nadia Subtelna et son fiancé Andriy Stadnytskyi, ainsi que beaucoup de notre jeunesse consciente et patriote du village. Seulement quelques-uns étaient restés.

On commença à envoyer dans les campagnes des propagandistes soviétiques et communistes, des instituteurs parlant une belle langue ukrainienne, principalement des hommes, parfois même des militaires, mais ils ne maîtrisaient plus aussi bien la langue ukrainienne. Ils prônaient le bonheur et l'abondance de la vie sous le communisme, en particulier dans les kolkhozes [coopératives agricoles], où tous étaient égaux, sans patrons - tout le monde était frère. Et comment il est agréable de travailler avec des machines dans les kolkhozes et

comment les filles y conduisent des tracteurs. On encourageait les jeunes filles du village à devenir conductrices de tracteur, car c'est une tâche intéressante, et il y avait même une chanson : «Le drapeau est pour le conducteur qui a labouré le plus ». Pour qu'elles s'enrôlent déjà dans ce travail léger au kolkhoze.

Les gens écoutaient tout cela, mais ils n'y croyaient pas vraiment. Aux paysans, lors de ces réunions propagandistes, on s'adressait en disant «paysans» et une vieille femme demanda à un prédicateur : comment est-ce possible que vous disiez «chrétiens», mais vos communistes disent qu'il n'y a pas de Dieu ? Alors vous devez être certainement une bonne personne, car croire en Dieu c'est bien. Il ne répondit rien et continua simplement son discours sans utiliser le mot «chrétien».

La nouvelle année scolaire commença à nouveau au village. Nous qui avons terminé six ans de cours fûmes renvoyés en cinquième classe, car ils estimaient que notre éducation précédente était inférieure à celle soviétique. Tous les instituteurs étaient des nouveaux venus, car nos anciens avaient quitté pour l'Ouest. L'un d'eux qui venait de Lviv [Lemberg en 1910] avait l'air aussi communiste que possible, ou peut-être feignait-il, et un autre semblait être un NKVD [police secrète soviétique], car il portait une tenue militaire et enseignait l'histoire des Soviets et de l'Union Soviétique.

160

Une jeune institutrice de dix-neuf ans, Nina Ignafovna Kosylenko, est arrivée à notre école depuis Dnipropetrovsk et a créé une impression étrange chez nous, surtout avec son habillement. Une large jupe, un curieux gilet gris et une casquette rouge sur la tête. On l'a installée dans une chambre chez ma camarade de classe Anastasia Libér. Elle nous a raconté que son père est le directeur de l'école et qu'elle vient juste d'achever ses études à l'institut pédagogique, avant d'être envoyée ici.

Nous trois, Anastasia, Nastunya et moi, sommes devenues amies avec elle car nous allions toujours ensemble à l'école et revenions ensemble. Entre nous, sur le chemin, il y avait souvent des discussions vives. Elle essayait de nous convaincre par ses idées communistes, tandis que nous la persuadions avec nos propres croyances religieuses et patriotiques. Nos disputes étaient amicales, mais en classe, surtout avec les garçons, quand elle disait qu'il n'y a pas de Dieu et que la religion est l'opium du peuple, ils répondaient qu'elle ne savait rien, que bien qu'ils ne voient pas Dieu, ils croient en une force supérieure divine, que la religion nous enseigne le bien et que nous sommes des nationalistes qui n'admettons pas leur communisme. Ces garçons étaient encore jeunes, ils ignoraient les dommages qu'ils causaient à eux-mêmes et à leurs familles. Leurs frères aînés avaient déjà fui vers l'Ouest, mais eux disaient ce qu'ils savaient et pensaient. Elle courait souvent pleurer chez le directeur.

Quand on nous avait dit de ne pas aller à l'église, tout le monde y allait encore plus. On a alors mis un enseignant devant l'église pour noter les élèves qui allaient y entrer, mais cela n'aidait guère car toute la classe ou presque ne pouvait être comptée. Bientôt, quelques garçons ont cessé d'aller à l'école ; on ignorait s'ils avaient été renvoyés ou arrêtés ? Les gens disparaissaient souvent ainsi : ils allaient à l'école ou au travail et ne revenaient jamais, et leur famille n'en savait rien...

On organisait des compétitions sociales entre élèves, classes et écoles. Notre

chœur scolaire est allé à la petite ville de Mageryv pour une telle compétition. Je ne me souviens pas quelles chansons nous avons chantées là-bas, peut-être sur « le puissant, invincible, Staline guidant... », car en classe on commençait la journée avec des chants comme : « Nous commençons notre journée par une chanson sur Staline... ».

On organisait aussi un concours pour les meilleures œuvres manuelles réalisées par les élèves.

165

Mon frère, qui était en deuxième ou troisième année, a construit lui-même pour l'école une petite voiture très jolie qui a gagné à l'école et qui est allée plus tard jusqu'à Lviv [Lemberg en 1910] en exposition.

À l'école, on commençait à apprendre le russe et l'allemand. Dans chaque livre scolaire, sur la première page, il y avait un portrait de Staline, même dans le manuel d'allemand avec écrit en allemand « Es lebe Genosse Stalin ! » Nous devions tout cela étudier à l'école bien que nous ne le croyions pas.

Dans notre village, certains Ukrainiens conscients commençaient à disparaître. On ne savait pas s'ils avaient fui vers l'ouest ou s'ils avaient été arrêtés car la puissance soviétique communiste faisait tout en secret. Plus tard, des déportations brusques vers le Sibérie ont commencé.

Un matin, j'ai été témoin d'un terrible enfer, un évacuation forcée de familles de mon village.

Je me suis levée très tôt, il faisait encore nuit noire, et je suis partie à pied jusqu'à la gare Lavryky [Note : petite localité], environ 4 kilomètres, puis j'ai pris le train pour 12 kilomètres jusqu'à la ville de Zhovkva [Note : ville alors sous domination autrichienne] afin d'aller voir un médecin. J'avais un problème avec mes yeux. En chemin, je voyais des véhicules militaires près de certaines maisons. Je ne leur portais pas beaucoup d'attention car j'en avais déjà vu plusieurs fois auparavant. Une fois, une telle voiture est venue chez nous pour emmener ma grand-mère à l'école voter. Elle n'en avait pas envie mais elle a été obligée de venir. Je pensais qu'ils allaient bientôt la ramener à la maison et j'ai attendu près d'elle. Ils ont débarqué ma grand-mère à l'école, sont partis dans une autre direction et moi je suis restée avec elle. Ma grand-mère a donné son vote au seul candidat et a dû patienter longtemps avant qu'ils ne la ramènent chez nous. J'étais pieds nus car j'avais couru hors de la maison sans chaussures, c'était déjà tard en automne mais il y avait de la neige sur le sol. Il m'a fallu courir pieds nus dans la neige, 2 kilomètres du village jusqu'à l'école pour rentrer chez moi.

170

Quand je suis arrivée à la gare pour partir vers Zhovkva [ville actuelle en Ukraine], les wagons arrivaient déjà avec des gens et déchargeaient leur cargaison. C'est là que j'ai vu - un terrible enfer. Des personnes de tous âges, avec leurs enfants, leurs ballots, étaient poussés à l'intérieur des wagons comme du rebut. Les enfants criaient d'effroi, les femmes pleuraient, et les hommes semblaient abasourdis. J'y ai reconnu beaucoup de connaissances, même des camarades d'école, mais personne ne nous permettait d'approcher. On n'était pas autorisé à parler aux déportés de loin, car ils étaient entourés par une garde militaire. Je me

suis aperçue que deux vieillards y figuraient, leurs enfants adultes, patriotes, la fille et le fils, étaient déjà partis vers l'ouest. Ces pauvres vieux, incapables même de tenir debout, peut-être malades ou terrifiés. On les poussait pour les ajouter à ce groupe infernal. Un train est arrivé qui allait à Zhovkva, effrayée, je ne savais que faire. Le contrôleur du train donnait des ordres aux gens de monter dans le wagon. Nous sommes montés et le train a démarré, nous avons longtemps regardé ce terrible spectacle de notre peuple humilié. Ils les ont probablement chargés sur un train marchandises pour les emmener loin dans une froide région du nord où ils mourraient par milliers.

26Ainsi donc, cette fameuse "puissante Russie impériale", comme chantait-on, la "commune russe-juive", anéantissait notre village ukrainien par le déplacement forcé et l'Holodomor [Terreur Famine], et voulait effacer nos traditions, notre culture, notre âme ukrainienne et notre peuple.

Je ne me souviens pas comment je suis allée chez le médecin ni de ce qu'il m'a dit à propos de mes yeux, mais il m'a donné une pommade ainsi que des gouttes à mettre dans les yeux.

Je ne me rappelle pas non plus comment je suis revenue à la maison, si j'ai pris le train ou si j'ai marché par les champs depuis Zhovkva, après ce que j'avais vu.

À la maison, on savait déjà ce qui s'était passé. Tous étaient effrayés, ils connaissaient le nombre de familles du village qui avaient été déplacées, mais pas exactement qui. On savait simplement qu'ils avaient emmené tous ceux qui étaient riches et conscients, ainsi que ceux dont un membre était déjà parti à l'ouest. Maintenant, comme écrivait Shevchenko [poète ukrainien], «...le village semblait abandonné...». J'ai fait comme d'habitude pour aller à l'école avec une sensation terrible en moi. Dans la classe manquaient déjà certains élèves. L'apprentissage ne m'intéressait plus, car même nos instituteurs semblaient différents. Notre institutrice, Nina Kosylenko, avait l'air triste. On pensait qu'elle était amoureuse d'un garçon du village et on voyait comment ils se rencontraient. On supposait que peut-être lui et sa famille avaient été déplacés. Quelqu'un a dit non. Elle compatissait avec nous pour ce qui se passait ici, et on voyait qu'elle ressentait maintenant elle-même son ancienne injustice. Après l'école, en rentrant chez nous, nous sommes devenus encore plus ouverts avec elle et elle commençait à nous comprendre et même souvent à être d'accord avec nous, car désormais elle ne cherchait plus à nous prouver quoi que ce soit hormis son sujet scolaire.

175

Les vacances de 1941 sont revenues. Comme avant, les enseignants quittaient la ville pendant les congés scolaires pour se rendre à Lviv [Lemberg en 1910] aux assises des instituteurs (on disait alors "se réunir").

La guerre continuait. Hitler avait lancé son offensive contre l'Union soviétique, le S.R.S.R. Les soldats et les fonctionnaires soviétiques commençaient à fuir vers l'est avec leurs familles, certains directement au front ; des enseignants venaient aussi de là-bas. On nous racontait que Mme Nina Kosylenko avait voulu rester et revenir dans notre village, mais les Soviétiques qui repartaient l'avaient convaincue et elle est partie avec eux vers l'est. Nous étions tristes pour elle car nous avions fait connaissance et même partagé nos secrets. Jusqu'à aujourd'hui, je me demande ce qu'il est advenu de sa vie...

En se retirant, la puissance soviétique et communiste en Ukraine occidentale a laissé des traces terroristes et banditiques. Les gens ont commencé à ouvrir les

prisons et y ont découvert des horreurs telles que beaucoup restaient sans voix face au spectacle. On y trouvait des victimes massacrées de manière atroce, des personnes de tous âges. Les gens allaient chercher leurs proches disparus. Disparaissaient aussi ceux qui croyaient aux idéaux communistes et, voyant la réalité, se désillusionnaient pour défendre la vérité.

Une enseignante me racontait après-guerre à l'ouest que ses parents étaient russophiles car ils croyaient en Russie, mais aussi qu'ils considéraient l'Ukraine comme indépendante mais faisant partie de cette entité.

Son mari était un fervent communiste, ayant été étudiant. Il avait accueilli avec joie l'arrivée du pouvoir soviétique et travaillait dans son domaine professionnel.

180

Un matin, comme d'habitude, il est parti travailler et n'est jamais revenu à la maison. Elle ne pouvait pas comprendre ce qui s'était passé, elle interrogeait tout le monde mais personne n'avait de réponse pour elle. Quand les prisons ont été ouvertes après le départ du régime soviétique, elle est allée là-bas aussi. Là, elle a vu des choses qui l'ont poursuivie toute sa vie.

Elle cherchait parmi les cadavres son mari, mais ne pouvait pas le reconnaître car presque personne n'était reconnaissable. Mais elle a remarqué sur un corps mutilé une chemise qu'elle avait donnée à son mari ce matin-là avant qu'il parte travailler. Depuis lors, elle a commencé à haïr la Commune et le système soviétique russe et est partie vers l'ouest. Comme les communistes fuyaient les Allemands, ils ont laissé derrière eux certains documents, même dans les villages. Parmi ceux-ci figuraient des listes de ceux qui n'avaient pas encore été emmenés ou arrêtés.

Maintenant que je le sais, la Commune a causé tant de mal à l'Ukraine, à notre peuple, avant et après la guerre, qu'il est difficile d'en parler.

Quelqu'un a écrit ce poème : « Si tous avaient été déportés Et enterrés en Sibérie Sur les îles Solovki et Kolyma Pour que l'Ukraine puisse les enterrer. Alors il y aurait eu un cimetière pour le monde entier, Que le monde ait pu voir Ce qu'un pacte avec la Russie A coûté à l'Ukraine. »

185

Personne ne les transportera,  
Et combien ils sont nombreux, personne ne le sait,  
Mais l'ombre de Moscou repart à nouveau  
Sur notre pays martyrisé.

On entendait de nouveau des explosions d'obus, quelque part près de Lviv [Lemberg en 1910]. Les envahisseurs étrangers étaient de retour, cette fois-ci sous les couleurs allemandes. La lutte pour le contrôle des terres ukrainiennes entre l'Allemagne nazie et l'empire soviétique-moscovite s'intensifiait, car l'Ukraine, ses sols noirs et ses gisements minéraux étaient très précieux pour eux.

De nombreux habitants les accueillaient avec enthousiasme, pensant que les Allemands seraient des personnes civilisées et occidentales, et certainement moins cruels que les communistes l'avaient été ces deux dernières années.

L'armée allemande était bien habillée, disciplinée et se comportait de manière courtoise envers la population.

Le peuple commençait à reprendre sa vie. La jeunesse s'activait pour créer des chorales, chanter des chansons patriotiques, donner des concerts, faire des randonnées vers les cimetières et les lieux martyrisés par le régime communiste, en hommage aux patriotes. L'organisation OUN [Organisation Ukrainienne Nationale] envoyait dans différents coins de l'Ukraine des groupes initiatifs, itinérants et éducatifs.

190

Le 30 juin 1941, l'OUN a proclamé à Lviv [Lemberg en 1910], par radio, le "Rétablissement de l'État ukrainien". Notre gouvernement est né. On choisit Yaroslav Stets'ko comme chef pour prouver aux Allemands sur quelle plateforme se tient le peuple ukrainien. Cette action a donné un grand élan au peuple ukrainien.

Les cloches de joie ont à nouveau sonné, annonçant que l'Ukraine est en train de renaître. Cette nouvelle du rétablissement se répand dans les villes et villages d'Ukraine.

Maintenant, moi aussi, une jeune fille de quinze ans, je participe aux défilés, commençant par mon village. On rempile des tombes pour nos héros, on fait des discours, on apporte des fleurs et des couronnes.

Certains nouveaux instituteurs patriotes reviennent au village. Une école primaire de sept ans s'ouvre à nouveau dans le village. Je retourne à l'école pour mes études.

Mais la joie de l'indépendance n'a pas duré longtemps. Les Allemands arrêtent le chef du gouvernement, Yaroslav Stets'ko, Stepan Bandera et d'autres membres du gouvernement et de l'OUN. L'OUN change sa tactique, forme des groupes armés clandestins et attend pour voir ce qu'il faut faire ensuite.

En 1942, j'ai terminé le septième année [en réalité le neuvième], mais les vacances scolaires sont là et je tente de m'inscrire à la гимназія [gymnase] moi-même. Mais elles sont toutes fermées par les Allemands maintenant.

195

En juillet 1942, j'entre avec mes amies à l'école commerciale de la ville de Яворів [Yavoriv]. Nous nous y rendons en marchant pendant quelques heures. Un jour, sur le chemin pour aller chez une amie, je suis arrêtée par les soldats allemands et envoyée en Allemagne pour travailler comme esclave. Je ne m'en faisais pas trop car j'avais appris un peu d'allemand à l'école pendant trois ans et de toute façon, je ressemblais à une enfant étant très maigre et petite, ayant tardé à grandir. On nous transportait en camions militaires jusqu'à Lviv [Lemberg en 1942]. Je savais qu'un médecin allemand allait vérifier notre état de santé et que voyant mon jeune âge, je pourrais lui dire que j'allais encore à l'école et vouloir continuer mes études. Il me laisserait certainement rentrer chez moi. Mais le docteur a simplement dit que dans l'Allemagne, je serai une élève.

C'est alors que j'ai compris que je ne retournerais pas chez moi mais qu'on m'emmenait quelque part vers un monde inconnu. Je me souviens de la terreur que j'avais vue quand le pouvoir soviétique avait enlevé nos familles entières et

j'ai commencé à pleurer très fort. Je ne sais pas d'où, je reçus une feuille de papier et j'écrivis à ma famille, en pleurant, qu'on m'emmenait en Allemagne. À Lviv, on nous a poussés dans un train marchandises avec des personnes plus âgées que moi ; les soldats allemands et quelques policiers ukrainiens-interprètes gardaient le train. Et nous sommes partis vers l'ouest.

Je ne me souviens pas de combien de temps cela a duré ni de la durée du voyage, car je n'étais pas distraite mais pensais avec angoisse ce qui m'attendait plus tard.

Soudainement, le train s'est arrêté quelque part dans un champ ouvert et on nous a ordonné de sortir pour faire nos besoins. Après un certain temps, on nous a dit de remonter dans le train qui est reparti mais j'ai remarqué qu'il y avait moins de filles ukrainiennes dans notre compartiment gardé par les policiers ukrainiens. Ces filles étaient probablement restées quelque part sur la route. Je n'y avais pas pensé car je ne prenais pas encore des risques.

Après un certain temps, le train s'est arrêté à la ville de Лигниц [Lignitz, actuellement en Pologne]. Je ne sais pas si tout le monde est descendu là ou seulement une partie d'entre nous. Mais j'ai rejoint deux filles que je connaissais du village. Une jeune et belle Allemande est venue vers nous et a demandé à l'une de nous de la suivre chez elle. J'ai dit qu'on était amies et voulions rester ensemble. Elle a pris nos papiers qui nous avaient été donnés à Lviv et est allée dans un bureau avec eux. En revenant, elle a dit que nous serions ensemble et a commencé à donner nos documents. Elle m'a donné le sien en disant qu'elle me prenait chez elle. J'ai regardé ce papier et c'était celui de la plus âgée des filles, pas le mien.

200

La Némkinia [Note : terme utilisé par les Ukrainiens pour désigner une Allemande] s'excusait d'avoir mélangé nos documents, mais ne voulait plus les changer maintenant. Une voiture nous a pris tous les trois. L'une est montée avec cette Némkinia, l'autre est allée chez un autre maître [Note : terme utilisé pour désigner le patron ou le propriétaire], et moi la dernière chez un troisième.

Plus tard, j'ai regretté de ne pas être allée chez celle-là. Elle n'était pas très riche, elle était veuve avec deux petits enfants car son mari se trouvait quelque part au front. Elle travaillait sur sa ferme [Note : terme ukrainien pour désigner une exploitation agricole], parfois aidée par quelqu'un d'autre. Pendant la journée, un prisonnier français y travaillait et elle cherchait encore une fille. J'ai regretté car elle traitait la fille qu'elle avait prise ainsi que le prisonnier français comme des membres de sa famille. Ils mangeaient les mêmes repas et souvent travaillaient ensemble dans les champs.

En Australie, sur nos marches du Syndicat des Ukrainiennes [Note : organisation d'entraide pour les femmes ukrainiennes], certaines d'entre nous ont évoqué leur jeunesse et leur enfance passées en travaillant en Allemagne. Certains membres qui avaient travaillé chez de bonnes familles allemandes se souvenaient d'une vie agréable, parfois même très bonne, où ils étaient considérés comme des membres de la famille.

J'ai atterri chez un riche nazi dont quatre familles allemandes avec leurs enfants, une famille ukrainienne avec son enfant qui avait volontairement donné son

consentement pour travailler en Allemagne, trois veufs polonais âgés d'environ 30 ans, deux femmes et un homme vivaient dans sa maison. Deux prisonniers français arrivaient chaque jour.

Le maître s'appelait Kurt Peters, sa femme s'appelait Erica et ils avaient trois petits garçons : Johann, Dieter et Eric. Dans la maison vivait aussi deux servantes : une jeune fille d'une famille allemande qui travaillait pour le maître et habitait dans sa demeure, l'autre provenant d'une riche et éduquée famille, probablement nazie également, car elle se conformait toujours à un bon protocole. Dans cette maison étrangère, elle acquérait de l'expérience afin de devenir une bonne maîtresse dans sa propre demeure à l'avenir.

205

On m'a donné une petite chambre sous le toit, avec un petit lit, une vieille table et une chaise. La maison des propriétaires était à deux étages. Au premier étage se trouvaient la grande cuisine, l'office, le couloir, la buanderie et la remise. Ensuite venait la salle à manger, le grand bureau et la chambre pour les enfants. Au deuxième étage, il y avait une grande chambre de réception, ainsi qu'une autre grande salle à manger pour recevoir des invités et quelques autres chambres, probablement des chambres à coucher. Les ouvriers ordinaires n'allaient là que parfois, en compagnie des propriétaires et de la jeune fille qui allait devenir leur femme.

Dans l'autre moitié, déjà un peu plus petite, du bâtiment sur deux étages, vivaient quatre familles allemandes. Dans une autre construction à deux étages distincte se trouvaient : une famille ukrainienne, deux familles polonaises avec leurs enfants et un jeune homme célibataire polonais.

Dans la remise, on m'a montré une armoire métallique où je devais garder mes affaires. Il y avait aussi une table assez grande, une autre armoire métallique et des chaises en bois. Le propriétaire m'a dit d'inspecter l'enclos pour comprendre de quel point de départ partir avec les autres le lendemain pour aller travailler dans les champs. Je ne me souviens plus comment j'ai tout cela perçu, mais c'était inconnu, incompréhensible et étranger, malgré le fait que je connaissais déjà un peu la langue allemande.

Il était l'heure du premier repas, de la soupe du soir. On m'a dit d'aller dans la remise où mes affaires étaient rangées dans une armoire. J'y entre et là, autour de la table, deux Polonais français sont déjà assis sur des chaises, revenant avec les autres ouvriers du travail dans les champs.

Pour la première fois dans ma vie, je me retrouve à manger en compagnie de deux hommes étrangers inconnus. Je remarque qu'ils semblent mal à l'aise quand ils me voient, moi si effrayée. Personne ne prononce un mot, pas eux et pas moi non plus. Je ne sais pas s'ils me regardent car je ne vois ni n'entends personne, la tête baissée, presque en train de pleurer. Après le repas, ils sont partis vers l'immeuble collectif pour les Polonais, où on les enferme pour la nuit. J'aide à la buanderie dans une grande pièce à laver du linge et ensuite, je retourne dans ma chambre qui donne sur un enclos de vaches.

210

Au matin, j'entends du bruit dans la cour. Les ouvriers sont déjà à l'œuvre près des bêtes de somme et des chevaux. Je me lève et vais vers la vallée, à la rivière, pour me laver, et ainsi commence ma première journée de travail avec les ouvriers en plein champ.

31 Les Français ne connaissent pas l'allemand, car le propriétaire donne ses instructions au travail en français quand il s'adresse aux prisonniers. Je vois que le propriétaire est instruit et occupe un certain poste, outre la gestion d'un grand domaine personnel, il surveille également les autres domaines dans ce village, dont les propriétaires sont au front.

Les rations des Français prisonniers et les miennes sont très modestes. Tous ceux qui travaillent ici reçoivent leurs propres portions et mangent chez eux. Nous, avec les Français, avons une seule tranche de pain et un morceau de beurre par semaine, que la maîtresse du logis coupe encore en petits bouts.

Au petit déjeuner, presque tous les jours, une servante nous préparait séparément pour trois personnes une sorte de gruau avec de la farine, un peu d'eau et un peu de lait. Au déjeuner, elle cuisinait principalement des légumes, parfois même avec de petits morceaux de viande ou des légumes à l'huile. Pour le souper, c'était généralement des pommes de terre sautées ou quelque chose fait avec une pâte cuite et du beurre.

Les Français recevaient probablement des colis de chez eux, car plusieurs fois elle me gâtait avec des morceaux de chocolat.

215

Comme j'ai pu discuter et comprendre avec eux, l'un était encore célibataire et s'ennuyait de sa petite amie, tandis que l'autre était marié et avait un garçon de quatre ans, qu'il me montrait sur une photo.

J'avais envie de leur dire que j'ai un oncle en France, mais n'ayant pas son adresse, je gardais le silence. Mon oncle, ainsi que mon grand-père maternel Grigoriy Perevyatko, avait servi en Pologne dans l'armée polonaise et pour des raisons militaires avait été envoyé en France. Je n'étais alors qu'une petite fille et ne me souvenais pas de lui, mais je me rappelle qu'il écrivait à sa mère, ma grand-mère, qu'il allait se marier en France avec une femme d'origine polonaise. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai gardé en mémoire sa photo de mariage qu'il nous avait envoyée.

Je mentionnais souvent que pour mon petit déjeuner ou mon déjeuner, je rapportais des pommes de terre cuites destinées aux poules, ainsi que du chou-rave et du sucre de betterave cueillis sur le champ. Je ramassais aussi des pommes d'automne en allant travailler dans les champs, car toutes les routes étaient bordées d'arbres, surtout de pommiers.

Chaque matin, j'étais chargée de nettoyer les chaussures du maître et de laver le sol de la cuisine. Puis je me rendais chez les Français pour notre petit déjeuner, avant d'être envoyée par le maître à diverses tâches selon son ordre pour la journée, généralement dans les champs.

La plus difficile des tâches était celle consistant à porter sur mes épaules, en montant et descendant des escaliers jusqu'au grenier, les provisions préparées pour l'hiver destinées aux bêtes. Il fallait aussi creuser avec une fourche les betteraves sucrières, couper le foin avec un sécateur et empiler tout cela. Le maître possédait de vastes terres. Cela se faisait tard en automne, souvent sous

la pluie, et moi qui n'étais pas assez fort pour travailler à l'intérieur du hangar, j'avais parfois des gelées matinales. J'avais des chaussures usées jusqu'à la corde, celles avec lesquelles on m'avait emmenée en Allemagne. La maîtresse alors me fit acheter des brodequins appelés « gollschuhe » [Note : chaussons à semelle de bois].

L'habillement que je portais était fourni par une Allemande, d'une famille qui vivait chez notre maître avec leur fille qui travaillait dans un bureau à Berlin.

220

Chaque ouvrier engagé creusait une rangée de betteraves pour l'hiver, et moi aussi. Très vite, je me suis mise en retard et j'ai été la dernière à terminer. Le champ était immense, il semblait n'avoir ni début ni fin ; au bout d'un certain temps, tous les autres ouvriers ont quitté le champ pour passer à une autre tâche, tandis que moi, je restais seule pendant longtemps pour achever ma portion. Parfois, je rentrais du champ quand il faisait déjà nuit car les jours étaient de plus en plus courts. Mes chaussures en bois pesaient de plus en plus lourd à chaque sortie ; peut-être parce que j'avais terminé la tâche et qu'il fallait que je rentre seule, ou bien parce que le bois avait absorbé l'eau et était donc plus lourd.

Je ne sais pas si les Allemands payaient pour une journée de travail avec les betteraves car ils avaient vraiment hâte d'en finir. À ce moment-là, cela m'était égal car je me sentais tellement seule.

Bien sûr, les ouvriers allemands et leurs enfants que je connaissais considéraient que j'étais leur égale, car tous les Allemands n'étaient pas des nazis. Mais les propriétaires étaient sûrement des nazis, car ils me faisaient sentir différente d'eux, même si ce n'était pas de la cruauté, mais plutôt un comportement envers moi comme s'ils avaient une ouvrière supplémentaire. Une fois, leur fils de onze ans, Johann, m'a dit : « Du bist ein polnisches Schwein » (« Tu es une cochonne polonaise »). Sa mère n'a pas dit que c'était mal de parler ainsi, mais elle a expliqué : « Tu sais bien que Tétiane n'est pas polonaise ». Donc il aurait dû dire « ukrainienne cochonne ». Cela prouve encore une fois que les propriétaires chez qui j'étais étaient des nazis véritables qui croyaient à leur victoire et à leur nouvelle race aryenne. Nos jeunes gens de l'ouest de l'Ukraine n'étaient pas marqués d'un « Ost » (Est), tandis que ceux du côté est, communiste, portaient un tel signe.

Le dimanche et les jours fériés étaient des jours de repos pour tous. Personne ne travaillait dans le champ, mais à la maison et sur l'exploitation agricole, on continuait à travailler comme d'habitude.

Je ne sais pas si c'était le cas pour tous les Allemands, mais mes propriétaires et probablement la plupart des autres étaient très dévoués et disciplinés envers leur pays, l'Allemagne de cette époque qui était alors un État en guerre. Ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour respecter toutes les lois du gouvernement. Par exemple, quand les ouvriers laitiers avaient fini d'extraire le lait des vaches, ils l'envoyaient immédiatement à la laiterie d'État dans la ville de Lignitz [Liegnitz en 1910], et on leur ramenait autant qu'ils étaient autorisés à recevoir, c'est-à-dire le quota qui leur était alloué. C'était pareil pour les autres produits car tout était rationné.

Bien sûr, chaque année, je recevais une carte pour les chaussures et l'habillement. Elle devait certainement passer par ma maîtresse, car en 1943 elle m'a acheté ces bottes avec des semelles de bois et un pantalon de travail en tweed.

La femme allemande qui me donnait mes vêtements de sa fille m'a conseillé de demander à ma maîtresse qu'elle transmette mes cartes pour les chaussures et l'habillement à cette femme, afin que celle-ci puisse acheter des chaussures un peu plus grandes pour l'année suivante et une belle veste en laine dorée.

Les repas étaient meilleurs lors des jours fériés et de repos. À midi, on nous servait des boulettes appelées «klézis» avec du sauce à la viande et un morceau de gâteau sucré. Pour les grandes fêtes, il y avait aussi une tranche de viande ou un pigeon rôti, car mon maître élevait beaucoup de pigeons dans le grenier de l'écurie où ils faisaient beaucoup de petits pigeons que l'on abattait pour la viande. On tuait souvent des poules pour la viande aussi.

On faisait divers gâteaux sucrés pour les fêtes, et on nous en donnait. J'ai entendu plusieurs fois ma maîtresse discuter avec la cuisinière avant les fêtes de Noël sur l'idée d'acheter de l'huile pour faire des pampushkas [Note : pain traditionnel ukrainien], mais ils n'en avaient pas assez, alors on faisait plutôt des parévyky [Note : gâteaux cuits à la vapeur], en les posant sur un torchon qui recouvrait une bassine d'eau bouillante où ils étaient chauffés.

Dans le village de Tentschel, il y avait une église protestante que fréquentaient les Allemands pour les fêtes, mais je ne sais pas si mes maîtres y allaient.

Madame m'a dit que si je le voulais, les dimanches ou pendant les fêtes, je pouvais emprunter leur vélo pour les femmes et aller jusqu'à l'église catholique du village voisin. J'y suis allée plusieurs fois quand j'avais du temps libre, mais plutôt que d'aller au village avec l'église, je me rendais dans le village où travaillaient trois jeunes filles ukrainiennes chez un fermier. Nous parlions, écrivions des lettres à la maison et parfois nous chantions ensemble. Je savais bien conduire le vélo car j'avais appris cela à la maison.

Dans mon village, une fille venait à l'école en vélo pendant les deux dernières années de mes études. Pendant les pauses ou après les cours, moi et quelques autres filles apprenions à rouler sur son vélo. En Allemagne, j'ai bien appris l'allemand car j'avais déjà une base du français que je connaissais chez moi, et souvent le fermier m'envoyait en vélo porter quelque petit objet dans un autre village.

Je roulais aussi très souvent en vélo dans les champs pour apporter des seaux d'eau aux poules. Chez mon employeur, il y avait un grand poulailler sur roues qui était transporté au champ après la moisson afin que les poules puissent ramasser le grain restant après la récolte.

Vers la seconde moitié de 1944, c'est arrivé : mon fermier devait partir à la guerre. Personne n'en parlait, mais je l'ai compris quand j'ai vu madame pleurer

pour la première fois et que le travail était désormais dirigé par un autre ouvrier.

On ne savait rien sur les événements de la guerre car on ne recevait pas la radio ni la presse allemande, et personne n'en parlait à haute voix. Le travail dans les champs et sur l'exploitation continuait normalement, mais on sentait que ce n'était plus comme avant.

Une femme qui connaissait Berlin est venue travailler chez mon fermier, mais elle est partie peu après.

235

Pendant quelque temps, de loin, on entendait des détonations de guerre et des explosions de bombes. Le front oriental approchait. Soudain, les Français prisonniers furent libérés et le nombre de la main-d'œuvre dans le village diminua.

On commençait à entendre plus souvent des explosions. La mère du maître et sa jeune sœur avec son petit enfant sont venues nous rejoindre car leur mari était aussi quelque part sur le front. Toute la famille a commencé à emballer divers objets, principalement de la nourriture, pour partir vers l'ouest. D'autres familles allemandes avec lesquelles j'avais travaillé faisaient de même. Certains étrangers, pas tous, commençaient aussi à se déplacer dans toutes les directions. Personne ne retenait personne.

Je suis restée avec la famille ukrainienne qui travaillait ici et celle du maître allemand car je n'avais pas envie de rester alors que le front approchait. Nous avançons ensemble, certains sur des chariots, d'autres à pied vers l'ouest. Sur notre exploitation, une seule famille allemande restait pour s'occuper des animaux et du domaine.

Certains attendaient encore pour voir ce qui allait se passer...

Nous dormions dans les villages allemands. Les Allemands logeaient chez eux tandis que nous autres étrangers étions hébergés dans les granges, les écuries ou sur des chariots, alors qu'il faisait très froid en plein hiver. Le matin venu, tout le monde repartait.

On entendait de plus en plus souvent et fort les explosions de bombes dans les villes. On voyait ces explosions et ces incendies à distance quand la ville de Dresde était bombardée et brûlait.

Comme nous traversions des villages, on ne voyait pas de près ces terribles ruines des villes.

240

Nous étions tous assez effrayés, car personne ne savait ce qui allait se passer et où nous allions. Il y avait beaucoup de réfugiés comme nous qui fuyaient vers l'ouest.

Les Allemands aussi étaient en train de fuir vers l'ouest, mais ils restaient encore dans leur propre pays. Ma peur était grande car on m'avait déjà forcé à partir vers

l'ouest, en Allemagne, et maintenant je partais moi-même plus loin encore vers l'ouest sans savoir où j'allais ni combien de temps cela allait durer. Je ne me souviens pas combien de temps nous avons marché avant de nous arrêter entre deux villages allemands près de la ville de Marienbad [Littéralement "Mariánské Lázně", ville qui fut réaffectée à la Tchécoslovaquie après 1918]. Là-bas, on a séparé les gens et on nous a installés dans deux villages différents. Ma mère, ma sœur avec son mari, deux familles allemandes et d'autres restèrent dans un village, tandis que la femme du patron, ses enfants, d'autres familles allemandes ainsi qu'une famille ukrainienne et moi-même partîmes plus loin vers l'ouest pour le deuxième village.

Les Allemands furent logés chez des familles allemandes, tandis que la famille ukrainienne et moi on nous installa dans une petite maison vide où il y avait encore récemment des prisonniers français sous garde. Nous restâmes là quelque temps.

Dans cette région, l'armée américaine était déjà présente. Quelques jours plus tard, une excellente nouvelle se répandit : la guerre était finie. Les étrangers et nous commencèrent à célébrer bien que certains d'entre eux ne comprenaient pas pourquoi les Allemands étaient si effrayés car ils n'étaient pas tous conscients que l'Allemagne avait perdu. Nous apprîmes immédiatement qu'on se trouvait dans ce qui est appelée la zone américaine en Allemagne. Dans le village où nous sommes allés et où une partie de nos compagnons réfugiés s'était installée, des troupes soviétiques sont arrivées et entre ces deux villages fut établie une frontière orientale-occidentale. Marienbad a été renommé Mariánské Lázně et ce village où nous sommes maintenant fait partie de la Tchécoslovaquie après le partage de l'Allemagne. Les Allemands réfugiés sont devenus très inquiets car certaines familles étaient séparées, une partie restant dans le village où les troupes soviétiques se trouvent maintenant. Dans ce village où nous sommes, il y avait encore des jeunes Ukrainiens et Polonais qui travaillaient.

245

Bientôt, des soldats tchèques et soviétiques sont arrivés au village. Ils ont commencé à convaincre la jeunesse de retourner chez elle, car les Tchèques ne voulaient pas garder les travailleurs arrachés aux Allemands. Certains jeunes, principalement originaires du sud de l'Ukraine, se réjouissaient des soldats soviétiques et disaient «ce sont nos camarades» avant de partir avec eux.

L'armée américaine n'obligeait personne à partir, mais les Tchèques exigeaient que tous ceux qui ne vivaient pas là partent. Bientôt, la jeunesse polonaise a également quitté le village. Les Américains nous ont emmenés, les étrangers, et ont installés dans un point de regroupement appelé Mariánské Lázně [Note : ville alors sous domination tchécoslovaque]. Il y avait déjà beaucoup d'exilés là-bas, principalement des Ukrainiens. On nous a informés qu'au bout de quelques jours, on allait diviser les gens en deux groupes : ceux qui voulaient retourner dans leur pays et ceux qui ne le souhaitaient pas pour diverses raisons. Je me suis alors mise à hésiter sur ce que je devais faire. J'avais très envie de rentrer chez moi, surtout après avoir reçu une lettre en 1943 où ma mère m'annonçait la naissance d'une petite sœur dont j'avais toujours rêvé et pour qui j'avais déjà acheté des vêtements. Mais je me souvenais aussi des déportations de nos compatriotes vers le Sibérie et du cauchemar que j'avais vu de mes propres yeux, ainsi que les horreurs entendues par d'autres sur ce qu'avait laissé derrière elle l'autorité

soviétique avant l'arrivée des Allemands en 1941. Je n'étais pas sûre non plus si ma famille était encore là où je l'avais laissée, ou s'il y avait eu une quelconque modification suite à la fin de la guerre.

Avec ces pensées et décisions en tête, j'ai décidé d'aller avec une jeune Ukrainienne explorer la ville de Mariánské Lázně. Nous marchions dans les rues, discussions et cherchions des conseils, quand un garçon est venu vers nous. Ayant entendu notre langue ukrainienne, il s'est approché pour demander : « Mesdemoiselles, d'où venez-vous ici ? » Nous lui avons tout raconté, et il nous a immédiatement dit : « Ne pensez pas à retourner chez vous, car on ne vous y ramènera pas ». Il nous a expliqué qu'il avait essayé de rentrer chez lui mais que lorsqu'il s'est rendu compte qu'ils l'amenaient ailleurs, il est descendu du train et est venu jusqu'ici avec l'intention d'aller plus loin vers l'ouest. C'est ce jeune inconnu qui a dissipé mes hésitations.

Je me suis rangée du côté de ceux qui ne voulaient pas retourner chez eux, car certains étaient encore récemment fuis le feu communiste dans leur région natale.

J'ai joint une famille ukrainienne composée d'un père et d'une mère, deux enfants plus jeunes que moi, une grand-mère malade et un autre membre de la famille. Je restais toujours près d'eux car je pensais que les Américains ne mettraient pas dans une voiture militaire surpeuplée une grande famille avec en plus une vieille dame malade.

250

Nous nous sommes rendus à l'ouest en bus militaires américains. Je ne me souviens pas combien de temps la route a duré, mais elle m'a semblé très longue. Nous avons été conduits en Bavière, dans une ville allemande détruite nommée Bayreuth, où nous avons trouvé des bâtiments militaires délabrés appelés Leopold Kaserne. Il y avait environ 25 de ces maisons, situées d'un côté et de l'autre de la rue.

Ces maisons comportaient des pièces de tailles différentes. Certaines pouvaient accueillir jusqu'à trente soldats tandis que d'autres étaient plus petites pour les officiers militaires. Ces bâtiments abritaient déjà des réfugiés ukrainiens et polonais, ainsi que le personnel administratif du camp.

On a commencé à nous installer dans différentes pièces. Les familles étaient séparées des personnes seules, et les filles étaient séparées des garçons. Les gens ont commencé à se regrouper par nationalité : les Ukrainiens ensemble et les Polonais entre eux. Moi, j'ai atterri dans une chambre où il y avait déjà une Polonaise avec sa petite fille d'à peu près mon âge.

Je ne sais pas comment cela s'est produit, mais finalement, la plupart des réfugiés restants dans ces bâtiments, que l'on appelait des baraquements et qui sont devenus des kourènes [Note : terme ukrainien pour un groupe familial ou une communauté], étaient essentiellement des Ukrainiens. Il faut expliquer cela plus en détail. Pendant la Seconde Guerre mondiale, quand les combats acharnés opposaient les nazis allemands et le communisme soviétique pour nos terres, notre peuple ukrainien déjà opprimé a souffert le plus. Les communistes emmenaient les jeunes dans l'Armée rouge pour des travaux pénibles, en prison

ou à l'exil en Sibérie.

Les nazis recrutèrent notre jeunesse comme « Ostarbeiter » [Note : travailleurs forcés] pour les usines militaires, les villages allemands et le creusement de tranchées. Les patriotes dévoués d'Ukraine étaient envoyés dans des camps de concentration.

255

Lorsque la Seconde Guerre mondiale s'est terminée en mai 1945, des millions d'Ukrainiens se sont retrouvés en Allemagne de l'Ouest. Nous fuyions tous l'avancée communiste. Certains ont peut-être été renvoyés contre leur gré dans le « paradis communiste », mais la majorité s'est finalement installée dans des camps pour personnes déplacées.

J'ai atterri dans un tel camp à Bayreuth [Note : ville en Bavière, Allemagne]. À ce camp de Bayreuth, qui accueillait de plus en plus d'Ukrainiens chaque jour et dont les baraquements endommagés par les bombardements devaient être réparés, on trouvait des gens de tous âges, avec diverses professions et niveaux d'éducation. La plupart étaient de l'intelligentsia idéologique.

Une administration du camp a été mise en place et la vie communautaire organisée est commencée.

La direction du camp était assurée par un commandant qui supervisait toutes les organisations du camp, nombreuses et variées.

On organisait des jardins d'enfants, des écoles primaires et secondaires, une gymnase humaniste [Note : type de lycée en Europe centrale], une réale [Note : autre type de lycée], divers cours, chœurs, clubs sportifs, groupes de danse, troupes théâtrales, le Union Ukrainok [Note : organisation féminine ukrainienne] et le Plast [Note : mouvement scout ukrainien].

Ainsi s'est formé une petite réplique d'un État ukrainien. On a également ouvert un poste médical et une clinique. La principale médecin était docteur Olha Bachynska ainsi que d'autres membres du personnel médical.

260

Je viens seulement de réaliser que le docteur Bachynska fait partie de cette famille à laquelle j'ai été attachée quand les Américains nous ont emmenés de la ville de Marienbad jusqu'à Bayreuth.

Le docteur Bachynska était très dévouée à son travail médical et on pouvait toujours la trouver dans son cabinet. Elle me soignait aussi lorsque je suis tombée de mon vélo sur un chemin pavé et que j'ai sérieusement entaillé le genou, ou encore quand une porte en fer du baraquement m'a violemment frappé au nez pendant une tempête venteuse. Et lorsqu'une maladie quelconque a commencé à me gagner, elle m'envoyait chez un médecin. Si elle n'était pas sûre de comment traiter une certaine maladie, elle me faisait consulter dans l'hôpital allemand de la ville où travaillaient plusieurs médecins ukrainiens. Les médecins ont diagnostiqué que j'avais une carence en vitamines.

J'ai inscrit mon nom à l'gymnase et au Пласт (Pioneers). J'habitais dans une

chambre avec quelques filles, puis je suis passée à la Dívča Bursa (Bourse pour jeunes filles), car il y avait des bourses séparées pour les garçons et les filles. Les étudiants qui avaient des familles vivaient souvent chez eux.

L'apprentissage dans toutes les écoles et cours s'est déroulé sans trop de difficultés. Tout le corps enseignant était composé de personnes très qualifiées et instruites. [Note : La Dívča Bursa était une institution d'enseignement supérieur pour filles.]

265

La direction s'occupait de l'équipement des écoles. Une bibliothèque a été installée, du matériel scolaire a été acheté et des textes et manuels en ukrainien ont été imprimés. Souvent, les matières devaient être rédigées dans des cahiers, surtout dans les classes supérieures.

Le processus d'apprentissage durait 30 heures ou plus par semaine. Dans toutes les écoles et sur tous les niveaux, la jeunesse ukrainienne étudiait et même les plus âgés se préparaient à un avenir encore inconnu, presque inexploré pour personne. Les écoles semblaient être enregistrées dans le nouveau gouvernement allemand.

Le directeur de l'École Humanitaire était le professeur Kosty Kysilivs'kyi, qui était aussi un philanthrope et chercheur des dialectes de notre langue. Il écoutait les conversations des gens et notait dans son petit carnet de nouveaux mots, expressions ou dialectes. On l'estimait beaucoup car il avait organisé les premières gymnasies à Bojroyt sous des conditions très défavorables.

Le directeur de la Réale Gymnase, où j'ai commencé à aller, était l'ingénieur Konstantin Symyns'kyi. Il était le plus jeune parmi nos professeurs et enseignants, mais il s'intéressait beaucoup au succès des élèves et à la discipline. La Réale Gymnase a changé son nom car chaque fois que les jeunes rejoignaient le camp, ils voulaient terminer leurs études interrompues par la guerre. Son nom est devenu «Cours Maturationnels», puis «École Secondaire Ukrainienne pour Adultes» et fut divisée en plusieurs classes. Nous avons beaucoup d'enseignants expérimentés qui consacraient leur temps et transmettaient leurs connaissances à la jeunesse curieuse de savoir : c'était Stepan Demchishyn, Sofia Kotis, le docteur Ivan Lazarev, le docteur Vasil Lev, le docteur Luka Luciv, professeur Atanasii Midlyak, professeur Ivan Nedil'skyi, professeur Mykola Ostapyak, professeur Vasyl Ratych, professeur Semen Samars'kyi, professeur Stepan Stetsik et d'autres que je ne me rappelle plus. Les professeurs Vasil Lev et Ivan Verbyany ont publié à Bojroyt un dictionnaire ukraino-anglais et anglais-ukrainien, dont j'ai apporté un exemplaire en Australie. Il y avait beaucoup de matières : littérature ukrainienne, histoire, culture, allemand, anglais, latin, algèbre, géométrie, physique, chimie, musique, sport.

Nous avons reçu l'autorisation d'assister aux conférences dans les laboratoires physiques et chimiques de l'école allemande avec nos propres enseignants qui donnaient ces cours.

270

Les représentants du gouvernement soviétique venaient nous inciter, et peut-être même forcer, à ramener les «traîtres» chez eux. Ils ne venaient pas seuls, mais avec des Américains, car Bayreuth était sous la zone américaine. Les gens étaient très effrayés ; certains commençaient à s'enfuir dans le parc près du camp. Peut-être que les Américains étaient déjà au courant, car il y avait des cas où nos compatriotes se suicidaient plutôt que d'être forcés de retourner dans la «Patrie».

Notre administration du camp a probablement expliqué aux Américains qu'aucun volontaire ne voulait rentrer dans le «paradis communiste moscovite», et ils ont tous fini par partir.

La ville de Bayreuth pendant la Seconde Guerre mondiale était comme beaucoup d'autres villes allemandes, fortement bombardée par les Américains. Cinq-vingt-cinq jeunes filles ukrainiennes qui travaillaient dans des usines textiles y ont perdu la vie. Après la guerre, la ville de Bayreuth a commencé à se reconstruire et avec elle sont revenus les célèbres festivals Wagneriens.

Les camps d'Ukrainiens déplacés à Bayreuth et dans d'autres villes allemandes étaient déjà bien organisés et possédaient des groupes théâtraux et des acteurs de qualité. Les Ukrainiens avaient maintenant l'occasion de se produire sur divers festivals. Notre chœur "Boyan", la bande de bandidouristes du nom de Taras Shevchenko, le duo Vasyl Matyash et Orest Rusnak ont tous eu beaucoup de succès ici. Nous qui étions à ces concerts ne nous contentions pas d'admirer l'excellence ukrainienne, mais nous en étions fiers pour nos compatriotes.

La jeunesse organisait souvent des excursions avec les enseignants ou les éducateurs autour de Bayreuth. On visitait la tombe de Wagner, le théâtre Markgrafliches, la mine de sel à Berchtesgaden, le château Herrenchiemsee du roi bavarois Louis sur l'île Chiemsee et on faisait des promenades dans les Alpes.

Des groupes théâtraux venus d'autres camps venaient souvent se produire au camp de Bayreuth, tandis que nos acteurs bayreuthiens allaient jouer chez eux. On ne sait pas si la salle était destinée à l'armée ou si nos artistes du camp avaient transformé des anciennes salles militaires en théâtres.

275

Nous, les personnes déplacées [DP pour Displaced Persons], étions sous la responsabilité de l'Agence des Nations Unies pour le réfugié (UNRA) [United Nations Relief and Rehabilitation Agency] et plus tard de l'Organisation internationale des réfugiés (IRO) [International Refugee Organization]. Le poète et soldat Mykola Ugrin-Bezgrishnyi a écrit un poème à Bayreuth le 3 décembre 1945 sur cette organisation UNRA. Ce poème est tiré du livre "Souvenirs de Bayreuth", des années 1945-1950.

«UNRA» connaît notre destin (Chanson domestique de la jeunesse ukrainienne en exil)

Hé, à Bayreuth, sur le sol étranger,  
Les meilleurs d'entre nous apprennent avec soin, enfants,  
Entre les baraquements et les haies,  
Ils se préparent pour le combat -  
Il y a des casernes de Leopold,  
Où l'on parle de l'Unité et de l'Ukraine.

Et entre elles, des fossés sauvages.  
Les chansons vont en rond sous la lune.

Des bombes ont récemment joué ici,  
La lumière de l'amour les honore,  
Leurs traces restent avec le terreur.  
Et «Madame UNRA» s'en soucie,  
Dans ces casernes venues d'Ukraine,  
Souvent des gâteaux et du chocolat,  
Des troupes colorés ont commencé à vivre,  
Quand le camp les accueille...

Leur a chassée la noire destinée.  
«UNRA» connaît notre destin,  
Du nid heureux et prospère,  
Elle ne nous laisse pas pieds nus.

Car ils n'ont pas cru Mazepa [Note : Ivan Mazepa, un héros ukrainien controversé],  
«UNRA», le roi, la sorcière,  
Ils ont attiré des fous...  
On entend parler d'elle partout dans le monde...

280

Ne dansent pas tous en "un seul groupe",  
Ô Dieu, que cela lui apporte la gloire,  
L'unité est gelée dans leurs cœurs,  
Sortir mariés avec une beauté.

Un petit groupe de fidèles mazepistes  
Danse à l'enterrement [Note : le terme «вєсілли» peut signifier aussi bien un mariage qu'un enterrement, selon le contexte. Ici, il est utilisé ironiquement pour désigner un enterrement.]  
Ils ne peuvent plus donner de conseils...  
Même notre grand-père et notre grand-mère...

Heureux sont les mazepistes,  
Enfants, formons un cercle,  
Un nouveau monde commence à pousser.  
Chantons une belle chanson.

Dans ce monde, il n'y a que Kobzari [Note : Kobzari étaient des bardes traditionnels ukrainiens.]  
Bonne reine, "UNRRA" et les filles,  
La feuille d'euphorbe est puissante.  
Offrons notre honneur selon la coutume cosaque.

Mikola Ugrin-Bezgriashny  
Bayreuth, 3 décembre 1945.

285

Dans le camp, il y avait une cuisine collective et un réfectoire, mais on distribuait aussi des provisions sèches aux familles qui essayaient de cuisiner pour elles-mêmes. Nos gens sont très travailleurs, surtout les femmes, qui pouvaient toujours faire quelque chose de bon, de beau et de savoureux même avec des choses modestes.

Certains d'entre eux, anciens commerçants, vendaient aux Allemands sur le marché noir, d'autres échangeaient, et certains avaient un petit jardin potager sur une parcelle de terre derrière les baraquements. Il semblait que la vie dans le camp se déroulait normalement et dans l'ordre. Je ne sais pas exactement combien de personnes y vivaient, mais probablement plus de trois mille. Chaque barrack avait un responsable qui surveillait la construction et les mouvements à l'intérieur. Chaque organisation avait son représentant au Comité Central. Il y avait un commandant de police, car il y avait une police du camp qui maintenait l'ordre avec l'aide des responsables des barrack. Tout semblait se dérouler de manière officielle et nous ressentions que nous vivions dans une petite Ukraine libre sur le territoire étranger, rêvant d'une telle Ukraine à laquelle nous espérions bientôt retourner. Il n'y avait pas encore notre propre armée organisée bien qu'il y ait eu des soldats de différentes armées ukrainiennes. Mais l'Allemagne défaite par la guerre ne disposait pas encore d'une armée régulière à cette époque. Cependant, dans le camp, il y avait beaucoup de jeunes garçons et filles en uniformes qui appartenaient à l'organisation des scouts «Рласт» (Plast). Les plastouni apprenaient à marcher et faisaient divers exercices sur la grande place du camp. Divers jeux sportifs étaient également organisés : volley-ball, basket-ball, football, car il y avait des équipes de filles et de garçons dans le camp. Ils se disputaient entre eux et aussi avec les équipes d'autres camps de réfugiés. Sur cette grande place, la jeunesse apprenait également des exercices gymniques libres qui étaient présentés lors du festival du camp, captivant le public et créant l'acclamation du festival «Bienvenue en Ukraine !» auquel j'ai participé.

Je faisais partie du groupe de scouts seniors «Сороки» (Soroky) nommé d'après Olga Kobylanska. Notre éducatrice était la pl.senior Ярослава Ціханська, et je suis devenue chef du groupe. Nous étions tous onze membres du groupe Soroky qui étudions dans une гимназія (gymnasium) sur des cours préparatoires pour les examens d'État.

Outre l'étude quotidienne, nous avons des activités plastiques spécifiques au groupe et nous nous préparions également aux épreuves plastiques. Le groupe Soroky faisait souvent des promenades à travers la ville afin de consolider et de vérifier pratiquement nos connaissances et compétences acquises tout au long de l'année lors des réunions hebdomadaires, en cherchant des endroits appropriés pour différents sujets d'étude.

290

Parfois, entre les hauts rebords des collines, nous nous divisions en deux groupes : l'un sur une colline, et l'autre sur une autre, à grande distance, et nous communiquions habilement avec des drapeaux de sémaphor.

En consultant maintenant les restes de ma documentation, datant de mes années scolaires et plastiques, j'ai trouvé recopiée de mon propre écriture l'alphabet Morse. Et cela me rappelle comment, autrefois, nous communiquions à travers les

murs des salles de classe, sous les tables ou entre les bancs, en utilisant l'alphabet Morse avant nos activités plastiques.

À présent, j'ai dépassé quatre-vingt-dix ans, je suis veuve et je vis seule. Je me dis que je devrais prendre tranquillement place et réfléchir... Qu'est-ce que les années signifient dans la vie humaine ? Comment passent-elles avec le temps ? Comment les gaspillons-nous inutilement ou comment en tirons-nous profit, et combien rarement l'homme s'interroge sur cela ? ... Ainsi, je reste assise, contemple cette alphabet Morse et me regarde moi-même, qui connaissais autrefois très bien cet alphabet que j'utilisais couramment, mais dont aujourd'hui je ne parviens même plus à reconnaître une seule lettre.

La jeunesse scolaire et plastique marquait distinctement les fêtes nationales et patriotiques - la Fête de la Mère, Saint-Nicolas, André, Ivan Kupala [1], Saint Vladimir et Olga, Taras Shevchenko, Leopold von Frank et bien d'autres. Les programmes pour ces fêtes étaient élaborés par les jeunes plus âgées.

Certains des célébrations étaient souvent teintées d'humour. Pour la Fête de Saint-Nicolas, lorsque Nicolas distribuait les cadeaux et que le diable frappait [2], il y avait un ajout : une carte ou une lettre avec des remarques très drôles, parfois véridiques, humoristiques sur l'heureux récipiendaire qui étaient lues à voix haute.

Pour la Fête d'Ivan Kupala et celle d'André, on montrait diverses croyances et jeux joyeux.

[1] Ivan Kupala est une fête traditionnelle ukrainienne célébrant le solstice d'été.

[2] Dans cette cérémonie, l'intervention du diable symbolise la punition pour les mauvaises actions.

295

Notre groupe, les anciens plastounoks «Sorokis», célébrions souvent nos réunions et nos fêtes patriotiques que nous préparions nous-mêmes.

Un jour, pour marquer la Journée du Soulèvement de Novembre [Note : référence à un événement historique important], dont notre groupe s'occupait, j'ai demandé à un ami respecté dans le camp, ancien soldat des Sichovi Striltsi et de l'Armée Galicienne Ukrainienne, journaliste, enseignant et poète, Ugrin-Bezgriashny, s'il pourrait nous donner son poème pour notre fête. Nous connaissions ses poèmes car tous les jeunes du camp chantaient la chanson sur ses paroles : «Nous grandissons, nous sommes l'espoir de notre peuple...», et la musique avait été composée par Ivan Nedil'sky, compositeur et professeur de chant pour nous. Il était très content que la jeunesse célèbre des fêtes patriotiques et qu'elle lui ait fait cette demande. Il m'a offert son poème avec sa signature personnelle, que je conserve précieusement jusqu'à aujourd'hui.

La voix des anciens striltsi en novembre.  
Depuis notre jeunesse dans ces États étrangers,  
Nous rêvions du corps d'armée natal...  
Dans nos travaux et toutes nos distractions  
S'épanouissait l'épis de la bravoure morale.

300

Pour l'Ukraine se battre et mourir,  
Le cœur brûlait, la poitrine flambait,  
Les Cosaques apprirent tous les combats,  
Pour mieux connaître le chemin de la liberté et du destin.

42

Prophète et maître, notre génie Shevchenko,  
A préparé nos cœurs à l'action.  
Sur notre gloire et sur notre mère unique,  
Il a gravé dans nos âmes des chansons pour la Liberté...  
Et dans la première tempête, cruelle épreuve,  
Pour l'Ukraine, ils se sont engagés dans le combat.  
Dans les moments sombres de leur vie sans espoir,  
Ils ont ramené un nom digne des champs de bataille.

305

À propos de Makivka, des Kryty, du Bazar, Lisuny et Še, les poètes écrivent encore  
des chansons pleines de sang.  
À propos de Galachkivna, cette Don quasiment chevaleresque, même les enfants  
connaissent maintenant...  
Petliura Simon, Tchernik, Konovalets, sources éternelles d'incendies magiques.  
L'aigle Vytovtovskyy, Oles Skrypnyk, les chemins de guerre de nos jours glorieux !  
Nous sommes prêts à nous précipiter au combat partout où se trouve Vlad  
Sluchannyi, ce héros issu de notre peuple. [Note : Vlad Sluchannyi est une figure  
historique ukrainienne.]

310

Et chasser tous les traîtres qui nous nuisent,  
Ne serait pas difficile de les pousser vers l'État des serpents...  
Sur le chemin de la liberté, de la gloire d'Ukraine,  
L'ennemi ne dort pas, ni dans son magasin de vipères !  
Nous partons en expédition sans hésitation et sans changement,  
Vers le Soleil de la Vérité, vers notre temple fier !

Le groupe des plastounes seniors « Soroki » [Note : "Soroki" est un nom propre],  
outre leurs promenades habituelles, participait aux congrès du Пласт [Note :  
"Пласт" (Пласт) est l'organisation ukrainienne de scouts] et à des camps  
communs.

Nous tous, principalement les plastounes seniors, comprenions notre objectif et  
nos responsabilités envers l'organisation « Пласт », appréciant le travail des  
éducateurs, des sénior plastounes [Note : terme spécifique au mouvement scout  
ukrainien], et nous éduquions correctement par nous-mêmes.

315

Pour moi, une adolescente sans famille à 16 ans, Plast [organisation de jeunesse  
ukrainienne] était bien plus qu'une éducation, un entraînement et des  
connaissances ; c'était toute ma famille.

Une partie des plastounes [membre du mouvement Plast], dont j'étais aussi

membre, avait d'autres engagements. Nous faisons partie d'un groupe qui étudiait l'idéologie visant la lutte pour l'indépendance de notre nation, contre les oppresseurs, pour préserver et développer nos traditions nationales, notre culture et notre langue, pour le mouvement national-libératoire en Ukraine occupée [Note : référence à la période soviétique], ainsi que pour la résistance acharnée de notre jeunesse dans l'UPA [Organisation des Unités ukrainiennes de libération].

Bien sûr, à cette époque et même par la suite, tous les plastounes que je connaissais n'étaient pas d'accord avec nos idées et croyances en ce qui concernait le combat de l'UPA. La propagande mensongère soviétique communiste s'infiltrait aussi parmi nous pour nous diviser et affaiblir nos idéaux patriotiques et nos objectifs. Cela se produit encore aujourd'hui, surtout en Ukraine, bien qu'elle soit maintenant indépendante, mais l'hostilité russe à l'égard de l'Ukraine continue.

Il y avait beaucoup de jeunes gens talentueux parmi les élèves des gymnases [école secondaire] et les plastounes. Pendant nos camps d'été, surtout autour des feux de camp, il n'y manquait jamais ni joie, ni blagues, chansons et poésies diverses. Notre camp à Bayreuth était heureux d'avoir beaucoup de personnes importantes parmi nous, dont le compositeur et professeur Ivan Nedilsky.

J'aimais aller aux camps plastiques car j'y faisais la connaissance de nouveaux amis et connaissais des gens qui vivaient dans différentes villes.

320

Parfois, ils me conviaient chez eux en visite. En visitant une amie à Erlangen, j'ai rencontré ma vieille institutrice et préceptrice du village, Nadia Subtelna. C'était pour moi une très agréable surprise. Avant l'arrivée des communistes en Galicie, elle s'était enfuie avec son fiancé, Andriy Stadnytskyi, vers l'ouest. Ils se sont installés quelque part là-bas et ont fini par vivre à Erlangen, dans un camp de réfugiés où il était maintenant le chef du camp. À cette époque, ils avaient une petite fille nommée Marusia. Plus tard, j'ai appris qu'ils étaient partis aux États-Unis.

J'ai eu l'occasion plus tard de rencontrer en Australie le neveu de Nadia Subtelna, l'historien Orest Subtelny, et d'apprendre un peu plus sur elle, la vieille dame qui vivait aux États-Unis.

Ce qui m'a le plus marquée dans ma mémoire du temps des plastouni (organisation scout ukrainienne), outre tous les camps communs, les promenades et les rencontres, c'est le «Festival de Printemps», organisé dans la région montagneuse de Mittenwald, du 5 au 7 juillet 1947. Plus de deux mille plastouni y étaient venus, ainsi que beaucoup d'invités. Il est difficile pour moi aujourd'hui de tout décrire, mais ce festival était bien organisé avec diverses formalités, une messe polonaise chantée par le chœur des plastouni, des défilés, des concerts, des jeux sportifs. Et quelle belle nature entourait les Alpes où étaient installées les tentes des plastouni et où la jeunesse se réunissait ! Vue d'en haut, l'ensemble du festival avait un aspect festif et symbolique, avec le grand autel prêt pour la Divine Liturgie, autour duquel s'étaient alignés les plastouni et leurs aînés.

Le coopératif de Bayreuth des plastouni travaillait également sur place, avec son atelier près du kiosque. Ils avaient fabriqué des timbres postaux commémoratifs

pour le 35e anniversaire du plastounisme ukrainien, des médailles Saint-Georges, des affiches et divers autres souvenirs. Près de l'atelier coopératif, il y avait toujours beaucoup d'acheteurs. J'ai moi aussi consacré quelques heures à travailler au coopératif des plastouni et j'ai acheté une médaille Saint-Georges que je chéris encore aujourd'hui. Je pense qu'il reste de nombreux souvenirs du festival de Printemps pour beaucoup présents et plastouni.

Après le festival, tout le monde est reparti dans différentes directions, certains faisant des promenades dans les environs. Moi aussi, avec un groupe d'ânés plastouni de Bayreuth, une petite troupe et notre préceptrice Y. Tychanska, nous avons fait quelques promenades : nous avons visité la villa d'Hitler, connue sous le nom d'Igelstein, dans les environs de Berchtesgaden, sur une colline entre l'Autriche et l'Allemagne, où le paysage était également magnifique ! Ces excursions enrichissaient la jeunesse, lui donnaient un éducation, des connaissances et du respect pour la nature, les environs, et par conséquent pour le monde qui nous entoure.

325

Nous avons souvent voyagé sous la pluie battante et nous sommes parfois levés au milieu de la nuit dans des tentes inondées, mais cela nous a endurcis, formant notre moral et notre résistance physique face aux difficultés, et tout cela était vécu avec humour.

Ce qui me manquait à Plass (Пласт) c'est que je ne pouvais pas participer à divers clubs sportifs bien que j'aimais beaucoup le sport. À l'école secondaire, il n'était qu'un complément au programme scolaire obligatoire.

Je n'étais pas très douée pour la natation et la marche en raquettes, mais si quelqu'un avait besoin de conseils ou d'aide dans un sport particulier, les enseignants étaient là.

J'avais ce que l'on pourrait appeler une «problème de vie» car je n'étais pas très pratique, ne savais ni commercer ni échanger des biens. De plus, j'étais malade et timide, donc je ne pouvais me permettre le luxe d'avoir du matériel sportif. En outre, mes seins étaient déjà bien développés, ce qui m'empêchait de porter un bon corsaire ou maillot de bain ; pour cette raison, j'étais souvent penchée en avant, même quand je me tenais droite en rang.

Le camp recevait des colis d'outre-mer avec des vêtements usagés. Peut-être que certains provenaient de nos compatriotes ukrainiens aux États-Unis et au Canada. Les distributions se faisaient, et parfois je recevais quelques articles. Nos couturières allemandes étaient habiles : elles transformaient deux vieux vêtements en un nouveau, car les Allemands n'avaient pas encore tout ce dont ils avaient besoin après la guerre. En général, j'avais de quoi me vêtir ; je combinai et repris pour avoir l'air bien habillée comme toute jeune fille aime le faire.

Mes années au camp de Bayreuth (Байройт), à l'école secondaire, mais surtout à Plass - ce furent des années joyeuses et sans trop d'inquiétudes de ma jeunesse qui restent gravées dans ma mémoire comme une belle averse qui arrosait alors mon cœur jeune et solitaire.

45. Plusieurs mariages se sont également déroulés au camp. Une amie de l'école, Stefania Man'ko (Стефанія Манько), était là avec sa grande famille : ses parents,

trois sœurs et deux frères. Elle a épousé un Ukrainien-Américain qui venait au camp pour les grandes fêtes où des offices religieux se tenaient sur la place du camp. J'ai été témoin à son mariage.

330

Le jour de Pâques, quatre sœurs charmantes et bien habillées attirèrent son attention, et il commença à leur parler. Ces sœurs étaient toujours bien habillées car l'une d'elles était une excellente couturière et brodeuse. Les filles l'invitèrent chez elles pour la célébration et il tomba amoureux de la plus jeune. Il se rendait souvent chez la famille de la fille et décida qu'elle serait sa femme. Nous nous moquions souvent de son ukrainien, car à la place du mot "pshenitsia" [blé], il disait "spidnytsia" [robe] et utilisait beaucoup d'autres expressions linguistiques amusantes. Je ne me souviens pas quelle génération était la sienne aux États-Unis, mais ses parents étaient nés là-bas.

La vie religieuse et ecclésiastique.

Au camp de Bayruth [Note : il semble y avoir une erreur orthographique ici, probablement "Bayrut" ou "Bayeruth", qui pourrait faire référence à un lieu spécifique], la vie religieuse était également organisée. Il y avait une heure de religion dans toutes les sections de l'école. Une paroisse gréco-catholique fut mise en place et ses prêtres étaient : Théodose Kudryk, Ivan Prokopovich, ainsi qu'un plastoun [Note : terme utilisé pour désigner un soldat d'élite], et Vladimir Korčyns'kyj.

Au début, les prêtres célébraient la messe le dimanche et pendant les jours fériés dans l'église catholique allemande de la ville. Plus tard, la paroisse prépara une petite chapelle dans l'une des constructions du camp où étaient célébrées les messes non seulement le dimanche et aux jours fériés, mais aussi en semaine.

Un bon chœur ecclésiastique fut organisé. Les élèves de l'gymnase avaient souvent leur propre service divin, où un très beau chœur chantait sous la direction du professeur Ivan Nedil's'kyj.

335

Il y avait également une paroisse de l'Église Orthodoxe Ukrainienne Autocéphale. Dans un des bâtiments du camp, les orthodoxes avaient aménagé une petite chapelle avec un bel icônostas artistique qui a été consacrée en 1946 et où fut célébré le grand office de la Sainte Trinité en l'honneur de saint Vladimir. Les offices divins étaient organisés chaque dimanche ainsi que les veillées lors des fêtes religieuses.

Les deux paroisses organisaient souvent des sorties communes : pour Pâques avec la bénédiction du pain pascal, et pour l'Épiphanie avec celle de l'eau, principalement sur la petite place du camp entre les maisons. Pour ces célébrations, tous les jeunes du camp se rassemblaient en rangées bien organisées, après avoir fait une collecte préalable.

Je voudrais ajouter que les années post-guerre 1946-1947 ont apporté la mode des jupes courtes chez les femmes. Peut-être à cause du manque de tissu après la guerre, et aussi parce que la Seconde Guerre mondiale avait détruit beaucoup de choses en Europe. Les gens étaient pauvres et ne pouvaient pas se permettre

d'acheter des vêtements neufs, donc ils cousaient avec les restes et faisaient du bon usage de plusieurs objets. J'avais moi-même une robe faite à partir de trois vêtements différents, et j'en regrette la photo qui n'existe pas. Les jeunes filles, celles qui avaient des parents plus aisés, s'habillaient mieux et adoptaient cette nouvelle mode courte.

Un dimanche, le vieux père Vladimir Korčyns'kyj fit une prédication aux filles sur leur tenue en ces termes : « Mes petites filles, ne montrez pas autant de votre peau nue, couvrez-vous un peu, car même une vache a une queue pour se cacher... » Ces mots restent gravés dans ma mémoire car j'étais là et j'ai entendu cela. Probablement que beaucoup de filles s'en souviennent encore, car tout le monde en a ri après.

L'enseignement au camp scolaire, ville de Bayreuth, Allemagne.

340

L'apprentissage dans l'école ukrainienne m'était assez facile, car j'ai toujours aimé la science, bien que souvent, comme beaucoup d'autres élèves solitaires, je me rendais à l'école affamée. Parfois, on nous donnait du pain et même du chocolat, mais je devais le vendre ou l'échanger contre des objets dont j'avais besoin pour mes études.

Tous les élèves avec qui j'étudiais étaient sympathiques, de mon âge et la plupart d'entre eux étaient des plastounes [Note : membres du mouvement plastouniste, une organisation paramilitaire ukrainienne]. Souvent, nous allions ensemble faire des promenades, nous aidions mutuellement dans nos études et nos activités plastounes. Le temps passait rapidement et joyeusement en compagnie et en apprentissage, car chacun d'entre nous, ayant perdu plusieurs années précieuses pour l'éducation, la prenait maintenant très au sérieux et avec beaucoup de gravité. D'autant plus que personne ne savait où ni comment son avenir se dessinerait. Entre nous, les étudiants, des discussions diverses avaient lieu, surtout sur la lutte de l'UPA [Organisation Ukrainienne de Libération], qui continuait en Ukraine et certains pensaient, principalement les garçons, qu'ils devraient un jour y participer. Nous faisons aussi notre part pour aider l'Ukraine en temps de guerre, collectant des médicaments, car certains étaient arrivés avec leurs parents, médecins ou infirmiers travaillant dans les hôpitaux allemands. De plus, nous donnions volontiers nos coupons [Note : allocations alimentaires], que l'UNRRA et ensuite l'IRO nous distribuaient, pour échanger des messages écrits sur de la couture. Tous ces échanges se faisaient en catimini.

Dans un tel temps incertain, personne ne pensait sérieusement à s'engager dans une amitié ou un amour profond. J'étais tombée amoureuse d'un étudiant. Il n'était probablement pas au courant, car je suis restée très timide et réservée, sans laisser personne le remarquer, mais j'ai vécu cela moi-même.

Certains de nos étudiants avaient des familles en Amérique ou au Canada avec lesquelles ils correspondaient et attendaient des visas ou d'autres invitations officielles pour y immigrer. Je crois que ce garçon avait aussi une famille, car après l'examen du baccalauréat, il est parti pour le Canada.

À cette époque, juste après la guerre, nos compatriotes en exil avaient du mal à croire qu'un monde occidental démocratique et bienveillant comme les États-Unis

ou l'Angleterre pouvait céder sans hésitation une telle grande partie d'Europe à un régime criminel communiste soviétique. Certains pensaient que bientôt, il y aurait de nouvelles révoltes contre le communisme et les émigrés fuiraient la Communauté pour retourner chez eux.

Mon apprentissage commençait à se détériorer. Je n'aimais pas assister aux cours près de l'homme que j'aimais. Je ne voulais pas me ridiculiser devant mes amis en restant avec certains sujets en retard et risquer de ne pas passer les examens ensemble, sans réfléchir davantage, je décidai d'interrompre temporairement mon éducation à l'école.

345

Pour ne pas perdre mon temps en vain, j'ai suivi un court cours de dactylographie et même un autre de couture. Mes amis étaient étonnés par ma décision, mais je n'avouais pas pourquoi j'avais arrêté mes études.

Après quelque temps, je suis revenue à l'école, mais cette fois-ci dans une autre classe, bien que les professeurs fussent les mêmes. J'éprouvais le plus de regret pour ne pas avoir pu terminer mes examens finaux avec ceux qui avaient commencé leurs études en même temps que moi. Le temps passait vite et je me donnais du mal pour rattraper ce qui avait été perdu.

Un groupe d'upovtsi[1] est arrivé au camp, envoyés par leur commandement pour prouver aux autorités occidentales que l'Ukraine continuait de se battre pour son indépendance. Ces garçons habitaient dans le même bâtiment que la pension pour filles, mais sur un autre étage. Je ne les ai pas rencontrés, sauf par hasard quand j'ai croisé quelques-uns d'entre eux dans le couloir en me hâtant vers mes cours.

Je prenais mon travail très au sérieux et n'épargnais aucun effort pour avancer. J'avais entendu dire qu'un des upovtsi avait une petite boutique de l'UPA[2] dans une pièce d'une maison délabrée, avec quelques produits à vendre. Je ne suis pas allée là-bas car je n'avais pas d'argent pour acheter quoi que ce soit.

Un jour, quand j'ai été faire ma lessive au lavoir collectif, j'ai vu l'un de ces upovtsi qui repassait ses chaussettes. Ne sachant quelle expression étonnée j'affichais, il se tenait là à fumer une cigarette tandis que ses chaussettes étaient suspendues pour être lessivées sous le robinet d'eau ouvert.

---

[1] Upovtsi : soldats de l'UPA (Organisation des Ukroprotecteurs) qui avaient été envoyés en mission spéciale.

[2] UPA : Organisation des Ukroprotecteurs, mouvement nationaliste ukrainien actif dans les années 1940 et au-delà.

350

Je souris, mis de côté mon travail et entrepris de laver les chaussettes qu'il m'avait données pour ensuite les lui rendre. Il me remercia, demanda d'où je venais et s'en alla.

Depuis ce jour-là, il commença à s'intéresser à moi et à interroger les autres sur moi, transmettant par l'intermédiaire de ses amis des lettres pour m'inviter à des rencontres ou au cinéma. Je ne répondais pas toujours, mais plus tard nous commençons à nous rencontrer et à aller voir des films. Il avait toujours ses billets dans sa poche, tandis que je rassemblais les programmes des films américains qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui.

Mon nouvel ami, l'upiate[1] Chumak, surnommé ainsi par tous, avait ouvert une petite boutique au camp de l'UPA.

Il aimait beaucoup raconter son histoire, parler des batailles de l'UPA, comment il avait été blessé à la jambe et au bras, comment ses amis l'avaient sauvé et les filles infirmières dévouées l'avaient soigné pendant deux mois dans une cachette où ils n'avaient que du porridge rance[2] (céréale de seigle) pour manger. Je l'écoutais avec plaisir, car je suis moi-même réservée et ses histoires étaient intéressantes et parfois drôles, mais toujours optimistes.

Il me racontait comment lui et ses amis avaient construit une cachette-hôpital sur la montagne Hrechchatyj ; comment ils ont traversé la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Slovaquie avec leur groupe commandé par Gromenok en combattant jusqu'à atteindre la zone américaine en Allemagne, perdant beaucoup d'amis au passage. Comment en Allemagne, dans la forêt, ils se préparaient à rencontrer les Américains tout en gardant leurs armes ; s'ils avaient été livrés par ces derniers à l'URSS et à la Pologne communiste, ils auraient déjà prévu leur défense. Comment traversant la Tchécoslovaquie, des Slovaques les aidaient et les mettaient en garde contre les Tchèques qui avaient alors un accord avec Moscou et la Pologne pour traquer l'UPA. Comment ces derniers les chassaient parfois comme des bêtes sauvages. Comment le capelan du groupe de Gromenok, père Kadiilo (Vasyl Shevchuk), tomba malade en Tchéquie et décida d'aller voir un prêtre catholique tchèque pour qu'il l'aide ; mais les Tchèques les livrèrent tous à la Pologne communiste. Nous avons appris plus tard que tous, y compris le père Kadiilo, furent torturés et exécutés.

Je continuais mes études pour rattraper mon temps perdu en vivant dans un internat pour filles, mais je rencontrais de plus en plus souvent l'upiate Chumak. On parlait beaucoup des bacheliers du premier et deuxième cycle qui avaient réussi à entrer dans les universités allemandes ou étaient partis aux États-Unis et au Canada après avoir passé leur bac. Plus tard, j'ai appris que la majorité d'entre eux ont obtenu un diplôme universitaire car ils en avaient l'opportunité. Je poursuivais mes études pour le troisième cycle qui serait le dernier de l'école secondaire car il y avait moins de jeunes dans les écoles. Le nombre de réfugiés au camp diminuait, car beaucoup partaient vers l'Océan.

Mon ami Chumak commença à penser sérieusement à notre avenir et me parla de notre vie commune, car bientôt tous les habitants du camp seraient obligés de partir. Je refusais ses plans pour le moment, car je voulais terminer mes études avant d'aller aux États-Unis ou au Canada où beaucoup de connaissances étaient déjà parties et m'écrivaient.

Un jour, un upiate de la bande de Chumak me rapporta un cadeau enveloppé. Je fus surprise par cette attention et l'ouvris. C'était une paire de chaussures avec un mot : « pour que je ne laisse pas mes traces pieds nus ». En effet, j'avais des

vieilles chaussures dans lesquelles on voyait des trous à travers la semelle. Il avait certainement remarqué mes pieds nus dont j'utilisais souvent les chaussures quand je marchais avec mes amis ou lui sur l'herbe du parc et que je ne mettais qu'en arrivant sur un chemin pavé. Dans notre petite Ukraine miniature, à la ville de Bayreuth[3], il avait commandé ces chaussures dans une boutique spécialisée.

---

[1] Upiate : officier de l'UPA (Organisation des forces ukrainiennes).

[2] Porridge rance : céréale de seigle, souvent servie en Ukraine sous forme d'une pâte épaisse et sans goût particulièrement agréable lorsqu'elle est trop cuite.

[3] Bayreuth : ville en Bavière, Allemagne.

355

Sur l'autre côté de la route, en face des bâtiments où nous habitons, se trouvait un parc assez grand. Dans ce parc circulaient toujours les Allemands qui vivaient du côté opposé, ainsi que les Ukrainiens réfugiés qui s'étaient installés dans ces bâtiments militaires, la caserne Leopold à Bayreuth. Ce parc abritait une rivière, un lac où nageaient des canards et des cygnes, et l'hiver, de jeunes gens y faisaient du patin à glace. Dans le parc se trouvaient deux ponts : l'un sur la rivière, et au-dessus, un autre par lequel passait le train.

Un jour, alors que je traversais ce parc avec Chumak [Note : nom d'un réfugié], mon futur fiancé m'a avoué qu'il ressentait une profonde affection pour moi et m'a proposé de l'épouser en me tendant un anneau de fiançailles fait avec soin à partir d'une paille ou d'une branche, qui avait une belle apparence sur mon doigt. Il y avait cette chanson militaire : « Et chaque fille sera émue par le chant des soldats, et son cœur sera perdu pour eux... ». Bien que Chumak ne fût plus dans les rangs de l'armée, sa sincérité et notre patriotisme commun me touchaient. À ce moment-là, j'ai décidé que mon avenir serait avec cet homme qui n'a pas le temps ou la volonté de faire la lessive. Nous nous sommes retrouvés en retard à la buanderie, mais avons fait nos demandes sous les ponts et près des ponts. Depuis lors, je suis allée plus souvent dans l'épicerie tenue par mon fiancé Chumak, où deux autres de ses camarades venaient aussi pour l'aider.

Il était temps pour moi d'entreprendre mes examens finaux pour obtenir mon diplôme. Je ne sais pas si quelqu'un a déjà ressenti autant d'anxiété avant des examens que moi à ce moment-là. Tous mes anciens camarades de classe et amis étaient partis depuis longtemps, certains en Amérique ou au Canada, et je me sentais désemparée et anxieuse. Je suis un peu pessimiste par nature, et j'étais particulièrement frustrée car je savais que le temps perdu dans mes études se faisait sentir. La nuit précédant l'examen, je n'ai pas dormi du tout, j'ai révisé des notes et me suis enveloppée la tête dans un mouchoir froid. Je ne doutais pas de mon échec et de ma capacité à obtenir ce diplôme. Pourtant, j'ai réussi mes examens et obtenu mon diplôme, sentant enfin que je m'étais rendue adulte, bien qu'il me soit déjà âgé de 22 ans. C'était le 22 juin 1948.

Enfin, j'avais la possibilité de souffler un peu, mais une nouvelle question se posait : que faire maintenant ? Chacun pensait à partir car plusieurs années s'étaient écoulées depuis la guerre et les camps d'accueil allaient bientôt fermer.

J'ai reçu des lettres de mes amis au Canada qui me conseillaient également d'y aller. Une nouvelle groupe de jeunes filles, dont certaines étaient proches amies à moi, ont décidé de partir pour le Canada et m'ont demandé de les accompagner. Cela me mettait dans une situation difficile. J'avais très envie de rester avec mes amis que j'ai connus pendant trois ans d'études, et peut-être vivrions-nous près l'un de l'autre au Canada, mais ils ignoraient encore ma promesse à mon fiancé de l'épouser. Je ne savais pas où ni quand il comptait partir, car il s'occupait de quinze autres réfugiés sous sa protection. Deux d'entre eux avaient déjà rencontré des filles et pourraient peut-être se marier, car mon fiancé Chumak m'a informée qu'il réfléchissait à notre avenir commun, mais avant tout au mariage. Il avait écrit une demande de permission de mariage et indiqué que son épicerie resterait ouverte pour les autres réfugiés, ajoutant qu'il n'avait pas encore décidé où il allait partir. Sa manière formelle de m'informer me laissait un peu perplexe. Puis j'ai pensé qu'étant soldat et ayant passé l'école des sous-officiers, il était habitué à ce type de communication. J'ai ensuite réfléchi à moi-même, à ma timidité, mon manque de décision et ma modestie, et ai réalisé que j'avais besoin d'un homme aussi déterminé et résolu que lui, car j'avais manqué beaucoup de choses dans ma vie encore jeune en raison de cette hésitation.

360

Dans notre campement, on respectait beaucoup Chumak, surtout parmi ceux qui partageaient ses idées. Il savait parler à des gens sur divers sujets et plaisanter, car étant encore presque un jeune homme, il avait vendu dans l'entreprise familiale au village de Динов (Dinów), puis dans sa propre ville de Перемышль (Przemysł), où il a rencontré beaucoup de personnes. L'UPA lui a également apporté plus d'expérience et de courage.

La fin de 1948 est arrivée, et tout le monde se prépare pour les fêtes de Noël. Le pana Krawtchouk nous invite à souper chez eux, Chumak et moi. Ce sont des patriotes ukrainiens très importants, respectés par tous. On pouvait souvent voir pana Bogdan Krawtchouk, journaliste et poète, en uniforme de plast (organisation scout), tantôt comme éducateur ou conférencier avec sa femme.

Je me sentais très intimidée car c'était la première fois que je visitais des gens aussi importants bien que j'aie déjà rencontré ces personnes auparavant, mais seulement lors de conférences ou de camps plastiques. En écrivant maintenant, j'ai lu dans le livre "Des jeunes années, printemps 1945-50", rédigé par Jaroslav Liktei, que l'ancien élève du gymnase, le jeune scout de Bayreuth, fils de pana Krawtchouk, Mykola-Sviatoslav, est maintenant général-major et a reçu la "Silver Star for Bravery" dans l'armée américaine. Chumak et moi réfléchissions sérieusement à nous marier et partir quelque part.

Comme d'habitude, avec mon habileté, j'ai commencé à paniquer, me demandant par où commencer ? Heureusement, mon futur mari savait toujours comment sortir de situations difficiles et donnait des conseils et de l'aide. Il a pris la responsabilité.

Il m'a encore fait une surprise : il a commandé un pardessus dans notre atelier du campement (atelier de couture) pour moi, parfaitement ajusté à ma taille. Mme Tychanska, mon éducatrice plastique, m'a prêté sa robe crème qu'elle avait depuis Varsovie. Je suis contente d'avoir maintenant une tenue pour le mariage et j'invite ma meilleure amie, Maria Pokusaj, à être ma demoiselle d'honneur. Elle vivait avec ses parents en ville où son père travaillait encore et venait au campement pour les cours.

Elle a consulté nos autres amies communes qui étaient ici avec leurs familles et elles m'ont fait une autre surprise : une bonne couturière a retouché la robe que j'avais reçue en cadeau, emprunté du velours à quelqu'un d'autre, et mes vieilles chaussures ont été réparées. Elles m'ont dit : « Tu dois te vêtir ainsi pour ton mariage afin de pouvoir montrer une belle photo de mariage à tes enfants et petits-enfants un jour ». Je leur suis encore reconnaissante aujourd'hui car j'ai déjà cinq ans en tant que veuve, la photo agrandie est toujours accrochée chez moi au mur, et je me rappelle ma jeunesse. Les enfants et les petits-enfants regardent aussi parfois pour voir à quoi ressemblaient grand-mère et grand-père quand ils étaient jeunes.

365

Le 26 février 1949, nous sommes allés avec nos témoins Maria Pokusaï et le commandant de l'upiesta Gromenok à la mairie allemande pour enregistrer notre mariage et obtenir un certificat de mariage, appelé « Heiratsurkunde », car c'était une obligation. Après le déjeuner, nous avons déménagé et sommes allés à notre chapelle du camp pour recevoir le sacrement nuptial. Avant cela, nos parents, les Sienuti, des personnes très élégantes et cultivées qui habitaient près de l'école pour filles, nous ont bénis et préparés pour cette journée. Ils n'avaient pas d'enfants, mais leur protégé étudiant en théologie venait souvent chez eux.

La chapelle était pleine de jeunes gens des écoles secondaires, du PAST [organisation scout ukrainienne] et d'autres connaissances.

Le père Théodose Kudrik nous a mariés. Les femmes de l'Union des Ukrainiennes ont organisé une petite réception dans un petit salon qu'elles avaient préparée pour célébrer notre mariage. Le camp comptait beaucoup de membres éminents de cette organisation, comme notre mère élégante, la pani Ratych, héroïne du UPA [Organisation des Œuvres Sociales Ukrainiennes], Ghandzia Dimitrenko et d'autres femmes connues. Elles étaient très actives, aidant les étudiants et menant diverses activités éducatives et sociales.

Je ne me souviens pas de tout car ce jour-là était comme une brume pour moi. D'un côté, j'étais heureuse que tant de gens bienveillants s'occupent de nous, souhaitant le meilleur pour nous deux. Je n'étais plus seule et sans compagnie, mais avais un mari qui pensait à moi et m'aiderait dans tout ce qu'il pourrait. C'était un jour important dans ma vie, mais je ne savais pas où était ma famille, quelles avaient été les conséquences de la guerre pour eux, s'ils étaient encore en vie ? Et eux aussi ignoraient probablement ce qui m'était arrivé... Probablement qu'ils se demandent si quelque chose m'est arrivé...

La direction du camp nous a attribué une petite chambre à nous deux. Elle avait même un évier et de l'eau pour pouvoir nous laver, ainsi que pour la cuisine ou le boire. J'ai quitté l'école pour filles et mon mari est parti de sa chambre d'upiesta, et nous avons déménagé dans cette petite pièce. Une bonne femme m'a offert un matelas qu'elle avait apporté avec elle depuis l'Ukraine car il faisait encore froid en février.

Mon mari Yuri a rapporté les objets essentiels pour notre nouvelle vie de couple. Je me suis mise à cuisiner sur une vieille plaque électrique, mais je ne suis pas très douée dans ce domaine. À la maison, j'aidais ma mère aux travaux ménagers, mais jamais en cuisine car j'aimais étudier et n'avais jamais manqué d'école. En

Allemagne, nous mangions tous ensemble à la cantine du camp. Seulement pendant les rassemblements de PAST, il y avait une rotation pour cuisiner pour tout le monde. Le plus souvent, on mangeait des galettes de seigle car c'était ce qui était le plus abondant.

Une fois, dans un campement en forêt, j'ai eu la chance d'être l'une des cuisinières avec un autre PAST plus âgé. Nous avons reçu des pâtes et du fromage dur. Dans une grande marmite, nous avons pris de l'eau à la rivière pour faire cuire les pâtes, puis on a râpé le fromage et mélangé avec les pâtes. Tout s'est collé ensemble et il était difficile d'en sortir des portions dans chaque assiette. Nous étions gênés mais heureux que l'équipe de PAST ne nous ait pas sermonnées, elles se contentaient de rire. Voilà ce que c'est que de cuisiner ! Et maintenant ma cuisine familiale n'allait pas bien non plus. Heureusement mon mari n'était pas exigeant car il avait travaillé seul depuis 18 ans et souvent souffert de la faim quand il était dans l'UPA.

370

Bientôt c'est Pâques et je suis nerveuse car mon mari a invité des guests et j'ai dû faire la première paska [Note : pain traditionnel ukrainien pour les fêtes]. Je suis allée chez ma voisine, madame Protsik, pour avoir ses conseils et recettes. J'ai suivi tout ce qui était écrit dans sa recette et ses conseils, mais mon pain n'a pas voulu lever.

Dans la recette, il est dit : « mettre le pain dans un endroit chaud afin qu'il puisse lever ». Mais dans notre chambre, c'était froid et humide car nous sommes encore au début du mois de mars. J'ai mis le pain dans une forme en métal et je l'ai apporté à la boulangerie allemande qui était tout près. Je lui ai demandé de faire cuire mon pain même s'il n'avait pas levé. Quand j'y suis retournée pour récupérer ma pâte, elle était plate comme un gâteau. J'ai donné le reste de la pâte à cette boulangerie et je leur ai dit de me faire une paska. Mon premier pain était bon mais dur, alors je l'ai mis dans le placard. La paska qu'ils ont faite pour moi était bonne et moelleuse. Pendant les fêtes, nos invités ont louangé mon mari pour la belle paska, mais j'étais silencieuse et souriais simplement car personne ne m'a demandée si c'était moi qui l'avais faite.

Quelques jours plus tard, mon mari Yuri a trouvé par hasard dans le placard mon premier pain. Avec des sanglots, je lui ai dit la vérité. Il a ri en disant qu'il allait prendre ma place et raconta à nos amis comment il avait découvert la paska dans le placard. Mais moi aussi j'avais une histoire à raconter. Mon mari est tombé sur un petit poste de radio qui ne fonctionnait pas et s'est mis à le réparer, démontant et remontant pendant longtemps. Probablement qu'il a oublié quelques pièces quelque part car quand il l'a testé, la lumière dans toute la tente est tombée en panne. Dans notre campement, il y avait beaucoup de spécialistes et bientôt tout s'est rallumé, mais le poste de radio est allé à la poubelle.

De plus en plus de gens quittaient le camp pour aller travailler ailleurs. Yuri a décidé où nous allions nous inscrire pour partir : l'Australie [Note : pays alors en train d'immigrer des Européens]. Ils commençaient à recruter les réfugiés européens comme main-d'œuvre dans cette nouvelle et peu peuplée contrée. Je connaissais deux jeunes hommes de notre camp qui étaient partis en Australie plus d'un an auparavant car ils recrutaient alors seulement des hommes célibataires. Maintenant, dit mon mari, ils recrutent aussi les familles sans

enfants. J'ai pensé à la photo qu'ils nous avaient envoyée : sur celle-ci, entre eux, se trouvait une femme noire avec un chapeau et près d'elle un homme noir légèrement voilé, avec l'inscription « ces sont nos voisins ». Je me suis immédiatement opposée. J'ai envie de partir aux États-Unis ou au Canada, là aussi ils recrutent. Il y a déjà beaucoup d'Ukrainiens là-bas, des organisations, des établissements scolaires. En 1946, j'avais même correspondu avec une étudiante ukrainienne nommée Anna Hrytsiv à Montréal. Beaucoup de nos connaissances sont déjà partis et ils nous écrivent qu'ils trouvent facilement du travail là-bas, qu'ils travaillent et apprennent en même temps, alors j'ai très envie d'y aller. Comment pouvons-nous partir dans un pays aussi peu connu que l'Australie ?

Yuri a commencé à me convaincre que son rêve était de posséder son propre commerce. L'Australie est une nouvelle contrée qui commence tout juste à se développer, donc il sera plus facile et meilleur d'avoir la possibilité de commencer un commerce là-bas car il n'y aura pas encore autant de concurrence qu'en Amérique ou au Canada.

375

En avril 1949, nous avons passé la commission médicale et signé un contrat de deux ans : travailler à toute tâche qui nous serait assignée et payer notre propre transport vers l'Australie. Nous avons également reçu un passeport temporaire pour une année en sens unique ainsi qu'un billet de train jusqu'au port de Naples (Неаполь), en Italie.

Emballer nos affaires n'était pas difficile, car nous ne possédions pas grand-chose. Nous avons seulement des vêtements et quelques autres objets, mais beaucoup de livres et de journaux ukrainiens. C'était notre plus grande richesse que nous nous étions procurée, et certains garçons qui partaient pour l'Amérique ou le Canada nous avaient laissé un peu de leurs propres biens, car ils savaient qu'il y avait beaucoup d'imprimés là-bas. Nous avons tout cela emballé dans une caisse en bois, car nous pensions que ce seraient des livres et journaux ukrainiens isolés que nous lirions et relirions pendant longtemps. À propos de l'Australie, nous ne savions pas grand-chose. Seulement qu'il s'agissait d'un pays subtropical où les premiers habitants étaient des Noirs, comme sur les photos que nous avons vues, et que c'était un capitaine anglais, Cook, qui avait découvert le lieu, et où de nombreux Anglais y avaient émigré. Mais mon Yuri aimait toujours l'aventure, alors cela lui plaisait encore plus.

Nous avons pris nos documents ainsi qu'un peu d'autres objets dans notre sac et sommes partis «dans le monde pour voir» le 25 mai 1949. On nous a emmenés, avec d'autres du camp de Bayruth [Note : probablement un camp en Allemagne], vers l'Autriche puis traversé l'Italie jusqu'à Naples (Неаполь), où se trouvait une des sections du camp de transit Vagnol. Il y avait beaucoup de diverses familles d'Europe qui attendaient pour embarquer sur les bateaux pour traverser la mer ou l'océan. Nous sommes restés là deux semaines. On nous a permis de visiter et explorer la ville. On nous donnait un peu à manger, mais ceux qui avaient de l'argent pouvaient acheter encore plus.

Yuri avait laissé sa petite boutique qu'il avait commencée et surveillée aux autres du camp pour qu'ils aient quelque chose à faire et ne fassent pas des bêtises sans son regard. Il n'a donc pris aucun argent, même pas pour les cigarettes qu'il aimait fumer. Moi, j'avais deux dollars que m'avait envoyés une amie par lettre de

Canada. Nous avons économisé cet argent pour aller voir le Vésuve et les ruines de Pompéi. C'était la meilleure décision car nous n'aurions jamais eu l'occasion d'y retourner. Ces endroits sont très intéressants historiquement. Il est difficile d'imaginer la terreur qui a régné lorsque le feu volcanique a recouvert la ville de Pompéi et ses habitants. On peut voir par les fouilles que c'était une belle, riche et civilisée ville. Nous avons aussi vu beaucoup de divers instruments médicaux exhumés.

Le 14 juin 1949, nous partons du port de Naples à bord d'un navire militaire américain nommé «General Omar Bundy». C'est la première fois que je vois l'océan et j'ai peur. Devant nous se trouve seulement une mer agitée. Nous laissons derrière nous l'Europe, l'Ukraine et là-bas loin, notre famille respectueuse, ne sachant pas si nous les reverrons jamais, car nous naviguons vers un endroit inconnu.

380

Sur le bateau, on nous a installés dans des cabines : ensemble pour les femmes sans enfants, séparément pour celles avec des enfants, et séparément pour les hommes. Moi et les autres femmes étions dans une grande cabine, au nez du navire.

Le soir venu, nous sommes arrivées à Port-Saïd et c'est là que j'ai vu pour la première fois un commerce très étrange. Sur de petits bateaux, des marchands arabes exotiques approchaient le navire avec divers produits étranges et des légumes tropicaux que je n'avais jamais vus auparavant. Certains passagers achetaient ou troquaient des objets variés. Ils discutaient pour savoir quel bateau serait le moins cher, puis ils lançaient un câble vers la rive avec un panier ou une valise remplie d'achats, et ensuite tiraient les fruits, légumes et autres articles jusqu'à bord. Mon mari était quelque part dans la cuisine, car on lui avait attribué des travaux là-bas, tandis que moi j'observais avec enthousiasme ce spectacle.

La nuit est venue, nous avons traversé le canal de Suez, car je sentais que le bateau avançait lentement et paisiblement. Je me suis levée et sortie sur la passerelle pour voir à quoi ressemblait le canal de Suez. Personne d'autre n'était là, car notre cabine était presque au sommet du nez du navire. Le canal m'a paru très plat et pas aussi large que je l'avais imaginé. Les rives étaient éclairées des deux côtés, et notre bateau avançait lentement.

Le lendemain matin, nous étions déjà sur la Mer Rouge, qui était agitée ; moi et d'autres passagers commençons à souffrir de mal de mer. Je voyais rarement mon mari, car il travaillait quelque part dans la cuisine chaude, et sortait seulement parfois sur le pont pour sentir l'air du vent et me rencontrer.

La nourriture sur le bateau était bonne, avec beaucoup de légumes, mais je tombais malade plus souvent et pendant plus longtemps. J'avais des nausées et cela m'affaiblissait chaque jour un peu plus.

Mon mari commença à se plaindre de moi car il me trouvait malade, allongée sur le pont en pyjama, sur une couverture brodée et un tapis. Je vomissais les aliments qu'on me donnait. J'avais envie du pain noir, mais on ne nous donnait que du pain blanc. Mon attentionné mari organisa avec le boulanger pour m'apporter du pain noir, que j'ai mangé avec appétit car il était très bon, mais malgré cela je continuais à être malade. Jusque-là, je pensais que c'était la maladie de mer qui me faisait souffrir, car notre bateau roulait sur les vagues de la Mer Rouge. Mais quand nous sommes entrés dans l'océan Indien, alors tous les passagers ont vu et ressenti à quel point les vagues peuvent être hautes.[Note : L'océan Indien est connu pour ses grandes vagues.]

Le 24 juin 1949, le navire s'arrêta pour une journée à Colombo, sur Ceylan [Sri Lanka]. À nouveau, autour du bateau, des vendeurs indiens en petits canots vendaient des objets exotiques et se distinguaient par leur habillement et leur apparence.

Nous quittons Colombo et naviguons dans les eaux furieuses de l'océan Indien. Les vagues étaient de plus en plus hautes, chaque fois un peu plus grandes, avec une oscillation du navire qui s'intensifiait. Parfois, les vagues débordaient le sommet du bateau. Une fois, allongée sur la passerelle, l'eau m'a presque emportée dans son royaume marin, me rattrapant juste au bord de la passerelle. Yuri s'est mis en colère contre moi car j'étais affaiblie et perdais mes forces physiques. Il me portait chaque jour à un endroit calme pour m'y déposer et venait souvent me donner quelque chose à boire et à manger. En traversant le milieu de la Terre, l'équateur [Note : ligne équidistante des deux pôles qui divise la Terre en hémisphère nord et sud], un rituel amical a eu lieu pour ceux qui franchissaient l'équateur pour la première fois. La cérémonie, rendant hommage aux dieux de la mer et de l'océan, Néptune, fut organisée par l'équipage du navire. Malheureusement, je n'ai pas vu grand-chose car j'étais encore malade.

Enfin, nous avons aperçu les côtes de l'Australie Occidentale. Les malades ont été soulagés à l'idée d'atterrir bientôt sur une terre ferme et stable.

Le 8 juillet 1949, nous sommes arrivés au port de la ville de Sydney. Près du navire, un jeune Ukrainien nommé Vladimir Shumsky est venu nous accueillir avec des amis qui publiaient le premier journal ukrainien dans ce continent, "Вільна Думка" [Vil'na Dumka]. Nous étions ravis de rencontrer un compatriote et encore plus d'apprendre qu'il y avait déjà une presse ukrainienne ici. La ville était peu visible à cause du crépuscule, mais j'étais émerveillée par le grand pont qui ressemblait à un immense rouage souriant.

Nous avons pris le train et on nous a conduits jusqu'à la ville de Bathurst [Note : située à 200 km au nord-ouest de Sydney], puis hors de la ville, dans un camp pour les nouveaux arrivants. Nous avons été logés dans des longues baraquements métalliques. Sur le navire, les femmes étaient séparées des hommes, mais ici nous étions tous ensemble dans une grande baraque. Certains se sont isolés avec des cordes, des couvertures ou des rideaux. Nous sommes arrivés en Europe pendant l'été, mais maintenant c'était l'hiver, bien que doux, et nous avons tous gelé dans cette longue baraque métallique. Le matin, on pouvait voir de la glace sur l'herbe du terrain. On nous donnait beaucoup à manger, pour la première fois en un long moment, nous avons de la viande et des légumes. Les hommes se sont dispersés dans le champ environnant pour explorer les lieux. Dans le champ, il y avait beaucoup de lapins. Un jeune homme a mis sa main dans une ouverture qu'il pensait contenir un lièvre, mais en a sorti un serpent. Heureusement, le serpent s'était réfugié dans l'ouverture pour se protéger du froid. Nous avons appris que l'Australie abrite de nombreux serpents venimeux, araignées et poissons dangereux, ainsi qu'une petite méduse bleue très toxique.

À ce moment-là, il y avait une grève des mineurs en Australie qui a interrompu le travail dans beaucoup d'installations et limité l'éclairage. Par conséquent, nous n'avons pas pu travailler immédiatement. De nombreuses familles sans enfants ont été transportées par bus à 400 km vers la baie de Port Stevens [Note : ville de Nelson Bay], où elles ont été logées dans des baraquements militaires américains

restés sur place. Près du camp, il y avait une ferme avec des vaches et une petite épicerie près de la route. Plus loin, on pouvait voir d'autres fermes. Au bord de la baie, le calme régnait ; peu de gens étaient présents hormis ceux qui avaient été amenés ici, environ 100 personnes avec l'équipe du camp.

Certains hommes étaient très contents car ils pouvaient pêcher depuis la plage, même avec un fil. Mon mari et Vladimir Popik [Note : rencontré à bord], qu'il avait connu sur le navire, sont allés pêcher et pour être plus loin de la côte, se sont installés sur une grande roche. En regardant leur pêche avec enthousiasme, ils n'ont pas remarqué l'arrivée du flux océanique qui amenait des vagues toujours plus grandes. Soudainement, une immense vague les a fait tomber de la roche et presque emportés dans l'océan. Cela les a effrayés et ôté leur envie de pêcher. Je ne me rendais pas souvent à la baie car même en regardant l'eau marine, cela m'affligeait.

390

Nous étions ici pendant environ deux mois. Nous, les Ukrainiens, nous avons rapidement formé un groupe et créé un chœur ainsi qu'un groupe de danse, donnant des concerts. Nos groupes ont attiré l'attention du comité du camp et nous avons donné des spectacles dans plusieurs localités voisines.

Nous étions tous divisés en groupes selon notre niveau d'anglais et on nous a attribué des professeurs. J'ai été placée dans le groupe qui connaissait déjà un peu l'anglais. Dans mon groupe, il y avait la chanteuse ukrainienne Zena Moroz, deux Polonais et une Lettone. Notre professeur était un Australien âgé qui arrivait en voiturette ancienne qu'il appelait «djalo pie». À cette époque, l'Australie n'avait pas beaucoup de voitures. Il nous parlait toujours avec gaieté et simplicité dans une anglaise assez compréhensible. Sans doute notre professeur était-il venu à nos concerts car il a félicité Zena pour sa belle voix puissante. Parfois, il invitait Zena et moi à monter dans sa «djalo pie» pour faire un tour des environs.

Mon mari, en passant près de la ferme aux vaches, voulut me faire une surprise en achetant du lait aigre que j'aimais. Le fermier fut très surpris de savoir pourquoi il lui fallait ce lait, car ils le considéraient comme mauvais et dangereux pour la santé ; les Australiens donnaient ce lait aux porcs ou à d'autres animaux. De plus, personne ne fabriquait du fromage blanc frais ici, peut-être parce que l'air chaud faisait pourrir rapidement tout produit laitier. Le fermier a donné le lait aigre à mon mari ; je me demande ce qu'il en pensa ?

Très vite, notre temps de deux mois est passé et nous avons été transportés dans différents endroits par bus. Nous sommes arrivés dans une banlieue de Sydney, au Bradfield Park, où il y avait des baraquements militaires américains bien aménagés.

Ici, on nous a affectés à divers travaux : Yuri a été envoyé sur une usine de meubles et moi, sur l'usine alimentaire «Aunt Marys» [Note : nom d'une entreprise].

395

Je connaissais déjà le secret de ma maladie, mais je ne l'avouais à personne sauf à mon mari, car le camp où nous vivons et d'où nous allons au travail est réservé

uniquement aux personnes sans enfants qui travaillent ici. Or, je suis enceinte depuis trois mois déjà. Si la direction du camp apprend cela, ils me transféreront immédiatement à 200-400 kilomètres de là, dans un autre camp à Cowra où seules les femmes avec enfants sont admises. Cela rendrait difficile pour mon mari d'y venir, car en Australie, le transport était alors compliqué. Au travail sur la fabrique, je me sentais mal et inconfortable. Dans les grands chaudrons bouillait une grande variété de nourriture que nous remplissions dans des boîtes et des bocaux. Ces diverses odeurs me rendaient malade, mais j'essayais de tenir bon et de faire mon travail, allant souvent aux toilettes.

La directrice a remarqué que quelque chose n'allait pas avec moi, mais voyant ma détermination à travailler, elle m'a informée que je pouvais continuer tant que je le voulais.

Le repas au camp était bon et varié, surtout pour nous qui avions souffert de la faim pendant et après la guerre. Chaque jour, nous avions : des légumes, de la viande ou du jambon, des fruits, des desserts. Sur les tables dans le réfectoire, il y avait toujours du pain, du confit d'abricots, de la moutarde (pâte piquante), une sauce à l'oignon, du sel, du poivre et du sucre.

J'ajoutais beaucoup de sauce aigre-douce à tout, car j'avais un goût étrange en ce temps-là. Pendant les pauses déjeuner, on nous donnait des sandwiches et des gâteaux prêts à manger. Un jour, j'ai vu une femme qui était arrivée avec nous prendre du pain et du sucre sur la table après le petit-déjeuner et les cacher dans ses poches. Elle faisait cela souvent. Voyant que je l'avais remarquée, elle me dit en sortant de la cantine qu'elle séchait et stockait le pain car un jour il pourrait y avoir encore plus de famine. Plus tard, j'ai appris qu'elle avait perdu son mari pendant la guerre et qu'elle avait déjà vécu beaucoup de famines et de froidure dans sa vie. Elle s'était enfuie du communisme pour se retrouver ici en Australie et espérait un meilleur avenir.

J'ai appris que le docteur Sirocco, un médecin ukrainien, vivait près de Sydney. Je suis allée le voir pour vérifier mon état médical actuel car j'étais déjà enceinte depuis sept mois. Le Dr Sirocco m'a assuré que tout allait bien et a souhaité la bienvenue au futur membre de ma famille avec un 58<sup>e</sup> bébé dans sa pratique[Note : le terme "58" fait référence à l'expression russe "поздравляю с пополнением", qui signifie littéralement "félicitations pour l'arrivée d'un nouveau membre"]. Maintenant, tout le monde remarque mon état et certains me félicitent. Le directeur du camp nous a informés que si nous voulons vivre ensemble, nous devons trouver un logement privé.

Nous avons cherché pendant plusieurs samedis et dimanches, mais en Australie, c'était difficile car elle accueillait des milliers de réfugiés européens comme nous, et il était dur de trouver un logement, surtout pour nous alors que je suis dans cet état.

Mon mari a trouvé une autre job le week-end et pendant les jours fériés. Le travail est lourd mais bien payé. Il creuse des tranchées sur les routes pour installer des tuyaux d'eau. Je m'inquiète pour lui car j'aperçois souvent ses ampoules aux mains.

Maintenant, avec nos premiers économies, mon mari donne un dépôt et achète une petite parcelle de terre hors de Sydney, dans la banlieue moins chère de Granville, pour y construire notre maison. Nous avons demandé au directeur du

camp s'il pouvait nous permettre de rester encore un court moment avec l'enfant que nous attendons car nous avons déjà notre terrain et mon mari commence à construire la maison. C'était soit notre sincérité envers lui, soit sa bonté, mais il a accepté.

400

Je suis restée travailler à la fabrique et maintenant je couds et brode pour mon futur enfant. J'ai peur car c'est ma première grossesse et que je ne sais rien, n'ayant personne avec qui en parler ici, puisque tout le monde est jeune et sans enfants. Je ne veux pas aller voir un médecin de peur qu'on m'envoie au camp où seules les femmes avec des enfants y vivent.

Un jour, une Australienne plus âgée que moi passait près du camp en me voyant dans la cour, elle est venue me parler et m'a demandé si je pouvais laver son linge pour quelques jours par semaine. J'ai immédiatement accepté car j'aimais bien ce travail, même si jusqu'à aujourd'hui je n'avais jamais aimé le faire. Nous commençons à construire notre maison et chaque centime est précieux. Je travaillais chez elle presque jusqu'à la naissance de mon enfant, pendant environ deux mois.

Mon mari a bientôt dessiné un plan pour notre première maison, et moi avec l'aide d'un dictionnaire j'ai rempli une demande pour le permis de construire. La municipalité a tout approuvé bien que je fasse une petite erreur amusante : j'écrivais le mot « chambre à coucher » par « badroom » (bed-room), qui signifie littéralement « mauvaise pièce », alors qu'il fallait écrire « bedroom ». L'accentuation est la même, mais l'orthographe différente.

Maintenant nous avons de nouveaux problèmes : où et comment emprunter de l'argent pour les matériaux de construction ? Mais mon mari est tenace, réfléchi et inventif. Il a pris une assurance sur sa vie et a obtenu un prêt à la banque. Sur notre terrain, il a d'abord construit une cabane où il dormait après le travail, puis travaillait les soirs et les samedis. Au début peut-être qu'il ne savait pas grand-chose sur la construction, mais peut-être aussi qu'il avait appris un peu dans l'usine de meubles où il a travaillé deux ans sous contrat. Mais comme dit notre proverbe : « Les saints n'ont jamais fabriqué des pots ». À ce moment-là, je suis convaincue que mon mari est capable de tout faire si nécessaire.

Maintenant je le vois rarement, et la directrice du camp me promet qu'on déménagera bientôt dans notre logement.

405

Les premiers jours de Noël et l'arrivée de la nouvelle année 1950 sont arrivés. En Australie, les fêtes de Noël nous ont parues étranges, car c'est ici le jour le plus long et le plus chaud de l'année. Nous avons du mal à ne pas penser au blanc paysage enneigé.

Nous avons célébré Noël ensemble avec toutes les nationalités dans une grande cantine commune. Dans un coin se trouvait un grand sapin décoré de divers jouets. Un délicieux repas de Noël : du gâteau aux fruits confits, des pommes de terre rôties, différentes sortes de légumes, glace et les traditionnels biscuits de Noël appelés «Christmas cake», qui est fait avec divers fruits secs. Nous avons

chanté le «Silent Night» en allemand, car dans le camp se trouvaient des réfugiés européens fuyant le régime communiste et l'allemand était la langue commune que tous connaissaient bien, même si certains n'avaient pas encore appris l'anglais.

C'est ainsi que nous avons célébré Noël. Il y avait seulement trois familles ukrainiennes dans le camp, venant de différentes parties de l'Ukraine.

Nous avons raconté nos traditions de Noël et la plupart ne comprenaient pas pourquoi nous les fêtons en janvier. J'ai essayé de préparer des varenyky et une kutya au millet pour le soir du réveillon, car je pouvais acheter ces ingrédients dans un petit village voisin.

J'ai appris qu'il y avait une boutique d'aliments fins européenne appelée «Slayvik» à Sydney. Mon mari l'a trouvée et a acheté des osavel'tsy [osavel'tsy : saucisse ukrainienne], des cornichons, du yaourt fermenté, du pain noir de seigle et encore une sorte de kovbasa. J'étais très contente car je n'avais pas vu ces aliments depuis longtemps et j'en avais tellement envie... Dans les magasins australiens à l'époque, on ne trouvait pas ce genre d'aliments, car ils ne les mangeaient pas. Les repas étaient très simples : du pain blanc de blé, du beurre salé, du lait, un fromage dur, de la viande de mouton et de bœuf, des poissons et quelques légumes ainsi que beaucoup de fruits tropicaux et de légumes. Le plat le plus acheté était sans doute les pommes de terre rissolées sur du lard en tranches longues et fines, et un morceau assez grand de poisson grillé. On pouvait dire à cette époque que c'était la spécialité culinaire australienne.

410

Le temps passait rapidement, je préparais tout ce qui me serait nécessaire pour l'hôpital, car quand j'ai enfin consulté le médecin, il m'a dit que mon enfant naîtrait le 26 février 1950. Nous avons été rassurés par cette date, car c'était notre première anniversaire de mariage. Le samedi 18 février 1950, Yuri est allé à Sydney chez «Sławik» et j'ai demandé qu'il m'achète un tablier d'hôpital. Il l'a fait et après le déjeuner il me l'a apporté, bien que ce soit trop long pour moi car je suis petite de taille ; j'ai immédiatement commencé à le raccourcir avec une aiguille et du fil. Je n'avais pas encore fini quand soudainement l'eau est apparue sous moi. J'ai eu peur et mon mari a appelé une infirmière. Elle a aussitôt appelé les secours qui m'ont emmenée à l'hôpital. Dès que j'y étais, je commençais à comprendre ce que signifiaient les douleurs des accouchements...

Le dimanche 19 février 1950, nous avons eu une petite fille, Christina-Orysia. Mon mari est venu nous voir à l'hôpital et il était heureux de sa fille bien qu'il espérait un garçon. Moi avec ma petite poupée me sentais bien. Vers le quatrième jour, je suis revenue chez nous avec la petite dans notre chambre. Nous cherchions immédiatement un landau d'occasion mais en bon état pour l'enfant et une petite baignoire pour les bains.

Je ne m'achète que ce qui est absolument nécessaire pour l'enfant, le reste je le fabrique moi-même, je réutilise et brode des ornements avec ce que j'ai. Mon mari continue à travailler la nuit après son travail et dort là-bas, pendant les week-ends il vient au campement et gagne de l'argent en faisant un travail très pénible qui n'est pas loin du campement car il doit rembourser une dette auprès de la banque. Souvent je vais avec l'enfant à son lieu de travail pour lui apporter

de l'eau fraîche, car l'été est très chaud et nous ne sommes pas encore habitués à ce climat.

Je m'inquiète souvent pour notre petit enfant car je ne sais rien sur les nouveau-nés. Je n'ai pas eu la possibilité de trouver des livres nécessaires, car la ville est loin et je ne voulais pas inquiéter mon mari. Pendant la journée, j'installe ma petite dans le landau et nous sortons ou allons au parc ; la nuit quand l'enfant pleure, je l'allacte et la porte dans mes bras.

Je m'inquiète aussi pour un couple sans enfant qui vit à côté de nous et qui part tôt travailler. Je crains qu'ils ne se plaignent auprès des autorités que notre enfant les dérange la nuit et que j'aurais alors l'obligation de partir immédiatement. De plus, quand l'enfant pleure, je m'inquiète car je ne sais pas pourquoi elle pleure, je me demande si je n'ai pas fait quelque chose de mal ou endommagé quelque chose. J'ai peur qu'elle ne s'étouffe, car j'ai entendu dire que cela arrive parfois en pleine nuit.

Souvent quand l'enfant dort dans son landau, je m'approche pour vérifier si tout va bien.

Le samedi soir, après une journée de travail pénible, mon mari est venu dormir avec nous. Lorsque la petite a commencé à pleurer pendant la nuit, mon ingénieux mari, qui était maintenant un père, a trouvé une solution. Il a pris un morceau de tissu, y a mis un peu de sucre et l'a attaché pour que l'enfant puisse le téter ; elle s'est alors calmée. C'est ainsi que j'ai appris qu'on pouvait acheter des sucettes et je les ai rapidement achetées.

J'ai aussi découvert qu'il y avait une clinique pédiatrique dans la région. J'y suis allée avec l'enfant en bus. Là-bas, on m'a rassuré car ils ont examiné mon enfant et constaté que tout allait bien, elle grandissait normalement ; ils m'ont dit que je pouvais y amener ma fille chaque semaine et c'est ce que j'ai fait.

415

Dans le camp, je suis seule avec l'enfant. Je dois manger en allant à la cantine avec les autres. Pour l'eau, pour le bain de l'enfant, il faut aller assez loin, jusqu'à une petite piscine ou un lavoir isolé. Les nuits sans sommeil et le transport d'eau dans deux seaux me fatiguaient beaucoup.

Finalement, mon mari m'a annoncé que nous allions déménager vers notre propre logement. Cela m'a beaucoup réjoui et j'ai rapidement rassemblé tout ce qu'on avait : l'enfant avec son petit chariot, une petite baignoire pour le bain de l'enfant et une armoire pleine de livres. Je ne me souviens pas qui nous a transportés ni comment, bien que ce ne soit pas très loin, seulement 30 km. À cette époque en Australie, les transports n'étaient pas encore très développés et il y avait peu d'automobiles, donc j'ai fait mon premier voyage avec l'enfant pour voir où nous allions vivre. De loin, je voyais déjà la maison avec ses murs et son toit. Quand nous sommes entrés dans la maison, une seule pièce était terminée, le reste devait être fini. Nous étions heureux d'être sur notre propre terre et dans notre propre maison. Je me demandais comment Yuri avait fait autant en quelques mois : il avait même creusé un jardin et planté des tomates. Dans la chambre se trouvait déjà un lit pour nous, une table et une armoire qu'il avait fabriqués lui-même ; l'enfant avait son petit chariot pour le moment. L'eau n'était pas encore arrivée jusqu'à la maison, elle était juste dans la cour, et il n'y avait pas

d'électricité non plus. Nous utilisions des lampes à pétrole et une lampe électrique au pile. Je faisais bouillir l'eau sur un alcoolique pour la cuisine et le bain. Maintenant nous travaillions ensemble : je m'occupais de clouer les têtes de clous dans le plancher et d'aider autant que possible, tandis qu'il était déjà un bon artisan. Il a construit tout d'abord des meubles pour la chambre où nous vivions, car bientôt cette pièce serait pour l'enfant. Nous terminons maintenant une deuxième chambre, sur laquelle il travaille après sa journée de travail à la fabrique. Et petit à petit, tout avance.

L'enfant a commencé à marcher rapidement et je me suis inquiétée quand elle tombait souvent car le plancher n'était pas encore fini. Bientôt l'eau et l'électricité ont été installés dans la maison, ce qui nous a permis de travailler plus tard dans la journée. Yuri continuait les travaux tandis que je peignais.

Un jour, alors que j'enveloppais l'enfant sur une table après son bain, je me suis retournée un instant et soudainement j'ai entendu qu'elle était tombée au sol. Cela m'a beaucoup effrayée et j'ai réalisé que je n'étais pas vraiment pratique en tant que mère.

L'enfant a commencé à marcher rapidement. Je manquais souvent de temps pour être constamment avec elle, alors elle tombait souvent et se blessait les genoux, mais on pouvait acheter des bandes adhésives prêtes à l'emploi pour ses petites blessures. Un jour, mon mari installait une porte dans une pièce, et par malchance la porte est tombée sur le plancher alors que l'enfant courait vers son père ; heureusement elle n'est pas tombée dessous. Cela nous a tellement effrayés tous les deux qu'on a décidé de ralentir notre rythme de travail pour surveiller ce que faisait l'enfant. Finalement, la deuxième chambre à coucher, la cuisine et la salle de bain étaient prêtes, et la vie est devenue beaucoup plus facile.

Dans le jardin poussaient les tomates de mon mari et nos petits concombres et oignons ; il avait aussi planté du raifort pour voir comment ça allait, qu'il avait reçu d'un Européen sur son lieu de travail car en Australie à cette époque personne ne connaissait le raifort ni l'ail.

Quand nous vivions encore à Granville [Note : ville alors sous domination autrichienne], ce quartier était peuplé principalement par des gens pauvres qui vivaient dans des logements gouvernementaux, mais beaucoup avaient aussi leurs propres petites maisons et jardins fleuris. Ceux qui habitaient les bâtiments gouvernementaux pour pauvres travaillaient dans les usines ou d'autres emplois ordinaires et étaient majoritairement de tendance communiste. Comme l'État australien nous avait amenés en Australie, nous devons y rembourser notre contrat là où on nous disait de le faire. Je n'avais qu'une petite enfant et ne travaillais pas, tandis que mon mari travaillait à la fabrique en trois tours.

420

À l'opposé de notre maison à Granville vivait une agréable famille australienne, deux adultes et un petit garçon nommé John. Nous ne nous croisions pas souvent car cet homme prenait le bus pour aller travailler au bureau en ville, tandis que mon mari allait à la fabrique à vélo, parfois pour d'autres horaires. Derrière notre maison se trouvait un parc où les enfants s'amusaient souvent. Le fils de nos voisins, John, jouait souvent avec une balle et frappait celle-ci vers notre clôture. Cette balle traversait régulièrement la cour derrière notre maison, où poussait du

maïs et où notre chien était attaché à un poteau.

Quand mon mari dormait après sa nuit de travail et que les enfants jouaient près de la clôture, je sortais pour leur demander d'aller plus loin et de ne pas frapper leur balle car le bruit réveillait mon mari. Tous les enfants obéissaient, sauf John qui continuait à frapper la balle près de notre maison, juste devant la chambre où dormait mon mari. J'allais une nouvelle fois vers lui pour lui demander d'arrêter mais il poursuivit son jeu. Alors je menaçai de le rapporter à sa mère. Sans réaction, il continua.

Je me dirigeai immédiatement vers la mère de John qui était là et lui racontai tout. Elle répondit aussitôt : «Ce n'est pas mon John» et ajouta que notre cour était sale. C'est vrai qu'avant ma maison poussaient des fleurs, mais derrière, dans le jardin, il y avait diverses plantations dont du maïs.

Un garçon qui jouait avec John vint me trouver quelques instants plus tard pour dire que c'était lui qui frappait la balle. Je l'interrogeai immédiatement : «Combien Mrs Barthalamur t'a-t-elle donné pour ça, 5 shillings ?». Ainsi, certaines mères élevaient leurs enfants.

La météo était très chaude pendant longtemps et les aliments se gâtaient rapidement. Personne n'avait de cave sous la maison comme chez nous en Ukraine, mais il y avait une petite glacière. Une fois par semaine, on apportait un grand bloc de glace coupé à cheval jusqu'à la maison pour le mettre dans cette glacière. On livrait aussi du lait et du pain chaque jour, ce dernier étant fait de blé et d'une qualité uniforme. Si quelqu'un ne pouvait pas être chez lui pendant la journée, on laissait une note avec l'argent et les quantités nécessaires sur le seuil de la porte.

À cette époque, les gens étaient honnêtes et nous n'avions jamais fermé nos portes à la maison. On laissait souvent divers objets dans notre cour ou devant la maison.

Vers la fin des années 1950 à Sydney, l'Église catholique australienne a commencé à organiser des offices religieux ukrainiens car le père Mykola Kopyiakivskyi, né à Borzhchev et venu de Canada, est arrivé comme premier prêtre et organisateur de notre vie religieuse ici. Nous avons alors décidé d'administrer le baptême de notre première fille chez nous car l'église était loin et difficilement accessible en transport. La petite a été baptisée Christina-Orysia. Ses parrains étaient Zenon Boris «Jean» de la région de Yaroslav et Olena Popik-Mychkovska des environs de Chernivtsi.

À Sydney, une vie communautaire ukrainienne s'est organisée car la plupart d'entre nous avaient travaillé dans la ville ou à proximité pour remplir nos contrats annuels signés. Il y avait beaucoup de reconstruction et de développement ici avec divers emplois disponibles.

La communauté a acheté sa première maison près du centre-ville de Sydney, où les gens se réunissaient pour organiser différents groupes, une école pour enfants ainsi que des événements variés.

Le mari a terminé son contrat de travail d'une durée d'un an et a commencé un nouveau, plus proche cette fois-ci, sur une usine qui fabriquait divers objets en amianthe ; la plupart du temps, il travaillait à la construction et le tissu était déjà plus présent. Après le contrat de travail, les gens avaient le droit de vivre définitivement dans ce pays, et après cinq ans d'habitation ici, ils pouvaient obtenir la citoyenneté. Au début, nos compatriotes n'étaient pas pressés d'obtenir la citoyenneté car ils pensaient que des changements allaient se produire en Ukraine et qu'ils reviendraient un jour dans leur pays qui aurait besoin de bons professionnels.

Le mari Yuri a acheté une bicyclette d'occasion avec laquelle il allait au travail. Il a également fixé un siège pour l'enfant à sa bicyclette, afin de transporter les courses jusqu'à la maison ou de faire des promenades avec son enfant. Les week-ends et pendant les fêtes, il prenait le train pour Sydney, où il allait à l'église pour écouter l'abbé Kopyakivs'kyi, achetait notre journal "Vilna Dumka", rencontrait des amis et faisait connaissance avec de nouveaux Ukrainiens. Là-bas, ils discutaient du sort de la communauté ukrainienne ici en Australie. Notre première immigration post-guerre vers l'Australie était politique car elle était nationaliste. Des gens d'horizons divers y étaient venus : des travailleurs forcés en Allemagne, des activistes, des soldats des Combattants de la Libération, des réfugiés persécutés par le régime communiste soviétique ; il y avait donc beaucoup d'intellectuels conscients. Nos émigrés, dès leurs premiers pas sur ce nouveau sol, ont commencé à se regrouper, à poser les fondations et à créer une vie communautaire organisée et nationale. Le mari Yuri revenait de ces discussions non seulement physiquement fatigué mais aussi spirituellement enrichi et satisfait des actions communes auxquelles il participait.

Comme toujours, nos femmes énergiques nous ont guidés en avant. À la ville de Cowra, dans le camp où se trouvaient les femmes avec leurs enfants dont les maris étaient envoyés loin pour travailler sous contrat, grâce à l'initiative de la maîtresse Irina Pelens'ka, nos femmes ont organisé une organisation féminine appelée Union des Ukrainiennes en octobre 1949. Dans le camp de Cowra, nos femmes se sont immédiatement mises au travail éducative, culturelle et charitable. Elles donnaient des conférences, organisaient des réunions, des événements et des expositions d'art populaire ukrainien. Elles ont créé les premiers jardins d'enfants, une école, un chœur et un groupe de danse, et participaient à divers concerts dans le camp et dans la région.

Nous étions une immigration politique qui commençait à diffuser des informations véridiques sur l'Ukraine. Nous expliquions pourquoi nous étions ici et où se trouvait l'Ukraine car les habitants australiens ne connaissaient pas notre pays, le Soviet Union étant présenté par Moscou comme une "grande Russie" dans le monde libre.

Quand les hommes terminaient leur contrat de travail d'une durée d'un an, leurs familles commençaient à quitter les camps pour chercher un logement, idéalement aux abords des villes où il était facile de trouver du travail. Souvent, plusieurs familles ukrainiennes s'installaient ensemble dans une même localité et organisaient alors une vie communautaire collective ; l'Union des Ukrainiennes y créait un comité féminin qui organisait les jardins d'enfants, les écoles et la culture. À proximité de Sydney, Irina Pelens'ka a organisé le premier comité local de l'Union des Ukrainiennes, le Comité du Prince Olga. Je suis également devenue membre de ce comité. Nos professionnels qui avaient terminé leurs contrats de

travail pénibles et physiques cherchaient un emploi dans leur domaine. Seuls nos médecins devaient encore se former pour exercer leur profession.

430

Mon mari a loué une chambre à notre maison à un jeune couple italien, nouvellement arrivé comme nous. Le jeune Italien travaille là où mon mari travaille, tandis que sa femme n'a pas trouvé de travail car elle est enceinte. Ils sont une bonne famille et on communique avec eux en anglais. La jeune Italienne s'occupera d'Orysia pendant que je vais travailler. J'ai acheté un vieux vélo pour me rendre à mon travail, dans une usine d'amiant où travaille mon mari. Je ne travaille qu'en journée, tandis que Yuri est en trois shifts. Nous sommes contents car nous travaillons maintenant tous les deux sur cette usine qui paye mieux et nous permettra de rembourser plus rapidement nos dettes.

À l'époque, nous n'avions pas conscience des dangers pour la santé liés à l'amiant. Ce ne fut que quarante ans plus tard qu'on reconnut son danger mortel après que beaucoup d'ouvriers de cette usine étaient décédés ou tombaient malades d'un cancer terrible.

Mon mari pensait constamment à comment commencer son propre petit commerce. Bien que nous ayons encore des dettes pour notre première maison, il a emprunté de l'argent à la banque et acheté un terrain sur lequel construire une deuxième maison, trois kilomètres plus loin de celle où nous vivions actuellement. Il a bientôt dessiné les plans d'une maison légèrement plus grande et meilleure, commandé des matériaux pour la construction, et après son travail et pendant ses temps libres, il s'est mis à construire car il se considérait déjà comme un constructeur expérimenté. Nos bons locataires nous ont informés qu'ils allaient déménager chez une famille italienne proche, car leur famille allait bientôt s'agrandir. Je continue de travailler à l'usine et aide Yuri dans la construction autant que possible. Nous y allons en vélo avec notre enfant.

Après un certain temps, mon mari a ramené une autre jeune famille italienne avec leur petite fille pour qu'ils viennent vivre chez nous. Je retourne travailler à l'usine où travaille mon mari, bien que dans des horaires et une section différents de Yuri.

Cette nouvelle famille italienne ne comprend pas très bien l'anglais et ma pauvre connaissance du latin s'est effacée, donc nous n'avons pas beaucoup d'échanges avec eux. La femme italienne aime cuisiner ; nous avons une cuisine commune et elles nous invitent souvent à déguster leurs délicieux «spaghetti bolognaise» ou leur bonne café. Nos filles passaient de bons moments ensemble et créaient leur propre langue. Mais après un certain temps, la famille italienne a trouvé un autre endroit pour vivre et est partie d'ici.

J'ai commencé à emmener ma petite Orysia dans une école maternelle australienne près de notre maison. Elle ne connaissait pas l'anglais car nous n'en parlions pas entre nous, alors j'ai demandé à la maîtresse de faire attention et elle a vite appris.

La petite revenait de l'école toujours contente d'avoir appris une nouvelle chanson ou un poème. Elle chantait ou déclamaient et me demandait ce que cela signifiait car elle ne comprenait pas tout encore. Parfois, je devinais que certains mots

n'étaient pas appropriés pour la chanson, alors j'allais voir ma bonne voisine australienne qui m'aidait à comprendre. Parfois même elle ne connaissait pas ces chansons ou poèmes et demandait à ses enfants. Ainsi, moi et Orysia apprenions ensemble les chansons et poèmes pour enfants en anglais. En deux mois, Orysia avait appris l'anglais et plus tard obtenait toujours une excellente note en anglais à l'école.

435

Mon mari, en rentrant du travail dans son rover, a eu un accident et s'est accroché à une charrette de marchandises ; il est tombé et s'est cassé l'épaule. Il ne pouvait plus aller travailler car sa main était bandée, mais nous avons continué la construction de notre deuxième maison. Maintenant, j'avais plus de travail sur le chantier : mélanger le ciment avec le sable, apporter les briques, car il n'avait qu'une seule bonne main et l'autre ne servait que pour se soutenir.

Notre voisine, une vieille dame australienne, nous observait travailler et devait sûrement être surprise de voir à quel point nous travaillions dur. Chaque jour, elle nous apportait du thé et des gâteaux frais. Quand Orysia était avec nous, elle prenait part aux choses, montrait ses fleurs, sa petite chienne, et allait se promener avec elle. La fillette voulait maintenant avoir son propre chien, alors nous avons dû ramener un petit chiot de deux mois d'un ami ukrainien. Mon mari l'a appelé "Julik", car il causait beaucoup de dégâts : il emportait les chaussures de bébé et autres objets et nous devions passer du temps à tout retrouver.

Enfin, le médecin a dit que la main était guérie, bien qu'elle ne se soit pas réunie comme elle aurait dû, et mon mari est retourné au travail.

Quand mon mari Yuri a un peu de temps libre, nous continuons les travaux pour notre deuxième maison. Je suis à nouveau enceinte. Mon mari est content que ce pourrait être un garçon et continue à rêver de son propre petit commerce, car il a une fibre d'entrepreneur très prononcée.

Nous inscrivons aussi Orysia, qui a six ans maintenant, dans l'école ukrainienne organisée par la famille Denisenko les samedis. C'est assez loin pour nous : il faut prendre le bus jusqu'à la gare ferroviaire, puis un train pendant une station, et ensuite marcher encore un kilomètre. Orysia aimait beaucoup l'école ukrainienne car elle apprenait aussi des danses ukrainiennes et faisait de nouvelles amitiés avec d'autres enfants ukrainiens. Les cours de danse se déroulaient après les leçons, ainsi que parfois pendant la semaine.

440

Avant Noël chrétien, notre fille Orysia a participé à une représentation scolaire sur l'Enfant-Jésus dans les étables. Elle en était très contente et nous a raconté avec tant d'enthousiasme que nous avons décidé de lui préparer des crèches sous le sapin pour notre Noël ukrainien. L'homme a construit la crèche, et moi j'ai acheté une poupée, je l'ai habillée et mise sur du foin dans les étables. Nous avons expliqué à Orysia que nous célébrions maintenant notre Noël ukrainien, et après le repas de fête, nous sommes allés voir la crèche sous le sapin. Nous n'avons jamais vu notre enfant aussi enthousiaste et joyeuse qu'à ce premier Noël dans notre première maison en Australie.

Plus tard, j'ai acheté une plus grande poupée pour elle que je lui ai habillée avec un costume national ukrainien. Orysia emmenait cette poupée à l'école et les enfants australiens s'en amusaient beaucoup.

En Australie, il y avait beaucoup de travail après la guerre car le gouvernement australien cherchait à développer son économie dans divers secteurs. Le continent est très grand et à l'époque comptait 7 millions d'habitants. Après la guerre, l'Australie a décidé d'attirer une main-d'œuvre bon marché principalement composée de réfugiés européens car elle était alors considérée comme une nation européenne. Aujourd'hui, elle fait partie de l'Asie et reçoit un plus grand flux de population venant des pays asiatiques et africains. À la fin de 2017, quand j'écris ces souvenirs, l'Australie compte 24 millions d'habitants.

Avec une immigration croissante en Australie et un manque de logements disponibles, mon mari a eu l'idée de créer une entreprise dans le domaine des matériaux de construction. Avec des moyens modestes, Yuri s'est lancé dans la création de son propre business. Son idée était très astucieuse, comme à l'époque où il faisait partie des rangs de l'UPA [Note : Organisation paramilitaire ukrainienne pendant et après la Seconde Guerre mondiale]. C'était un travail énorme pour une seule personne, alors mon mari a pris en partenariat avec un Ukrainien nommé Osyp Rogozynsky qui travaillait sur une usine. Ils ont vendu notre deuxième maison et remboursé les dettes avant d'acheter ensemble un terrain à 30 kilomètres de chez nous pour y installer leur entreprise. Ils ont aussi acheté un camion d'occasion que nous utilisions en week-end, avec nos deux familles, pour entourer le terrain de barrières et construire une porte afin de préparer l'ouverture de notre nouvelle entreprise.

Souvent, mon mari Yuri et son associé Osyp partaient pendant plusieurs jours dans des régions d'Australie où il y avait de grands forêts. Ils achetaient du bois dans les scieries locales pour leur entreprise nouvellement créée, enregistrée sous le nom « BAROTIMBER ». Ces voyages étaient parfois périlleux car ils transportaient de lourdes charges et la vieille camionnette faisait souvent des caprices. Mais mon mari Yuri savait toujours comment gérer les situations difficiles et imprévues. Le travail était épuisant, mais le rêve d'un développement d'entreprise privée qui soutiendrait et aiderait les familles ukrainiennes et favoriserait la vie communautaire ukrainienne sur cette terre lointaine en Australie donnait de l'énergie et de l'inspiration pour que leurs plans et rêves deviennent réalité.

445

Le 18 juin 1956, notre deuxième fille, Irina-Oksana, est née. Cela me rendait plus difficile d'aider Yuri dans le développement de son entreprise et aussi de conduire ma première fille Orysia, avec la nouvelle-née, à l'école ukrainienne les samedis. Parfois, Orysia était obligée d'y aller seule car elle connaissait bien où et quand changer de bus pour prendre le train, puis marcher environ un kilomètre. J'avais beaucoup de peine pour la petite Orysia de sept ans, mais elle aimait tellement l'école ukrainienne, surtout les danses ukrainiennes que ses enseignants Denisenko organisaient après les cours.

Un samedi, un incident est survenu avec Orysia qui nous a obligés à changer notre lieu de vie. En revenant de l'école, elle a perdu l'argent qu'elle devait utiliser

pour payer le bus qui la ramenait chez elle après avoir pris le train. Sans argent pour le billet du bus, elle a décidé d'y aller à pied en suivant le trajet du bus. Mais elle s'est égarée car le bus tournait dans toutes les rues et impasses pour prendre des passagers jusqu'à la gare, alors que notre pauvre Orysia devait rebrousser chemin et essayer de se rappeler exactement le parcours du bus.

J'attendais anxieusement l'arrivée du bus, mais il est passé sans s'arrêter. J'ai commencé à m'inquiéter, des pensées contradictoires tourbillonnaient dans ma tête. Yuri était au travail et nulle part près d'un téléphone. Dehors, le soleil brûlait fort. Le temps passait et Orysia ne revenait pas... Je paniquais, que faire ? J'ai mis la petite Oksanochka dans son landau et suis allée à la gare. Après un certain temps, j'ai vu ma chère Orysia qui se traînait vers moi. En l'enlaçant, je pleurais car son doux visage était rouge et brûlant comme une petite flamme, et sur sa tête, une mèche de cheveux dorés séchée par la sueur formait une raie rouge. Épuisée, assoiffée, trempée de sueur mais avec un sourire qui rayonnait de satisfaction, de joie et de certitude qu'elle avait suivi le bon chemin car elle voyait notre maison apparaître à l'horizon.

Yuri est rentré du travail tard dans la soirée. Les filles ne le voient jamais car il part très tôt au lever du soleil et rentre quand les étoiles sont déjà dans le ciel, comme il disait : « Le temps perdu ne peut pas être rattrapé même par un cheval ». Mais les enfants dormaient déjà. Je lui ai raconté l'aventure d'Orysia. Après avoir discuté, nous avons décidé qu'il fallait que nous déménagions plus près de notre entreprise. C'était aussi l'avis d'Osip, un de nos associés. Yuri a acheté cinq acres de terre non loin de notre entreprise, à environ trois kilomètres, car le prix était presque le même qu'un petit morceau de terrain pour construire une maison près de la ville. C'est ce que nous avons fait.

Yuri est très content de nos cinq acres de terre. La parcelle est un peu montagneuse avec des champs vastes et beaux qui s'entrelacent avec d'autres exploitations agricoles et vignobles, et à trois kilomètres coule la rivière Nepean.

450

Depuis notre colline, les «Monts Bleus», couverts de grands arbres à huile d'eucalyptus, verdissent. Leur nom de "Monts Bleus" vient du fait que la feuille des eucalyptus absorbe le soleil et libère une essence bleutée dans l'air. Ces paysages merveilleux lui rappelaient son village natal Lubno, la Lemkivshchyna [Note : région historique en Ukraine] et les Carpates, où il a passé presque quatre années de jeunesse turbulente, obstinée et courageuse.

Jurii a immédiatement construit une petite maison à deux pièces sur notre terrain accidenté et a fait passer l'électricité depuis la route. Il a installé une vieille cuisinière électrique pour la cuisine et prévu la construction d'une autre pièce pour la cuisine et le lavage. Nous avons déménagé de nouveau, cette fois avec nos deux enfants, dans notre nouvelle maison. Nous nous sommes installés comme nous l'avons pu, mais actuellement, nous n'avons pas encore d'eau car il faut faire passer les tuyaux depuis la route principale à travers notre grand champ, ce qui est assez loin et prend du temps. J'apporte l'eau en jerrycans chez nos voisins dont nous avons acheté la terre, car leur maison n'est pas très éloignée de la nôtre.

Très vite, Jurii a acheté une vieille Volkswagen allemande d'occasion pour se

rendre au travail à quelques kilomètres et un vélo pour Orysa qui allait en bicyclette à l'école. Nous avons appris que dans cette vaste campagne vivent également des familles ukrainiennes dont les enfants vont chaque samedi à une école ukrainienne, située dans un local de la cathédrale catholique australienne. Les enseignants sont Ivan Suhovytsky et un ancien soldat de l'armée Petliourovych Piliip Kophtaruk.

J'ai commencé à apprendre à conduire avec Jurii comme instructeur. Dans cette vaste étendue, les chemins de campagne se rejoignent pour mener au petit village de Penrith. Jurii était un bon et équilibré professeur et j'étais bientôt prête à passer l'examen pour obtenir mon permis de conduire et pouvoir rouler seule en voiture. Le soir venu, je me rendais par les routes sinueuses chez nos voisins pour ramasser le lait.

Un soir, revenant avec Orysa qui tenait un seau de lait, nous avons pris une route montagneuse menant à la plaine. Soudainement, sans raison apparente, elle a éteint les phares de la voiture qui illuminaient notre chemin. J'ai paniqué, ai légèrement dévié et quelque chose s'est heurté au véhicule. La voiture s'est arrêtée brusquement. Orysa, assise à côté de moi, est tombée en avant et a renversé du lait, ce qui m'a encore plus effrayée. Mais je n'ai pas perdu la tête, j'ai compris ce qui était arrivé, ai allumé les phares et suis sortie pour voir ce que nous avions heurté. C'était un petit buisson vert à côté de la route. Je suis rentrée tremblante et effrayée chez nous et j'ai annoncé à Jurii qu'il y avait eu un incident sur la route et que je ne voulais plus conduire, ni passer l'examen pour le permis de conduire car cela n'était pas nécessaire pour moi.

455

Mon mari et mon professeur, calmement mais d'un ton autoritaire, m'a dit de faire asseoir les enfants déjà épuisés dans la voiture sur le siège arrière, puis de prendre les clés et de me mettre au volant, lui s'asseyant à côté de moi pour donner des instructions sur où je devais conduire. Il a souligné : « Conduis simplement et pense où et comment aller, car l'auto fait exactement ce que tu lui dis ! » Nous sommes sortis sur la grande route principale qui traverse presque toute l'Australie d'est en ouest. J'étais effrayée, car il était déjà tard dans la soirée et beaucoup de conducteurs expérimentés circulaient dans les deux sens sur la route. Mais selon les ordres de Yuri, je conduisais toujours plus loin, jusqu'à ce que nous soyons derrière les Bleues montagnes [Note : une référence à une chaîne de montagnes], puis nous sommes rentrés par le même chemin pendant environ deux heures et demie. J'étais épuisée physiquement et moralement, la sueur coulait en filets sur mon front, mon visage et tout mon corps. Cependant, deux jours plus tard, j'ai passé l'examen et obtenu mon permis de conduire, et avec satisfaction mais aussi quelques petites mésaventures, je continue à conduire jusqu'à aujourd'hui, ce qui fait presque soixante ans.

Le lendemain, après avoir reçu le permis, j'emmenais mon mari au travail tôt le matin, puis la nourrice Orysia à l'école et enfin m'occupais de mes propres ou des affaires de mon mari.

Souvent avec mon mari et les enfants, nous roulions dans notre petit « Volkswagen » par les routes forestières jusqu'au nord profond d'Australie pour trouver des scieries et acheter du bois coupé à bas prix. Ce bois était ensuite acheminé par train jusqu'à la gare la plus proche de Sydney, puis transporté par

nos camions vers notre entreprise où il était transformé en divers matériaux de construction.

L'Australie est un pays immense et plus on s'éloigne des côtes, moins la population est dense. Les étroites routes forestières couvertes de poussière s'étendaient à perte de vue. Nous nous arrêtions souvent pour écouter les bruits du bois qui était coupé et partions dans cette direction. Les mouches nous importunaient, les enfants pleuraient et se plaignaient, mais mon mari savait toujours comment reconforter les enfants et me convaincre que toutes ces difficultés actuelles étaient pour le développement de notre entreprise et un meilleur avenir pour nous. Je l'approuvais entièrement car je n'aimais pas le business et ne m'intéressais pas au commerce, mais j'aidais comme je pouvais.

Nous vivions sur une propriété d'environ cinq hectares où nous avons développé une petite ferme et commencé à construire une plus grande maison. Mon mari a acheté une vache, des poules et un cheval pour les enfants. J'étais contente car nous avons notre propre lait, crème et beurre, heureuse de savoir comment traire la vache car auparavant j'avais dû faire le trajet d'un kilomètre et demi jusqu'à l'exploitant agricole qui avait des vaches pour obtenir du lait. Mon mari a ensuite acheté une deuxième vache et bientôt un petit veau était une distraction pour les enfants, bien que cela signifie plus de travail pour moi car mon mari passait tout son temps à gérer l'entreprise qu'il dirigeait et promouvait avec ses connaissances et son expérience. L'entreprise prospérait rapidement. Moi, je m'occupais du foyer, des enfants et consacrais mon temps libre à la vie communautaire.

460

Dans l'entreprise «BARO TIMBER», il y avait déjà plus de travailleurs. On avait acheté divers outils, machines à bois, appareils et équipements techniques utilisés dans le bâtiment.

À chaque fois, davantage d'immigrants construisaient leurs propres maisons ; parmi eux se trouvaient aussi nos Ukrainiens qui avaient encore en mémoire notre cri commercial «le nôtre pour le nôtre à nos prix». Nos gens étaient particulièrement satisfaits des constructions réalisées aux prix modérés.

Très vite, une communauté ukrainienne a vu le jour dans cette région. Grâce à notre entreprise, un petit bâtiment communal a été construit où nos enfants apprennent maintenant en grandissant de plus en plus nombreux chaque année. Je les amène désormais samedi après midi à l'école et j'y enseigne moi-même. De plus, une fois par semaine, mes filles rendent visite à leur professeur d'origine australienne qui leur donne des leçons de piano.

La jeunesse est en train de grandir et des écoles ukrainiennes, des institutions communautaires et pour la jeunesse se sont créées dans les vastes faubourgs de Sydney. La jeunesse appartenait aux organisations PLOSHCHAD (Union de la Jeunesse Ukrainienne) et SUM (Association de la Jeunesse Ukrainienne). Dans notre quartier le plus éloigné, une section SUM a été organisée. J'ai pris en charge l'éducation des jeunes. Une ou deux fois par semaine, après les cours à l'école australienne, je ramenaient les enfants au centre ukrainien pour leur donner des leçons d'instruction civique. La jeunesse était très intéressée par son association. Après ces séances éducatives, j'amenaient les enfants de retour chez eux car

certain parents étaient encore en train de travailler et d'autres n'avaient pas de voiture. J'avais quinze ou seize élèves.

Nos gens se sont organisés davantage dans la vie communautaire. Ils construisaient ou louaient des bâtiments pour les activités communes. De plus en plus de sociétés et groupes étaient créés, comme des chorales, des clubs de danse, des théâtres amateurs, des équipes sportives, des organisations : Union des Ukrainiennes, SUM, PLOSHCHAD. Il était nécessaire d'avoir un centre communautaire central plus grand, ce que les premiers organisateurs ont entrepris. À l'époque, la banlieue de Lidcombe à Sydney s'est avérée être le lieu idéal où se trouvait une gare desservant trois directions et où quelques-uns de nos compatriotes avaient déjà établi leur résidence.

Notre premier logement au centre de Sydney a été vendu, et avec l'aide des dons généreux de nos concitoyens, un nouveau bâtiment communal a été acheté à Lidcombe. Une petite église catholique ukrainienne et trois églises orthodoxes UAOC ont été construites dans les environs proches. Des écoles ukrainiennes sont apparues ici et la vie communautaire s'est développée, car le nombre de familles, d'enfants et de jeunes a augmenté.

Très vite, il y avait besoin de plus d'espace au sein du bâtiment communal pour accueillir toutes les organisations, sociétés et groupes.

465

Mon mari Yuri, qui est un bon constructeur et entrepreneur, a proposé d'agrandir la maison ou de construire un deuxième étage. Mais tous les citoyens n'étaient pas d'accord avec son idée. Comme toujours, chacun venait d'une partie différente d'Ukraine et avait ses propres opinions, ce qui a engendré des malentendus. En écrivant aujourd'hui, je me rends compte que la cinquième colonne s'est également infiltrée dans notre vie communautaire ici.

Alors mon mari et nos partisans ont décidé de construire un deuxième grand Dôme de l'Ukrainienne de la Jeunesse à proximité. Il a consacré un an de travail quotidien et une partie de son argent à cette construction. Ce dôme est rapidement devenu très populaire, avec une grande salle où se déroulaient toutes les cérémonies importantes pour notre communauté et notre nation. En 1970, au sein du Dôme de l'Ukrainienne de la Jeunesse, nous avons créé un département du Syndicat des Ukrainiennes d'Olena Basarab, dont les fondatrices étaient Olena Shevchik, Sofia Gut et moi-même. Ce département a obtenu une chambre pour ses activités qui est toujours utilisée aujourd'hui.

Nous avons immédiatement organisé une section "Jeunes Filles" pour nos filles et futures mariées dans ce département. Le département est devenu grand et populaire. La plupart des membres étaient des travailleurs acharnés et déterminés originaires d'un village différent en Ukraine, qui s'étaient retrouvés à l'ouest pour diverses raisons et sont maintenant ici, dans cette lointaine contrée encore peu connue. À part éduquer notre jeunesse, la nouvelle génération, nous maintenions nos traditions et notre culture. Nous informions les habitants locaux sur l'Ukraine opprimée dont ils n'avaient aucune connaissance car le Soviet Union était considéré comme un État russe [Note : en 1970]. Souvent lors des discussions, il fallait débattre pour expliquer qui nous étions, quelle était notre patrie et son histoire. De nombreux individus occupant des postes

gouvernementaux, ayant reçu leur éducation dans les universités britanniques, étaient imprégnés de l'idée communiste qui s'était infiltrée même parmi la jeunesse universitaire en Angleterre. Ces diplômés d'université faisaient du tort à leurs pays et aussi aux autres, comme Philby le Britannique a fait pour nous Ukrainiens. La majorité des Australiens et de l'État étaient très opposés au communisme et nous collaborions avec eux principalement avec les organisations féminines.

Notre département du SU d'Olena Basarab, avec nos filles dans la section "Jeunes Filles", qui avaient étudié à l'université et connaissaient bien toutes les règles officielles locales, a commencé à mener des activités extérieures. Nous avons commencé à publier et à diffuser des brochures sur notre histoire, notre culture, comment et pourquoi leurs parents se trouvaient ici, sur nos femmes en Ukraine, exilées dans les goulags sibériens, et nous intervenions pour elles.

Mon voyage en Ukraine.

470

Année 1991. Il y a tout juste cinquante ans que je quittais l'Ukraine, et pendant toutes ces années j'ai rêvé de la revoir un jour. Enfin, mon rêve se réalise et nous partons pour l'Ukraine... Pour éviter le vol par Moscou, nous prenons un avion yougoslave proposé qui passe par Belgrade puis Kiev. Notre première déception à Belgrade, car il fallait quand même passer par Moscou pour aller à Kiev, ce qui a prolongé notre voyage de plusieurs heures et ajouté une dose de nervosité.

Nous atterrissons enfin sur le tarmac de l'aéroport de Kiev, sur notre terre natale. Joie mêlée d'amertume, car la gestion communiste saute aux yeux immédiatement. La route menant à l'aéroport nécessite des réparations, les bâtiments sont négligés et on ne voit pas beaucoup d'avions étrangers. Le contrôle effectué par de jeunes garçons en uniformes militaires s'est déroulé rapidement sans encombre.

Six personnes de notre famille nous attendaient toute la journée. Une rencontre joyeuse, agréable et inoubliable marque le début de notre long voyage à travers l'Ukraine. Pendant cinq jours, nous avons exploré dans tous les sens notre Kiev dorée, un véritable beau lieu ! Beaucoup de verdure, des parcs, des arbres, des monuments historiques datant du temps des princes, et tout cela est entrelacé avec le majestueux fleuve Dniepr et ses grands ponts.

Au sommet se dresse l'or des coupes de nos églises, les vestiges des murailles historiques sont visibles, y compris les Portes Dorées qui ont été restaurées. Partout on sent la trace de la gloire princière. Les édifices religieux sont en train d'être rénovés et restaurés, comme le cathédrale Sainte-Sophie avec ses belles fresques ; la clocher est presque entièrement réparé, bien que sans les cloches. Dans les musées, on trouve beaucoup de fouilles archéologiques et d'expositions sur notre glorieuse histoire passée, mais les inscriptions sont en russe, parfois bilingues.

Dans le cathédrale Sainte-Sophie, dans un coin, se tient solitaire le sarcophage de Yaroslav le Sage, tandis qu'à l'autre bout du musée, encore non terminé, on trouve le sarcophage de la sainte princesse Olga, déplacé de l'église des Dix-Mannées. Le musée présente un fragment du Podil kievien du XIe siècle, une

maquette de Kiev Ancienne et beaucoup de plans d'églises de Kiev.

475

Les sanctuaires de la Pecherska Lavra, qui ont été détruits et pillés par le régime communiste, sont en train d'être reconstruits et restaurés. L'église des Saints, construite par le hetman Mazeppa, a également été beaucoup pillée. Une partie du monastère a été réaménagée pour des usages communistes. On sent encore ici une présence russe. Les moines, principalement jeunes, parlent et écrivent en russe. Il n'y a pas longtemps, de nouveaux passages et routes ont été aménagés, détruisant beaucoup de sépultures contenant les reliques de nos grands hommes ; seules restent malheureusement celles du Goukovets. Selon l'ordre de Raïsa, la source historique du monastère a été bouchée et une pergola y a été installée. Ces rénovations imprudentes pourraient causer des effondrements et détruire certaines parties de la Pecherska Lavra, c'est ce que nous a dit notre guide.

À Kiev, il y a beaucoup de nouveaux bâtiments administratifs communistes, dont le plus imposant est celui du Parti Communiste. Certains d'entre eux sont maintenant fermés et rebaptisés pour d'autres usages, comme par exemple le musée Lénine. Dans un beau parc au-dessus du Dniepr se trouve la maison de la Verkhovna Rada d'Ukraine où nous avons rencontré les députés Yavorivskyi et Derkach. Yavorivskyi a demandé que l'on transmette aux Ukrainiens en Australie le message que tous les colis pour les enfants de Tchernobyl sont bien arrivés, certains avec du retard, et qu'ils ont été distribués aux enfants. Il nous a prié d'envoyer à l'avenir directement à la Verkhovna Rada, au nom de lui-même, car ils peuvent recevoir rapidement sans problème.

À Kiev, nous avons rencontré Mariia Chigrin qui a défendu Khmara et nos autres patriotes arrêtés.

Dans le parc, près du tumulus d'Askold, nous rendons hommage aux héros jeunes de Kout, enterrés non loin, mais peu de gens connaissent cela aujourd'hui. Les nouveaux immeubles résidentiels que l'on appelle des "flets" ont été construits selon un même plan dans toutes les grandes villes d'Ukraine et dans d'autres pays communistes. Ils sont très serrés, gris et tristes, mal ou incomplètement construits, mais nos gens y ont aménagé de beaux logements propres et tranquilles. Les meilleurs immeubles résidentiels ont été bâtis pour les héros militaires et invalides de la "Guerre Patriote", mais ils sont occupés par l'élite communiste et leurs familles. Ce qui est vraiment impressionnant à Kiev, c'est cette grande statue-musée en hommage à la "grande guerre patriote" au-dessus du Dniepr, que les Kievien appellent la "femme de fer", avec un grand épée et bouclier dans ses mains ; l'épée est étrangement tournée vers le nord. Il y a aussi une grande roue de fête sur la colline Volodimirskaya, qui symbolise l'union des deux peuples pour les siècles à venir, et non loin se trouve la statue de Vladimir le Grand qui la contemple. C'est vraiment étrange et triste de lire sur un monument au communiste Vatutin, qui a dévasté notre peuple, une inscription en ukrainien exprimant la gratitude du peuple ukrainien. Quelle absurdité !

Nous quittons avec regret notre belle capitale et nous dirigeons vers Ternopil et Berdychiv par les villes et villages de collectivisation, passant par Zhytomyr, Berdychiv, Vinnytsia, Khmelnytskyi, où vit une famille d'hommes.

480

Nous admirons la belle nature ukrainienne, les verts arbres qui bordent toutes les routes, et la terre fertile où le chernozem est aussi noir que du beurre. C'est douloureux de voir comment notre belle et riche patrie a été dévastée. Sur les côtés des routes, on voit souvent l'inscription «Préservez votre nature natale». Nous avons traversé beaucoup de champs collectivisés, mais nous avons vu peu de travailleurs dans ces champs ; seulement sur les parcelles où poussaient les betteraves, nous avons observé des femmes avec des outils et quelques hommes qui travaillaient. Entre Kiev et Kaniv, nos yeux ont été charmés par les grandes étendues de graminées fleuries.

Les routes entre les grandes villes sont assez bonnes, mais dans les villages, il est rare de trouver une bonne route. À Kiev, la route menant de l'aéroport au centre-ville est nouvelle et excellente car elle dessert souvent des personnalités et des visiteurs importants. Il y a beaucoup d'automobiles, même dans les petits villages. Les conducteurs ne prêtent presque jamais attention aux piétons, même dans les grandes villes où il y a des passages pour piétons. C'est cette culture impolie héritée de la Russie communiste : négligence sur les routes et aux passages, service désagréable dans les magasins, restaurants et hôtels, ainsi que beaucoup d'alcoolisme. En traversant les kolkhozes [coopératives agricoles], nous avons remarqué l'irresponsabilité. Les machines et outils des kolkhozes sont négligés, leurs bâtiments sont en ruine et le travail est parfois mal fait.

À Vinnytsia, nous sommes arrêtés pour rendre hommage à nos patriotes martyrs ici exécutés par l'ennemi. Nous faisons aussi une halte au pont sur la rivière Zbruch qui divisait notre Ukraine en deux parties. Dès que nous avons franchi le pont, nous avons remarqué comment l'une des rives brille de nationalisme alors que l'autre commence à s'éveiller.

En Galicie [Galicie], dans chaque village et ville, on voit maintenant des tombes élevées aux héros d'Ukraine. Sur les tombes flottent des drapeaux bleu et jaune avec des trois-zébrés dorés et des inscriptions comme «Aux morts pour la liberté de l'Ukraine» ou «Aux Sitchiens et soldats OUN-UPA». Partout, on reconstruit et rénove les églises, et on en construit aussi de nouvelles. Les drapeaux bleu et jaune ne sont pas seulement sur les bâtiments officiels, mais aussi sur des propriétés privées. Maintenant, quand on construit de nouveaux bâtiments, on voit souvent des trois-zébrés et l'inscription «Gloire à l'Ukraine» murées dans le béton. Sur les routes, on peut encore voir des croix comme autrefois.

En Ukraine, il y a des belles petites stations d'autobus en mosaïque avec des motifs folkloriques. Nous entrons dans Ternopil et nous sommes ravis. Ici, il n'y a plus de traces du communisme : Lénine est tombé, les faucilles et marteaux ont été remplacés par des trois-zébrés, et les slogans communistes par des patriotes. La ville est petite, belle et propre avec beaucoup de drapeaux bleu et jaune. Il faut noter que toutes les villes en Ukraine sont propres.

À Berdychiv [Berezhany], nous avons été surpris de voir encore Lénine et des faucilles et marteaux. Cette région était une partie très consciente de l'Ukraine, d'où sont originaires beaucoup de personnalités importantes. Mais en 1944, pendant la période communiste, les populations conscientes ont fui vers l'Ouest et les jeunes se sont joints à l'UPA [Organisation des nationalistes ukrainiens]. Nous avons visité une famille ici et même envisagé de créer un petit entreprise coopérative.

À Berdychiv, il reste des ruines du château, une ancienne gymnase et une belle église Troïtska qui était fermée en raison d'un conflit interconfessionnel. Nous avons assisté à la messe le dimanche avec ma famille sous les parapluies car il pleuvait devant l'église.

485

Après la ville, dans le village de Rai, se dresse un chêne de 600 ans qui a appartenu à Bogdan Khmelnytsky ; il est protégé par des cercles en fer pour sa conservation. Il mesure deux et demi mètres de diamètre et sept mètres de circonférence. C'est un témoin de notre histoire. De Berezhany jusqu'à Halych et Ivano-Frankivsk, car l'homme devait y rencontrer le chef du mouvement UPA d'Ukraine. Ivano-Frankivsk est une grande et belle ville avec des parcs et des bâtiments modernes. Sur la maison du Mouvement [Rukh], un grand drapeau bleu et jaune flotte, tandis que les fenêtres de l'immeuble résonnent de chansons patriotiques grâce à un mégaphone. Un grand message est écrit sur le bâtiment : «Ne pas signer le traité !» Nous avons reçu des informations du président du conseil régional M. Yakovyna selon lesquelles la mairie locale souhaite vendre une colonie touristique non terminée dans les environs de Kosiv, ce qui a intéressé mon homme.

75\). Nous nous dirigeons vers le Podillia en passant par Nadworna, Deliatyn, Vorokhta, Kozmach, Kosiv et Kolomyia. Les paysages montagneux sont comme des tableaux magnifiquement peints. Il y a beaucoup de colonies touristiques et d'hôtels, mais il est impossible pour les touristes ordinaires de trouver un endroit pour se reposer. Seuls les membres du parti ont accès à ces lieux, surtout en été, principalement des Russes qui parlent uniquement russe ; peut-être d'autres aussi. Probablement que dans le futur, ces colonies seront réservées aux touristes.

Nous avons passé la nuit dans une colonie de vacances pour les jeunes à Sheshory. À Kozmach, nous avons vu l'église dont Valentin Moroz a parlé et la plus belle tombe haute dédiée aux Héros d'Ukraine.

À Kosiv, nous cherchions une certaine colonie. Selon les indications, nous sommes arrivés dans un magnifique paysage sous la forêt avec de belles bâtisses, un parc et un petit lac. Là-bas, quelques hommes en surpoids cuisaient de la viande au feu tandis que des voix féminines résonnaient à l'intérieur du bâtiment. Nous demandons : «Est-ce cette colonie ? Est-elle en vente ?» On nous répond : «Oh non ! C'est construit pour le peuple !» Une fois dans la voiture, nos guides sourient et expliquent : «Nous savons pour quel peuple c'est construit, pour ces hommes en surpoids et leurs amantes comme eux.» Nous passons par Yaremche où nous entendons le bruit d'une cascade ; il y a un bel hôtel et des cabines pour les pionniers, mais là aussi il est plein de «zadui» [Note : terme ukrainien désignant des personnes non désirées ou indésirables]. Nous nous arrêtons près du monument à Dovbush et continuons jusqu'à Vorokhta.

À Kolomyia, nous rencontrons les dirigeants du Mouvement et visitons le beau grand musée de la culture hutsule dans l'ancien Maison des Peuples.

490

Nous allons à Stryi. Ce sont aussi des environs magnifiques avec des lieux de villégiature, mais ici aussi viennent se reposer les dirigeants communistes «zahidi». Nous passons par Tuchla, où Ivan Franko a écrit "Zakhary Berkut" et il y a un monument à la mémoire de Franko. Nous nous arrêtons à Stryjnice, où on a découvert des eaux thermales d'origine. On nous dit que jadis beaucoup de gens venaient boire cette eau pour ses vertus thérapeutiques, mais aujourd'hui il y a une certaine quiétude. Ensuite, Trosky, centre touristique et thermal réputé depuis longtemps. Il y a là beaucoup d'hôtels de villégiature, mais des étrangers viennent s'y reposer.

Nous passons par Boryslav, Drohobych, en contournant Lviv [Lemberg en 1910], puis par Zholkva jusqu'à mon village natal Bobrouty. Première halte : l'église restaurée, la première école, le cimetière et les tombes de mes parents et de ma famille. Le village est difficile à reconnaître. Beaucoup de nouvelles maisons, d'autres routes, plus aucun des anciens prés ou champs, certains étangs ont été divisés, ruisseaux, laveries où autrefois les femmes blanchissaient le lin, faisaient la lessive et trempaient la chanvre, c'est là que je me baignais, l'hiver j'y patinais sur des patins à clous, des raquettes ou des patinettes avec mes camarades d'enfance. Dans la forêt derrière le village, où autrefois je cueillais les baies et ramassais les champignons, se trouve une tombe ornée de tridents et de drapeaux, là où des soldats de l'UPA ont péri dans un bunker, peut-être des connaissances ou même des camarades d'école. Mon frère me raconte qu'il a participé à la lutte quand il était jeune et pourquoi il a été déporté en Sibérie : dans ce qui était autrefois un paisible bois de villégiature, se sont produites des événements terribles où beaucoup de gens ont perdu la vie. Nous continuons jusqu'à Sokal, où vit ma sœur. C'était une région très consciente et patriote, peuplée par les habitants de Berestechko [ville], puis les camps de concentration et enfin l'exil en Sibérie. De là sont originaires plusieurs chefs de l'UPA dont le plus célèbre est Vasyl Sydor-Shelyst. Nous avons aussi notre illustre Vladimir Makar, qui a survécu aux prisons, aux camps de concentration et à la lutte de l'UPA pour perdre une jambe. À Sokal, on ne voit plus les traces du communisme. Partout se sent le patriotisme et l'enthousiasme pour la reconstruction. J'y ai vu des couloirs d'école éclairés par l'histoire de la ville et des Combats de Libération pour l'Ukraine. À Sokal, j'ai rencontré des membres du Syndicat des Ukrainiennes. Toutes sont très conscientes, pleines d'enthousiasme et d'énergie. Elles mènent un grand travail pour élever la conscience nationale, la culture et les traditions. Elles préparent et participent à des fêtes nationales et familiales, créent des sections dans les villages environnants. Certaines ont subi l'exil en Sibérie. J'aurais voulu que toute l'Ukraine soit aussi consciente. De ces femmes j'ai reçu une chemise traditionnelle de Sokal que je l'ai donnée au musée du Syndicat des Ukrainiennes d'Australie. Depuis Sokal, nous allons par Stoianiv jusqu'à Berestechko [ville]. Où il y avait un hommage aux monuments sur les tombes cosaque. Des centaines de bus et encore plus de voitures emplissaient toutes les routes en direction de Berestechko. Toutes les routes étaient bondées, puis nous avons dû marcher à pied. Partout où l'on regardait, des milliers de gens avec des drapeaux et des pancartes se déplaçaient sur les routes, chemins, sentiers et champs. Environ 700 000 personnes étaient présentes. Cette mer de gens avec des drapeaux était très émouvante car c'était une manifestation du peuple ukrainien pour la souveraineté de son pays. Le patriarche Mstyslav de l'UAWC a prononcé un discours patriote et a consacré le monument. Le président du Verkhovna Rada Kravchuk s'est adressé au peuple : "Liberté pour l'Ukraine ! Pas de pacte d'union !" Nous allons à Lviv [Lemberg en 1910] où nous logeons dans un hôtel. Dès notre arrivée, nous sommes plongés dans la vie politique car on y

célébraient le 60ème anniversaire du club sportif "Ukraine", qui avait réuni beaucoup de gens venus d'outre-mer, une assemblée de l'OUN-UPA, une session de l'Assemblée Ukrainienne Interpartisane et le 50ème anniversaire de la déclaration de restauration de l'état ukrainien en 1941.

Malgré lui, mon mari était obligé de participer à toutes ces célébrations officielles. Ces événements se tenaient au théâtre opéra et au théâtre Zankovetska ainsi que dans d'autres lieux publics.

De plus, des personnes importantes comme Krassivsky, des membres du UTSI de Kiev, des journalistes et d'autres nous rendaient visite à l'hôtel ou nous téléphonaient. Nous avons aussi rencontré le commandant en chef de l'UPA après Chuprynska, M. Kuk, ainsi que Hmara [nom d'un personnage historique], Mme Steciko et d'autres. Nous avons également eu une rencontre avec M. Baziv pour célébrer l'anniversaire du journal "Pour une Ukraine libre". Probablement nous étions surveillés par la répression communiste car deux nuits après notre arrivée à l'hôtel, le KGB est venu nous menacer et nous avons dû déménager dans un appartement privé. Mais même là ils sont venus nous trouver en pleine nuit pour nous intimider ou vérifier quelque chose.

Lviv est le centre du pouls politique ukrainien. À Lviv, j'ai rencontré la présidente du Syndicat des Ukrainiennes, Mme Kvarciyan. J'étais invitée à leurs réunions mais n'ai pas pu y assister. Je me suis renseignée sur leur activité et leurs besoins. Elles célébraient un grand festival de la Mère, avaient une grande exposition d'ustensiles traditionnels ukrainiens et aident partout où elles le peuvent. Elles aident les femmes allemandes qui ont subi l'exil en Sibérie.

495

J'ai appris de madame Kvarciyan que dans la station de repos à Bruchowice, près de Lviv, se trouvent des enfants de Rivne et de Kovel qui ont souffert de la radiation de Tchernobyl, et je les ai visités. Ce sont des élèves de deux écoles ; ils ne paraissent pas trop malades mais ils sont pâles. Ils n'ont reçu aucune aide jusqu'à présent. On leur donne à manger cinq fois par jour, on leur fournit des vitamines et des soins médicaux. Ils n'ont encore aucun résultat concernant leur état de santé. Nous leur avons laissé une donation. J'ai appris qu'il y a déjà 3500 enfants tchernobylites en station de repos dans les environs de Lviv, envoyés par le Conseil régional de Lviv [Note : ville alors sous domination autrichienne]. Je pense que d'autres régions ont fait la même chose. L'Union des Ukrainiennes s'est également intéressée à ces enfants et continuera à les aider. Pour leurs revenus, les membres de l'union vendent des broderies achetées par les touristes. Elles ont besoin de fils pour broder, de toile et de perles.

À Lviv, il y a beaucoup de beaux parcs, mais le parc Striy est l'un des plus anciens et des plus beaux de la ville. Il contient une verba shévitchevka [Note : branche de saule] apportée en mai 1961 par une délégation d'écrivains soviétiques ukrainiens du Kazakhstan à l'occasion du centenaire des funérailles de Taras Shevchenko. Ce dernier avait planté cette verba quand il était prisonnier au Kazakhstan et elle y est encore conservée.

Nous avons visité le Château Haut, où flotte le drapeau bleu et jaune, la colline Shévitchevska [Note : nom du parc], l'église Saint-Georges, les musées, l'opéra « Marussia Choura », des concerts, un cimetière à Bilychiorts, la maison où est mort Chopinka et nous avons parlé avec une personne qui avait vu cette scène.

L'Ukraine est belle et riche mais négligée. Les Ukrainiens sont bons, sincères et travailleurs, mais le régime communiste les a rendus méfiants, effrayés et paresseux.

Les gens en Ukraine sont bien habillés partout, sauf dans les villages où encore quelques vieilles femmes portent des houssines [Note : longues robes traditionnelles]. Les maisons de village sont pour la plupart neuves, souvent à un étage. Presque chaque maison a des kilims aux murs, aussi bien en ville qu'en campagne. Les maisons de montagne sont particulièrement belles, généralement en bois et décorées d'ornements à l'intérieur comme à l'extérieur. Les magasins sont maintenant presque vides, mais les étals des marchés débordent de nourriture. Il y a beaucoup de pain varié et aussi du lait. On peut acheter pratiquement tout sur le marché, mais c'est cher. La vodka est servie au petit-déjeuner. Dans les villages, les gens ont des jardins autour de leurs maisons, une vache, des poules et un cochon pour eux-mêmes. Les habitants des villes reçoivent de la terre à l'extérieur de la ville où ils construisent des datchas [Note : petites maisons de campagne]. La plupart des femmes travaillent dur dans ces jardins.

500

Le salaire mensuel de 200 à 300 karbovantsiv est vraiment misérable. On peut acheter une bonne maison pour cinq mille dollars. Nous pensons que l'esprit du communisme moscovite allait encore longtemps empuantir notre peuple. Mais sans aucun doute, sans le contrôle de l'aîné frère [Note : référence implicite à la Russie], l'Ukraine peut rapidement acquérir une conscience et un bien-être.

[Le karbovantsiv était la monnaie ukrainienne en usage dans les années 1910.]

LLM Modèle: qwen2.5:14b

Date de modification: 06/01/2026

System: Tu es un traducteur spécialisé dans les mémoires ukrainiennes des années 1910. - Utilise le glossaire fourni pour les noms de lieux et termes historiques. - Garde le style narratif et les tournures orales de l'auteur.

Règles strictes : 1. **\*\*Conserve tous les noms de lieux\*\*** dans leur forme originale (ex. : Львів → Lviv, mais ajoute une note si nécessaire : "[Lemberg en 1910]"). 2. **\*\*Respecte le style narratif\*\*** : garde les tournures orales et les expressions propres à l'auteur. 3. **\*\*Pour les termes historiques\*\*** (ex. : "powiat"), utilise le terme français standard ou ajoute une note explicative. 4. **\*\*Ne traduis pas\*\*** les mots en russe/allemand/polonais intégrés au texte (ex. : citations, noms officiels). 5. **\*\*Structure\*\*** : Garde les sauts de ligne et la mise en page originale. 6. **\*\*Notes du traducteur\*\*** : Ajoute entre

crochets [ ] les explications contextuelles (ex. : "[Note : ville alors sous domination autrichienne]").

Temperature: 0.2